

LES VRAIS
QUAKERS.

LES VRAIS

QUAKERS

LES VRAIS *Friends, Lou. 1.*
QUAKERS, *K*
O U

Les Exhortations, Harangues, &
Prédications des vrais Serviteurs
du Seigneur Dieu

A
UN MECHANT FRERE,
SPECIALEMENT

Au sujet de ses Maximes sur le Luxe,
& de ses persécutions contre
un Frere dans le malheur.

Qui parcit malis nocet bonis.

*Ouvrage posthume à la suite duquel on a joint le Paral-
lele le plus-curieux de deux célèbres Littérateurs;
& plusieurs pieces Critiques, Morales & Philosophiques,
sous le titre de Correspondance entre un Oncle & son
Neveu.*



A LONDRES,

(Et se trouve)

A PARIS, chez L. PRAULT, Quay des Augustins.

A BRUXELLES, chez A. D'OURS.

M. D. C. C. L X X I.



42.
3. 7.
21.



AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

CET écrit n'est en effet
l'Ouvrage ni d'un, ni de
plusieurs Trembleurs. Un
jeune professeur de Philosophie
le composa il y à trois ans. Ce
n'étoit point pour le public :
voilà ce que beaucoup de lecteurs
auroient peut-être trouvé sans
nous, mais ce que sans nous ils
n'auroient certainement pas trouvé,

A

ij

Avertissement

c'est la raison pour laquelle on n'a pas mis plutôt cet ouvrage au jour s'il en étoit digne, & pourquoy on l'y met aujourd'hui, s'il ne le mérite pas d'avantage. Deux puissantes raisons avoient fais prendre à l'Auteur la ferme résolution de ne jamais faire paroître cette production précoce : la première & la plus forte étoit une raison d'humanité ; celle, dans le cas où son ouvrage auroit le succès qu'il eut desiré, de tourmenter en vain un homme célèbre au moment de recevoir du cours de la nature l'arrêt que la justice a souvent rendu contre des Auteurs moins cou-

pables. Quelle cruauté, disoit-il, ne reprocheroit on pas avec raison à un Esculape zélé qui exerceroit son art douloureux sur un malade incurable, qui ne sentiroit pas même son mal.

La seconde étoit une raison d'amour propre, celle de risquer à jamais sa réputation d'Ecrivain, & de compromettre sa personne, si, mettant apart le ton du siècle & les mœurs de ceux qui le donnent, ce premier essai de sa plume n'étoit pas d'un mérite assez distingué pour faire sortir l'Auteur de cette foule de pigmés, qui depuis si longtems abboient & clabaudent en vain contre deux hommes si supérieurs en

mérite littéraire à la plupart de leurs censeurs.

L'auteur a tenu sa parole, & la tiendra éternellement, puisque c'est par sa mort inopinée que nous nous trouvons maître aujourd'hui de publier ce Manuscrit, qu'il avoit confié à notre probité avant de s'embarquer pour les Indes Orientales où il n'a pu compter sa vingt-septième année. Nous aurions cependant toujours gardé le silence par respect pour ses dernières volontés & sur tout pour la générosité de ses motifs, si nous n'avions pas été informé avec certitude de la sûreté des précautions qui se prennent depuis

quelque tems chez Mr. de ** pour lui cacher les ouvrages qui pourroient le chagriner sérieusement; & si moins modestes que l'Auteur nous n'avions pas été encouragés de plus en plus par tous les Lecteurs du manuscrit, dans l'espérance de préserver, ne fut ce qu'une âme bien née, de la corruption à laquelle on s'est uniquement proposé de remédier. La peine du plus illustre coupable ne seroit pas trop à nos yeux pour le salut de l'innocent le plus obscur.

On objectera peut-être qu'il ne sçauroit être question dans un ouvrage de ce genre, que de maximes & de censures déjà

dites & répétées mille & mille fois. Qu'importe, pourvû toutes-fois quelles soient présentées dans un jour nouveau, d'une maniere vive & touchante, convaincante & persuasive ? n'est-il pas toujours des gens qui ignorent, des gens qui doutent & des gens qui oublient; & de plus en fait de morale, malheur à celui qui imagine, heureux celui qui trouve : mais tant de gens dans la même voye doivent sans doute rencontrer les mêmes choses, ou ils ne diroient pas vrai. On ne pouvoit donc entreprendre que d'inspirer un nouvel intérêt pour de mêmes vérités, une nouvelle horreur des mêmes vices :

il s'agit en un mot de reporter la lumière, la force & la vie où sont encore les ténèbres, la langueur & la mort.

On se tromperoit même, si l'on s'attendoit à la réfutation de toutes les erreurs dangereuses répandues dans les ouvrages d'un écrivain qui a tant écrit. Il faudroit à cet effet encore plus de volumes, qu'il n'en a composés : car telle est l'erreur qui plait, quelle s'établit par un mot qui plait autant qu'elle ; une fois établie on ne peut plus la détruire que par un long & sérieux examen, qui déplaît par cela même qu'il est long & sérieux. D'où il suit que d'assez bons

esprits pour lire jusqu'au bout un tel examen sont précisément ceux qui ont l'esprit trop bon pour avoir besoin de tant de volumes.

Ce n'est donc ici qu'un simple remontrance adressée par sa forme à celui qui le mérite, mais au fond composée pour ceux qu'il est possible de garantir d'un poison d'autant plus pernicieux & subtile, qu'il est préparé par une main plus habile ou plus renommée.

A l'égard de la 4^{me} partie en deffense d'un opprimé, le meilleur moyen de prouver au public combien l'on est éloigné du but de ceux qui ont saisi le

moment de sa chaleur, & de la nouveauté du sujet pour se montrer, est sans contredit la confiance, rien moins qu'aveugle, avec laquelle on lui reparle d'une matière, dont il a eu les oreilles trop rebattues, & depuis trop longtems pour qu'il n'ait pas oublié jusques à l'intérêt qu'il y a pû prendre. Quant aux critiques, clameurs & invectives de la cabale philosophique, histrionne & mondaine, il reste à dire que ce n'est ni comme Auteur ni comme Editeur cyniques qu'on y expose cet ouvrage tel qu'il est, encore moins dans aucune vue personnelle, mais uniquement avec les intentions &

x Avertissement de l'Editeur.

le courage d'un ami zélé du bon
ordre, de la vérité, de la justi-
ce & de l'humanité.



A V I S
A U
L E C T E U R.

E Lecteur instruit du
L Quaquérisme en recon-
 nôtra certainement le
 véritable Esprit dans
 l'introduction de cet ouvrage ; mais
 on croit devoir prévenir les Lec-
 teurs , de qui cette secte n'est pas
 faite pour être connue , qu'à l'ex-
 ception de l'apparition , le contenu
 de cette introduction est calqué trait
 pour trait sur l'esprit , la croïan-
 ce , le langage & les usages des
 Quakers dans leurs Assemblées.

xij

L'auteur qui vouloit tout connoître par lui même & ne rien avancer légèrement ni hors de la pureté de sa conscience, avoit fait avant que d'écrire cecy, une étude particuliere des principes, des loix & usages de la religion des Quakers. Il trouvoit cette secte la plus étonnante de toutes celles qui existent aujourd'huy, quoi qu'une des plus misérables dans ses commencements, & la croioit la plus sage de toutes les Religions prétendues réformées sorties & démembrées de l'Eglise universelle Catholique Apostolique & Romaine : en quoy nous ne sommes pas entierement de son avis.

IN-



INTRODUCTION.

*Les Chrétiens régénérés , appelés
Quakers par les Chrétiens dé-
généérés , au lecteur bienveillant
soubhaitent salut.*



Incere Lecteur , ce n'est pas
sans une amertume de cœur,
plus grande encore que celle
des expressions d'une vive
& juste indignation contre le
vice , que tu nous vois re-
prendre en public un frere qui fut notre
ami. Ce n'est pas sans avoir prié longtem,
le Seigneur pour sa visitation , sans avoir
gardé un profond silence sur ses dépor-
tements , sans avoir été blâmé de ce long
silence par les différentes sectes qui ont em-
prunté contre ce frere le nom quelles nous
ont donné par dérision, ni sans que nous en
ayons été puni par la maniere dont certai-
nes de ces sectes nous ont fait parler.

B

Nous nous sommes donc enfin tous assemblés à ce sujet. Nous étions tous devant le Seigneur, veillant & attendant sa lumière dans l'humilité de notre raison. Nos ames & nos corps étoient dans un même silence. Nous étions tous incertains, immobiles, dans une unique & entière dépendance de Dieu, vuides de nous mêmes & crucifiés à toute production de l'esprit humain. Tout à coup la puissance divine s'est répandue sur nous, & chassant l'ennemi du milieu des enfans de Dieu, la lumière a percé les ténèbres avec un tel effort, que le douloureux travail de nos ames s'est rendu sensible jusques sur l'homme extérieur par un tremblement, une agitation extraordinaire, suivis de soupirs, de larmes & de gémissemens. * Nos esprits ainsi dégagés de toute substance terrestre, & nos cœurs amollis pour recevoir & reproduire la semence divine n'attendoient qu'une plus grande manifestation de l'esprit & de la volonté du Seigneur : un de nous s'est levé ; sa face étoit pâle, ses yeux étoient fixés en terre,

** C'est là la cause de ce tremblement qui a fait donner le surnom de Trembleur ou Quaker en anglois, à ces nouveaux hérétiques.*

sa poitrine étoit encore oppressée, sa voix foible & sa parole entrecoupée. Nous l'avons tous reconnus, nous lui avons tous prêté la même attention. Voici ce qu'il proféra.

PREMIER INSPIRE'

O U

L'APPARITION.

L'Heure est venue il vit encore le jour de sa visitation n'est point expiré notre Charité notre amour pour la paix la bouche de l'éternel s'est fait entendre sa main toute puissante nous remet en ce moment, avec l'armure de sa lumière, le glaive de sa justice. Frappons hélas ! Frappons C'est nous que le Seigneur a choisi ; Ministres de sa vengeance nous le sommes de sa bonté, c'est nous qui devons l'être ; c'est nous qui sommes ses vrais serviteurs ; c'est nous qu'au-

cun respect humain, aucune considération personnelle n'empêchent de dire la vérité, & qui ne nous cachons jamais pour la dire. Nous seuls sommes à l'abri de la contagion. Nous seuls méprisons le ridicule qui fait taire aujourd'hui la raison : Nous seuls n'avons rien à redouter, ni des partisans d'un homme aussi riche que célèbre, ni des ennemis d'un homme aussi malheureux qu'illustre. C'est nous que le Seigneur a choisis : amis obéissons : c'est pour protéger le foible & l'innocent : C'est pour le salut de nos freres de tout Pays & de toute Religion. La langue du Pais de cet homme est celle qui partout a précédé ses écrits : de tous les vices qui désolent sa Patrie, le luxe est celui qui gagne le plus rapidement, & pénètre avec le plus de facilité chez tous les peuples : c'est à toute une partie du monde où ses ouvrages n'ont pas besoin d'être traduits pour être lus, qu'il a osé prêcher ce vice destructeur que l'esprit a pour jamais banni de nous : c'est un de ceux qu'il a prêché d'exemple dans un âge avancé, ainsi que l'impiété. . . . ce n'est point à nous à parler d'un culte plutôt que d'un autre. Cet homme a toujours reconnu un Dieu, un seul Dieu infiniment bon,

infiniment juste : mais il auroit voulu être philosophe , & il n'auroit été qu'irréligieux ; il auroit recommandé la vertu , & sa plume en liberté se seroit voué au mensonge , à l'obscénité , à la fatyre & à l'erreur dans tous les genres ; il auroit poursuivi le fanatisme , mais il auroit persécuté le vrai mérite ; il auroit prêché le pardon des injures , il auroit été implacable. Le Ciel nous avoit donné un homme digne d'être le premier de nous , un homme qui eut paru un Dieu sur la terre , s'il n'avoit pas montré toutes les foiblesses d'un homme ordinaire ; c'est l'homme que celui-ci poursuivroit dans sa vieillesse , avec une fureur comparable seulement à celle qu'il emploia dans sa jeunesse contre un poëte de même nom. Tel est, amis, ce que nous avons à examiner avant de nous séparer ; tel est ce que nous avons à persuader à nos freres égarés pour détruire les funestes effets d'une vaine célébrité ; tel est ce que nous avons à reprocher à ce méchant frere : mais où le trouverons nous ? comment lui ferons nous parvenir notre voix trop foible encore ? comment l'emportera-t-elle sur les clameurs de cette foule qu'il a pervertie ? le Seigneur y pourvoira. Ô prodige ! le Seigneur le produit à nos yeux .

... Est ce lui ? Est ce son ombre ?
 Est ce un corps humain ?
 Quelles convulsions ! Dieu puissant
 C'est lui même ! un mauvais génie l'a des-
 séché tout vivant & tient tout son être
 dans une agitation violente & continuelle :
 c'est lui , n'en doutons plus : ce sont ses
 traits. Quinze lustres l'un après l'autre ont
 recuit l'airain de son front prodigieux ; la
 cavité de ses joues laisse à peine un libre
 passage à sa voix ténébreuse , ses lar-
 ges narines exhalent au loin le feu qui
 dévore ses entrailles , ses yeux
 étincellent , ils sont menaçants , s'ils ne
 se rient du genre humain ; & sa bou-
 che s'ouvre au grez de Satan. * Tel que
 ces vapeurs enflammées qu'un peuple ig-
 norant & crédule prend à l'entrée de la
 nuit pour un malin esprit , qui s'attache
 à la poursuite des Voyageurs & rit après les
 avoir égarés ou précipités ; celui-ci pour-
 suit en effet , il s'agite dans les ténèbres,
 il égare , il précipite , & il rit.

Ici le Quaker tomba à genoux , & loua
 le Seigneur en ces termes accoutumés.

A celui qui a commencé son œuvre , non parmi

* *Grins horribly a Ghastly smile.* Milton.

les Grands & les Riches , mais parmi les pauvres & les petits ; qui s'est révélé d'abord , non aux sages & savans , mais aux simples & aux Enfans a la mamelle ; à lui seul tout puissant & tout sage , gloire , honneur , action de grace , & renommée à présent & à jamais.

Cette action de grace finie , un second Quaker se leva. Il étoit dans la force de l'âge ; son visage & ses mouvemens étoient animés ; il n'avoit jamais parlé devant nous , mais il avoit longtems habité la terre d'iniquité ; il y avoit longtems médité sur l'espece & sur les causes de la décadence d'un Empire que la nature sembloit affectionner , & dont les peuples se croioient les plus éclairés du monde entier. Le choix que l'esprit saint faisoit de ce jeune interprete redoubloit notre attention dans un moment si extraordinaire ; il se tourna vers le spectre , & parla comme il suit.



2^{me}. QUAKER**O U****L'ORATEUR.**

DEvons nous en croire la renommée ,
tes talens , mon Frere , n'ont point
d'exemple ; le nombre de tes Ouvrages est
prodigieux ; tu fais tout ce qu'on peut
savoir ; tu as traité de tout ; tu as tout
embelli. Tout cede aux charmes de ton style,
à la force de tes raisonnemens ; tu séduis
qui tu veux , ou le couvres à ton grez du
ridicule le plus sanglant ; ta morale est la
plus sage ; ton histoire la seule de lisible :
tu es l'ornement , la lumière & l'amusement
de ton siècle ; le poëte des Philosophes , le
Philosophe des poëtes ; & même le Philo-
sophe des Philosophes : car c'est toi qui as
réduit la métaphisique à sa juste valeur :
C'est toi qui as accommodé la Philosophie
de Newton à la portée de tout le monde (&
qui n'as vraisemblablement mis personne à

portée de Newton;) c'est toi qui as fait la Philosophie de l'histoire, le Dictionnaire de la Philosophie, des lettres, des romans philosophiques & une histoire générale dans le même genre. Eh bien, mon frere, il faut te le dire; tes sarcasmes nous paroissent peu redoutables, tes prétentions aux sciences exactes trop puériles pour nous y arrêter; nous abandonnons aux érudits le soin de relever tes mensonges historiques; il n'y a que l'ignorance la plus grossiere qui puisse s'y tromper: nous nous occupons peu de ta prose plus ou moins agréable & de tes Poësies plus ou moins bonnes; nous savons que tu rends justice à l'une & à l'autre, disant toi même, que *tu ne passeras à la postérité, qu'avec ton Poëme de la Pucelle*. Ce qui nous importe le plus & qui te surprendra d'avantage, c'est qu'après tant d'ouvrages philosophiques de ta façon, nous ignorions encore si tu fais ce que c'est que morale & philosophie; si tu as jamais connu les vrais principes de cette sagesse que la philosophie doit nous enseigner & nous faire aimer. Nous ne pouvons pas même nous empêcher de croire que tu t'es refusé à leur évidence; Car on ne peut les chercher de bonne foi sans les trouver dans son cœur.

C'est là qu'ils sont invariablement écrits en caractères ineffables ; ineffables, sans doute, car on n'en trouve partout ailleurs que des définitions aussi stériles que subtiles & vaines.

Rassure nous donc , mon frere , sur des doutes qui nous allarment avec d'autant plus de raison qu'il ne te reste qu'un moment pour les résoudre ; mets toi aussi à notre portée ; fais nous connoître notre erreur ou la tienne ; developpes nous tes principes de maniere qu'aucun de nous n'en puisse plus douter.

Etablis , fonde quelque chose une fois en ta vie. Fais nous comprendre comment tu as crû que les belles lettres & le bel esprit suffisoient pour se rendre maitre des sciences les plus importantes & les plus profondes ; comment tu t'es persuadé que le luxe , la licence & l'impiété ne corrompoient point les mœurs , ou que la corruption des mœurs ne nuisoit point au bonheur de la société. Dis nous comment tu peux néanmoins te croire un réformateur du genre humain , un nouveau libérateur envoyé du Dieu que ton imagination t'a forgé , pour délivrer les hommes des monstres qu'elle leur a forgés. Dis nous enfin comment tu crois de bonne foi

(II)

tes armes invincibles & tes efforts victorieux.

Hélas ! si ce charme funeste venoit à se rompre , & que tu devinsses en état de nous apprendre comment il opéroit sur toi , tu n'aurois pas besoin de nous pour te reconnoître , & pour te démontrer à toi même que tu n'étois qu'un homme enivré de son étonnante réputation , emporté , séduit , abusé par le délire continuel de ses passions violentes ; un vrai Domquichote , si combattant comme lui les fantômes d'une bouillante imagination , tu eusses aussi combattu comme lui , pour le seul intérêt de l'équité.

Du moins aurions nous désiré que notre zele d'accord avec notre charité eut pu te desfiller les yeux avec autant de douceur que d'intérêt , & te rendre à nous ainsi qu'à toi-même ; car nous avons oüi citer plusieurs endroits de tes ouvrages propres à nous faire croire , que ton cœur n'étoit pas né pervers.

C'est la rage de la célébrité , la prétention à la supériorité dans tous les genres , surtout dans celui auquel tu étois le moins propre , qui ont étouffé dans ton ame le germe de toutes les vertus : s'il t'en est resté quelque chose , ce sont ces traces ineffaçables dont ton art n'a fait usage , que

pour briller d'un éclat emprunté des charmes de la vertu même. Voilà sans doute comment tu es parvenu à ce point de corruption qui nous force en ce jour à dévoiler sans aucun ménagement tout le danger de tes succès inouis, & à faire voir sous ton appareil de Philosophie, sous tes paroles de vertu & sous le charme de tes compositions, tout l'artifice, tous les pièges & tous les crimes de ton ambition démesurée.

Nous te demandons pour premier éclaircissement si c'est en te jouant de la raison, en l'éludant, en la parodiant qu'elle t'a ouvert son sein, révélé ses loix, ses ressorts & sa puissance. As tu jamais appris par exemple, avant que de te mettre à écrire sur des matieres philosophiques, ce que c'est que l'ordre & la méthode ? t'es tu assuré avant tout, que tu ne voyois point les objets d'une manière toujours isolée, & tous leurs points de vüe les uns après les autres ; au lieu de saisir leur ensemble & de se développer leur enchaînement, de découvrir leur action & réaction, & de parvenir ainsi à la connoissance parfaite des produits de tous leurs effets & contre-effets ?

Si tu t'es mis en état d'observer scrupuleusement cette marche philosophique, la seule

pour arriver à la démonstration des grandes vérités, il faut mon Frere, que tes ennemis aient étrangement altéré tes ouvrages, en les grossissant de ce tas d'impertinences philosophiques que tes amis s'affligent si fort d'y rencontrer : mais si tu n'as fait que t'abandonner à ton imagination aussi déréglée qu'ingénieuse & habile au plagiat, tu ne parlas jamais de Philosophie qu'à la maniere d'une femme dehors de son sexe, qui s'entêteroit à la professer : que dis-je une femme ? il y en eut sans doute de philosophie, & il n'en est peut-être pas une d'entre elles toutes, qui pour prouver que les marques, que leur fruit apporte en naissant, ne sont pas l'effet des desirs extraordinaires ou de leurs terreurs pendant leur grossesse, se soit permis d'alléguer, comme tu l'as fait dans ta Philosophie de l'Histoire, que les moutons de Jacob auroient du naître avec des laines vertes plutôt que noires & blanches, puisque le verd est la couleur que ces animaux ont le plus constamment sous leurs yeux. Tu prouves avec la même sagacité que les sciences ne corrompent point les mœurs, en nous présentant un voleur qui ne fait pas lire & qui assassine un Philosophe honnête homme. C'est encore de mé-

me que pour te justifier de ne rien proposer à la place de la Religion que tu cherches à détruire , tu demandes ce *qu'il y a à mettre à la place d'une Bête féroce* ? Je ne cite que ces passages entre tant d'autres déjà relevés par un si grand nombre de tes adversaires , parceque je crois ceux-cy plus que suffisans pour faire imaginer tous ceux qu'on ignore , & faire juger sainement de la force du raisonnement que tu as coutume d'employer dans tes démonstrations philosophiques & morales.

Poëte sublime ! voila donc comme tu amasses un si grand nombre d'Auditeurs ? c'est donc là ce que tu leur dérites avec tant de succès , de même que ces détailliers à la mode , qui profitent de la vogue qu'ils ont pu mériter , pour ne plus fournir que des drogues sous de magnifiques étiquettes : c'est donc ainsi qu'à la faveur de l'aveuglement où tu les as jettés , tu vuides ton porte-feuille de ces productions , que tu nous lâches coup sur coup , comme pour jouir de ton vivant des effets du venin quelles renferment. Dumoins , si tu avois tenté de commencer ta réputation par où tu l'as fini , jamais elle ne se seroit formée : Mais non ! une Philosophie plus exacte , plus pro-

fonde ne t'auroit gagné qu'un petit nombre de sages ignorés, une morale plus sévère auroit dispersé la multitude, des plaisanteries trop fines eussent été senties de trop peu de gens, & ainsi du reste.

Ne rougiras tu jamais, mon frere, de l'espece de tes Admirateurs, ou ne réfléchiras tu jamais assez pour t'appercevoir, combien elle est méprisable, cette foule à qui tu débites impunément des pierres fausses pour des pierres précieuses, du poison pour des spécifiques, des maximes dangereuses pour des leçons de sagesse, des vérités communes pour des vérités sublimes; & le plus souvent des réflexions atrabilaires entremêlées d'horribles images, que cette multitude prend pour de la gaieté, parce que tu leur donne quelque fois un tour plaisant.

Il te suffit donc que le parterre soit plein & qu'il t'applaudisse, que les puissances t'épargnent & te tolèrent; tu te contentes de faire événement, n'importe la maniere, de corrompre ceux que tu ne peux rendre meilleurs, de fasciner les esprits, d'égarer les hommes quand tu ne peux les éclairer, de les tromper quand tu ne peux les instruire, de les faire rire quand tu ne peux les

convaincre & de tout renverser quand tu ne peux rien établir.

Un seul homme, mon frere, peut achever la corruption de tout un peuple, pour peu que cet homme ait de célébrité & que sa nation soit déjà corrompue. Si c'est là l'homme que tu veux être; applaudis toi; ta gloire est à son comble; tu as fait époque pour les siècles avenir: ce sera de ton tems que la corruption aura fait les plus grands progrès: ton nom seul rappellera cet âge funeste; la postérité dira de toi jusqu'à ce qu'une nouvelle Révolution du globe ait confondu les archives de l'antiquité, que tu fus le Roy des Littérateurs & des beaux esprits, l'oracle des petits génies & des gens du grand monde, l'Idole de tous les hommes sans principes & sans mœurs.

Elle dira que tu perfectionnas l'arme du ridicule & que tu en introduisîs l'usage à la place de la raison, & de toutes les vertus.

Elle dira de tous les jeunes Gens, que leur penchant portoit alors à écrire, qu'ils crurent devoir être Poëte ou Auteur divertissant, parce que tu étois l'un & l'autre; que la plupart se persuaderent qu'il fal-

falloit se faire impie ou incrédule , parce-
que tu étois le chef des mécréants.

Elle dira que tes opinions prévalurent à la
ville & à la cour où ces femmes, dont tu avois
le génie , te regardoient comme un Dieu qu'il
falloit croire & imiter en tout , n'existant
plus selon elles , de bon genre , de bon
style , de bon esprit , de vrais agréments
que les tiens ; elle dira qu'on n'estima plus
alors d'ouvrages nouveaux qu'autant qu'on
y retrouvoit ta maniere , & que nul n'osa
plus en conséquence se risquer d'écrire, sans
être avec plus ou moins de talent , super-
ficiel , léger , décousu , futile , plaisant &
amer , parceque tu excellois dans ces gen-
res admirables. Elle dira enfin que ces fem-
mes acheverent d'entraîner de toute -part
les hommes qu'elles s'étoient déjà assimilés
par ces nouveaux errements , & qu'ensemble
ils porterent le vice à son dernier période.

Elle apprendra que dans cette ivresse ils
se proposèrent de t'élever une Statue. Ve-
nant à savoir qu'elle devoit l'être aux frais
de tes pareils , elle en rira : voyant que ce
fut la premiere qu'on éleva dans ton Pays
au seul mérite littéraire , si elle la trouve ;
elle la brisera.

Curieux de découvrir la cause d'une conta-

gion si rapide, on parcourra la collection de tes nombreuses brochures, si elles existent encore; & l'on cessera de s'étonner en y trouvant que, non content d'attaquer avec acharnement le culte de ton Pays, tu t'étois encore déclaré l'Apôtre du luxe qui y régnoit, & qu'avec toi l'on avoit cru que le luxe étoit salutaire, quoique les gémissements de ses victimes se fissent entendre de tous cotés. On frémira en voyant que tu allas jusques à écrire à une femme donc le crédit prodigieux avoit fait affranchir des droits Royaux la terre que tu habitois, qu'il n'y avoit point de misérables dans le Royaume, puisque tes vassaux étoient tous heureux; & qu'elle devoit en croire ce que tu lui assurois dans la préface de ta nouvelle Tragedie * plutôt que d'écouter la voix plaintive & soumise de ces représentans du peuple, de ces Conseillers naturels du Thrône, dont les sages & pathétiques remontrances contenoient les fideles images de la dévastation des Provinces où ils administroient la justice.

Voyant que tu encourageois ainsi les riches à savourer dans leur superflu la subsistance des infortunés dépourvus du premier nécessaire, la postérité demandera sur le champ,

* Preface de Tancrede.

cet homme étoit il riche ou pauvre ? on répondra que tu avois pour lors plus de cent mille livres tournois de revenus , indépendamment des dépenses énormes que tu avois fait en différens établissemens , tous inutiles.

Elle pourra te comparer à Sénèque , qui comme toi fut riche ; mais ce sera pour remarquer que tu écrivis pour fomentier dans les cœurs l'amour des Richesses , dont Sénèque inspira le mépris : elle jugera aussi-tôt que le premier des beaux Esprits devoit être aussi le premier des Apologistes du luxe , puisque le bel esprit est aux Sciences & au bon sens , ce que le luxe est aux matieres de premier besoin. Elle sentira comment le luxe devoit se contenter du bel esprit , l'animer & l'énorgueillir , & celui-ci devoit à son tour nourrir le luxe & le recommander. Elle verra comment les talents amusans & frivoles durent l'emporter sur les professions estimables , & les arts agréables & superflus sur les arts utiles & nécessaires. *

* L'adoration des frivolités ne sauroit manquer d'avoir lieu dans tous les genres à la fois. Tous les luxes marchent ensemble ; celui des Arts , celui de la parole , celui de l'esprit ; le sentiment même n'en est pas exempt ; Il se dissipe en s'exaltant : l'esprit se morcelle , se subtilise & s'exténue ; le style

Elle ne doutera point que ce furent tes sophismes qui acheverent de diriger toute l'émulation de tes Compatriotes vers l'ostentation de l'opulence, & du bel esprit; ils lui expliqueront comment des hommes instruits purent négliger d'être raisonnables, bons, justes, secourables & généreux, pourvu qu'ils montrassent de l'opulence, qu'ils parussent aimables, qu'ils se fissent une réputation d'esprit ou d'habileté, qu'ils plussent aux gens qui donnoient le ton, & par qui on pouvoit obtenir des titres ou de l'argent.

Toi seul rendra raison de ce que ce n'étoit plus parmi eux à qui rempliroit avec le plus d'exactitude, de fidélité & de distinction les fonctions de son emploi; mais à qui brilleroit le plus par des dépenses de meilleur goût, par des talents étrangers à sa pro-

se *maniere* & se surcharge d'ornements étrangers; le mot le plus propre, l'expression la plus forte, la plus riche, les idées les plus justes n'osent plus se produire, si la grace & l'harmonie du discours ou le bel usage ne les admettent point; le bon goût se perd de toute-part, soit en se rétrécissant pour s'épurer, soit en s'outrant pour s'étendre: toute tentative d'un mieux au delà du terme est la mort de tout bien. Il y a si longtemps que cette maxime est un proverbe! quand passera-t-elle de la théorie à la pratique?

fection, par des futilités de toutes les espèces; à qui méritoit le plus de ses concitoyens en leur sacrifiant ses veilles & ses travaux, son bien & sa vie; mais à qui leur étaleroit avec plus de faste & d'impudence, les richesses de leurs propres dépouilles, & les répartiroit avec le plus de bizarrerie sur un petit nombre de créatures aussi viles que leurs bienfaiteurs.

Elle ne trouvera plus dans la perversité de ce peuple qu'un juste calcul de ce qui devoit y rapporter une plus grande considération & de plus grands avantages. N'est-il pas en effet plus sensé d'être fol de la folie commune, que sage d'une sagesse reprouvée; plus utile, plus raisonnable de voiler avec des vices, ou cachés ou tolérés par autant de complices que de témoins, une misère toujours avilissante en public, que de pratiquer en secret d'austères vertus couvertes de ridicule aussi-tôt qu'elles osent se montrer. Ainsi l'on dût aimer mieux à faire des largesses inutiles qu'à payer les dettes les plus légitimes. On préféreroit d'être honorable à être secourable; c'est-à-dire que l'on défraieroit le riche plutôt que le pauvre, & que l'on refusoit à tous ceux-cy ce qu'on supplioit un seul de ceux-là de vouloir bien accepter.

Ainsi l'on sacrifia tous les devoirs, toutes les aïssances domestiques à des dehors brillants, & toute instruction réelle & nécessaire à des apparences scientifiques : de cette ignorance fonciere devoit s'ensuivre la nécessité des amusemens frivoles ; de la pauvreté fonciere la nécessité des parures & de tous les ornemens propres à la déguiser ; & de la nécessité d'être paré sans richesses réelles, & d'être amusant & amusé sans un fond suffisant de connoissances & de talents s'ensuivoient toute sorte de désordres & de profanations. Ainsi pour ne pas perdre l'occasion de placer un bon mot ou d'accroître sa fortune, on manquoit dans ces tems de douleur à ses meilleurs amis, à ses Bienfaiteurs, à l'état, à son Souverain, à sa Religion, à l'humanité entiere.

Alors la postérité pourra se faire une idée de cette légèreté françoise qui jamais ne pèse, & toujours prononce ; qui ne sait distinguer & sentir que les nuances des usages *dits de la bonne Compagnie*, & ne s'intéresse ni ne s'arrête, qu'à des minuties *dites de bon ton* : légèreté cruelle ! qui dans un monde où le ridicule peut tout, & le mérite si peu, s'exerce à la raillerie aux dépens d'un ami *dit véritable*, où le livre aux traits

dont elle le voit accabler, plutôt que de risquer d'en faire rejaillir aucun sur soi : légèreté atroce ! qui se complait dans les perfidies les mieux concertées, pourvu que la gaieté les inspire, & dans les actions les plus noires, pourvu que l'adresse les consume, & qu'elle ne voie point couler le sang : légèreté fatale ! qui ne laisseroit aucune raison de s'interdire le crime, si elle ne détruisoit aussi la sorte de courage & de talent qu'il faut pour en commettre de grands avec fruit. *

Parvenu à se faire cette étrange idée, on ne sera plus confondu à la vue de l'inséquence extrême de ce siècle de politesse & de lumière, & de son indifférence pour le vice & la vertu. On cessera de s'indigner contre les coupables, & l'on n'osera plus admirer les actions les plus belles en apparence dans cet âge philosophique. Où il n'y avoit plus de Censeurs ni de bons exemples, il ne pouvoit y avoir ni frein

* Tels sont en effet les avantages & l'aménité des mœurs en vertu des quelles les Philosophes à la mode ont nommé leur siècle le siècle de l'humanité, en opposition aux siècles de Barbarie : comparaison d'où il résulte seulement que l'humanité d'aujourd'hui se plaît à prolonger le tourment avec la vie des victimes, que la barbarie d'autrefois eût dépêchées sur l'heure.

ni émulation ; où les lumieres ne servoient qu'à faire des esprits forts & faux , les talens se bernoient à savoir faire des dupes ; & l'intérêt personnel , défuni de tout intérêt commun , devoit mettre *ce peuple de philosophes* , dans une condition audeffous de celle des peuples les plus sauvages ou les plus ignorants. En effet les Familles , loin de se réunir pour s'entre-aider & soutenir d'un commun accord la gloire d'un même Nom , devoient se disperser avec autant d'inimitié , que d'intérêts opposés ; & les parvenus honteux d'une origine si contraire à leur faste insolent devoient renier leurs Parents pauvres , de peur de les avouer en les secourant ou de se démentir en osant les reconnoître. Il falloit que les Peres pour suffir à leurs excessives dépenses refusassent à leurs Enfans le nécessaire de leur condition , & devinssent pour eux aussi avarés & injustes , que fastueux & prodigues envers les étrangers : il falloit que leurs Enfans s'habituaissent à se jouer de toutes les loix de la probité pour subvenir à ces refus odieux ; & bientôt passassent de là à faire , pour porter de *la Broderie & des Dentelles* , autant de bassesses , que s'ils avoient eu à s'assurer de la fortune pour eux & toute

leur race. Il falloit que les femmes de tous les Ordres de citoyens, consultant moins leur honneur & leur devoir, que l'envie de plaire & de briller les unes plus que les autres, cessassent d'être Mères & épouses; & que les Femmes dans une condition pauvre ou malaisée se livrassent, pour se mettre en état de figurer avec les plus riches, à ce qu'elles auroient refusé aux sentimens & aux desirs les plus naturels. Il falloit que l'Epoux de son côté, dissipant son bien & celui de sa Femme, frustrât encore les premiers droits de la nature, soit vis-à-vis de l'Epouse qu'il abandonnoit aux ressources d'un Commerce clandestin, soit vis-à-vis des *Lais* stériles qu'il chargeoit des livrées de sa vanité criminelle, soit vis-à-vis de la République entière qu'il empêchoit de se repeupler par les précautions meurtrières qu'il prenoit au sein même de la vie & des plaisirs.

Jusques à l'homme le plus désintéressé, le plus noble, hélas! qui ne pouvoit plus satisfaire son cœur, après avoir donné à de cruelles bienséances ce qu'il ne pouvoit ou n'osoit pas y refuser, l'Ami le meilleur conservoit à peine de quoi obliger son meilleur ami; & les âmes charitables, loin de chercher

des malheureux à secourir , effraïées de leur multitude & désolées de l'impuissance de les soulager , devoient aussi-tôt fermer les yeux pour fermer aussi leur cœur à la compassion. Il falloit donc dans ce tems de calamité , que l'indigent pérît de son indigence ; que l'homme riche se ruinât pour vivre comme un plus riche ; que les plus riches se ruinaissent encore en voulant faire une dépense de Souverain ; & que ceux-cy reprissent sur la totalité de leurs Sujets de quoi les surpasser tous en magnificence , & remplacer avec usure ce que leurs Ministres détournoient des fonds publics pour fournir à leur luxe personnel , & à leurs somptuosités révoltantes.

Pour finir en deux mots , c'étoit une extrême & dernière nécessité , que les gens d'un vrai mérite venant à s'exclure des emplois publics , où il ne leur étoit plus possible de rester & de faire le bien , cette nation vint un jour à se partager en deux partis ; d'un côté un Peuple de mendiants , de l'autre un Peuple de Sybarites ; d'un côté un Peuple de malheureux , que l'excès de ses maux dût porter tôt ou tard à l'enhardir aux plus grands attentats ; & de l'autre , un Peuple de petits tyrans foibles & vains , qui profitaient en lâches de la liberté de faire à

l'ombre de la Loy ou de leurs fortunes immenses des crimes plus nuisibles encore , que les crimes contre lesquels ils avoient à sévir.

Tel est en raccourci , mon Frere , le tableau des maux trop funestes que ta Patrie est à la veille de subir , si tu t'acharnes toujours à en accélérer le moment par tes écrits & ton exemple : Mais si cette exquisse fidele peut t'émouvoir , si elle peut te faire sentir l'ignorance dans laquelle tu péchois , arrête les progrès du mal , TANDIS QU'IL EST TEMS. Tu as encore des prosélites , on t'écoute toujours : tu peux du moins réparer une partie du mal qui existe , & prévenir peut-être l'accomplissement de tant de malheurs.

Viens donc avec nous , viens , mon Frere ; nous t'en conjurons au nom de cette Religion naturelle que tu as aussi chantée ; au nom du bonheur de la Société , que tu ne troubles que par amour-propre , & que ton amour-propre rendroit sans doute heureuse , si tu en connoissois le moyen ; viens abjurer tes Erreurs volontaires ou involontaires ; viens démentir nos tristes Prophéties , & changer de célébrité en couronnant ta vie célèbre par un plus glorieux repentir : Viens convenir avec nous , que toutes tes opinions ne furent jusqu'ici qu'un

jeu d'esprit & d'imagination, & tes écrits
 un moyen d'exercer tes Talents de toutes
 les façons; des matieres poétiques, soit que
 tu prêchasses le vice ou la vertu. Laisse
 là l'ancien & le nouveau Testament, les
 Corneille & les Rousseau, Fréron & Pom-
 pignan : Crois que tu recommandes envain
 la Clémence, la Charité, la Bienfaisance, lors-
 que tu donnes à la fois, l'exemple de l'envie
 & de l'*Implacabilité* ; pense qu'on ne verra
 dans tes efforts inouïs & ceux de tes Sectateurs
 pour détruire le culte établi depuis tant de
 siècles dans toute l'Europe, que la témérité de
 nouveaux Titans ; & leur révolte sacrilège si tu
 ne parviens à remplacer cette Religion avec la
 plus exacte, la plus pure, la plus sainte
 morale : & saches en un mot que rien n'y
 est plus contraire encore une fois, & pour
 résumé, que le luxe ; que le luxe qui n'eut
 jamais assez d'or pour assouvir les desirs
 qu'il renouvelle sans cesse. AURI SACRA
 FAMES ! le luxe, dont l'intolérance pour
 tout ce qui a l'air de la pauvreté détour-
 ne les hommes d'être assez simples, assez
 sobres, pour être constamment équitables,
 généreux, & bienfaisants ; le luxe qui en-
 traîne les Citoyens de tout état à consul-
 ter leur intérêt avant celui de la Patrie,

s'ils consultent encore ce dernier ; le luxe qui annonce plus qu'il n'a, qui reprend plus qu'il ne donne, qui *gaspille* tout, & ne reproduit rien ; qui éloigne des professions utiles & empêche de les bien remplir ; qui ne s'attache en tout qu'à la montre, & à la superficie ; qui multiplie les tentations sans multiplier les moyens de les satisfaire ; qui use le plaisir à mesure qu'il en offre de nouveaux ; qui, s'il ne détruit le courage, n'en permet qu'un de passage & d'ostentation ; qui égare la raison, rétrécit l'esprit avilit l'ame, énerve le corps, endurecit tous les cœurs, & corrompt toutes les affections sociales, suffisant seul pour dénaturer à la fois le sentiment des Peres, des Epoux, des Enfans, des Freres, des Amis, des Patriotes ; enfin qui ne rend personne heureux, si ce n'est l'homme qui se contente de cette dégradation entiere de la nature humaine.

Ici le 2d. *QUAKER* fatigué s'assit, laissant la parole à un troisième qui se levoit ; & qui continua dans les termes suivans.

3^{me}.

QUAKER,

O U

LE RAISONNEUR.

Quelque soit ton aveuglement, mon Frere, il n'a pu résister à tant d'évidence : tu connois, tu condamnes ces vices ; mais tu ne les auras jamais regardé comme une suite du luxe, que tu oses recommander à tous les grands Etats. Tu te feras figuré que les inconvénients de ce ressort politique étoient moindres que ceux auxquels il apportoit remède ; tu te feras persuadé que les avantages, qui devoient en résulter, réparoient le coup qu'il devoit porter aux bonnes mœurs ; car nous avons remarqué qu'avant de monter dans la Chaire de Mensonge & de licence, tu t'es toujours déguisé sous le manteau d'une saine morale. O mon Frere ! tu as donc cru qu'on pouvoit détacher la politique des Mœurs ; qu'un corps pouvoit être en santé, quand ses membres se cor-

rompent , ou qu'ils le déchirent au lieu de le servir. Tu as cru que de la somme des maux de chaque particulier, on pouvoit former un bonheur commun , & une force générale de la foiblesse & de la désunion des Citoyens. Je te vois déjà nous accuser en conséquence de n'avoir encore fait qu'un vaine & véhémence déclamation , une pompeuse énumération d'abus , qui ne prouvent rien contre la pureté de l'essence de la chose en elle même ; & d'avoir sur-tout oublié les maux , les maladies & les crimes des siècles d'ignorance & de Barbarie : tu nous les retracerois vainement, mon Frere, pour nous en faire sentir l'horreur. Ces maux, ces crimes sont détestables ; ils font frémir de part & d'autre : mais quels sont les plus redoutables ? question superflue autant que profonde. Ils le sont sans doute également, pris dans un degré également distant du centre d'équilibre où résident, sans contredit, le bonheur avec la sagesse : mais quelles-que puissent être leur différence ou leur ressemblance , pourroit il jamais s'ensuivre qu'il fallût porter à l'un des deux excès , plutôt que d'éloigner de l'un & de l'autre ? mais nous, dis-tu toujours, ce sont des abus ; évitez les. On auroit à te répliquer ; évitez

ceux de la Barbarie ; vous y gagnerez au moins cette première vigueur de corps, cette pureté de cœur, cette vertu Vierge dont certains peuples sauvages offrent des exemples qu'il faut avoir vû pour le croire ; mais les nations que nous voyons toutes avoir péri gangrennées par le luxe, & être devenues la proie des nations Barbares, nous prouvent assez que les maux dont nous n'avons fait une si amère & si fidèle Peinture, que par attendrissement pour leurs victimes, sont un effet nécessaire d'une cause suffisante : comment en effet tant de manufactures, tant d'établissements considérables ; comment tant d'arts & de talents superflus fleuriroient ils tous à la fois ? comment tant d'entreprises, tant de compagnies différentes réussiroient elles toutes ensemble ? comment tant d'Artistes, tant d'Ouvriers, tant d'Auteurs, tant d'Esclaves inutiles, auroient ils tous de quoi subsister & donner eux mêmes dans un luxe indécent ? comment enfin les denrées des trois autres parties du monde enrichiroient elles par leur débit dans la quatrième une si nombreuse quantité de commerçants & d'agents ; s'il n'y avoit pas dans la Nation un concours, un défi général entre les citoyens, à qui se procurera une plus grande

grande quantité d'objets de luxe de préférence à tout ; & pourquoi cette préférence ? pourquoi cette fatale émulation ; si, comme nous te l'avons déjà fait sentir , tous les Esprits n'étoient pas d'accord à ne plus considérer les hommes, qu'à raison de leurs dépenses plus ou moins considérables ? qu'aurait-on besoin de ces superfluités , si étrangement précieuses ? qui y mettroit l'enchère ; qui feroient-elles vivre ? dans le cas , où plutôt que de se rassembler tumultueusement dans les mêmes lieux pour y étaler à l'envie les uns des autres ces vaines magnificences , pour y faire montre de grace & d'esprit , & s'y fréquenter comme sur un Théâtre ; chacun jouiroit chez soi des douceurs d'un intérieur simple , paisible & abondant ; ne communiquant avec ses voisins que pour s'entre-aider , & ne cherchant à se faire un nom dans le monde , que par l'importance de ses services & l'éclat de ses vertus.

Mais ne parviendrions nous pas à te démontrer que c'est au vice de la chose même qu'il faut imputer tous les maux qui la suivent ; fussions nous forcés de convenir avec toi que c'est la faute des hommes qui abusent des choses les plus saines en elles-mêmes ; seroit-ce toi qui voudrois nous

prouver qu'il seroit possible d'user du luxe de maniere à en éviter les abus ; toi qui cherches à nous inspirer tant d'horreur pour la Religion la plus sainte en elle-même , en nous représentant seulement l'horrible abus que la foiblesse des hommes en a fait , & qu'elle devoit toujours en faire. Un tel argument , ce me semble , rend superflu tout autre vis-à-vis de toi ; & nous permet de passer aussi-tôt à l'examen des influences politiques & législatives.

Si tu savois , mon Frere , que le chef d'œuvre de la politique intérieure , comme de toute association d'intérêt quelconque , est d'unir intimement & sans aucune distinction l'intérêt particulier à l'intérêt commun ; si tu voulois appercevoir que rien ne définit d'avantage l'un de l'autre , que l'entêtement de chaque particulier à briller individuellement par des dépenses qui devroient tourner au profit de la masse & à la splendeur publique , tu saurois ce que doit paroître en saine politique un luxe , qui ne peut avoir lieu sans l'amour exclusif & dénaturé des folles dépenses , dont nous venons de prouver qu'il est à la fois la cause & l'effet.

Apprends donc que la Puissance , la Ri-

chesse, & la Prospérité d'une Nation sont trois chefs politiques tellement inséparables, qu'un de moins, les deux autres ne peuvent plus subsister; que la Prospérité assure la Richesse, & que ces deux-ci ensemble assurent la puissance; de même que réciproquement la Richesse & la puissance assurent la prospérité. Mais si la Prospérité d'un état n'est certaine, si même elle ne peut exister, que quand chacun des Citoyens se tient dignement à son rang, quand il honore son Emploi, & s'honore lui même par la manière dont il s'en acquitte; que devient en bonne politique un vice, qui confondant toutes les marques, détruisant tous les *respects* de l'ordre social, rend chacun des Citoyens honteux de sa Condition, quels que soient ses vices, pourvu que ses dépenses le distinguent? c'est alors que les Grands cessent d'être respectés; que les petits cessent d'être estimés: alors le Prêtre rougit de n'être que Prêtre, & ainsi de toutes les fonctions les plus importantes à la société: alors tous les emplois deviennent vénals, & chacun se vend pour les payer; alors les grades se multiplient & se dégradent d'autant; alors les graces s'accumulent sur quelques individus, & le nombre des bienfaits du Souverain ne fait plus

qu'augmenter la foule & l'indiscrétion des demandeurs. *

* On sent qu'il ne peut être question , en fait de Monarchie surtout , que de cette sorte de luxe , qui de proche en proche confond tous les Etats en pénétrant ainsi jusque dans les plus basses classes du peuple ; & non de la magnificence des Grands , qui les distingue aux yeux d'un peuple ignorant , qui a besoin de voir l'or , même sur les Autels , pour ajouter à sa vénération. Mais afin que cette vénération subsiste , il faut que l'or , & la grandeur soient inséparables , & qu'un simple Citoyen soit généralement bafoué lors qu'il emploie ses richesses à copier les Grands.

Mais ce qu'il est peut-être nécessaire de faire observer , est que ce luxe général , loin de contribuer à la perfection des beaux arts , en entraîne la décadence. C'est toujours la qualité qui souffre de la quantité. Les matieres de luxe ne deviennent à la portée de tout le monde qu'en s'altérant. Si l'ouvrier ne s'attachoit qu'à la beauté réelle , à la perfection de l'ouvrage , trop peu de gens seroient en état d'y mettre le prix ; & les gens les plus riches se trouveroient eux mêmes bornés à un fort petit nombre de choses vraiment précieuses. Les Artistes & les Fabricants sont donc forcés d'abandonner le vrai beau pour exceller dans ce qui se vend le mieux soit pour trouver le prix de leurs journées , soit pour fournir annuellement au superflu

Enfin, si ce n'est point la somme des Richesses qui fait le bonheur & la puissance d'une Nation ; mais leur espece, mais leur juste répartition, mais la Sageffe de leur emploi ; quel bien réel une saine politique peut elle attendre du luxe, qui ne peut s'établir que par le vice de la répartition des richesses ? mille personnes ne seroient

dont ce même luxe leur fait des nécessités : & le tems & l'argent qu'ils y emploient sont aux dépens du tems & du déintéressement nécessaire pour exceller dans leur art. *Le Sueur* qui a peint le Cloître des Chartreux à vingt ans, ne s'occupoit point de sa coëffure : son diner étoit le plus souvent un morceau de pain qu'il tiroit de sa poche, quand il étoit forcé de satisfaire à ce besoin importun. Les grands maitres d'alors n'avoient aucun des secours qu'ont aujourd'hui leurs lâches succeffeurs. Ils faisoient le voyage de Rome à pied, au hazard d'être réduit aux derniers expédients ; ils étoient sûrs de s'en tirer en travaillant. Ce n'est pas le défaut de luxe qui les a rendu de grands Hommes, mais le contraire les auroit empêché de le devenir. L'esprit humain n'est point dégénéré depuis un siecle : si donc on trouve aujourd'hui si peu de gens vraiment supérieurs dans les Arts & dans les Sciences, n'en cherchons point la cause ailleurs que dans les progrès du luxe & du bel-esprit, qui ont énervé tout ce qu'ils n'ont pas corrompu.

pas employées à la magnificence & aux recherches de la délicatesse d'un seul homme, si les richesses n'étoient pas toutes d'une part, & la pauvreté de l'autre. Plus l'abondance est locale, plus la disette est étendue. N'est ce donc pas le luxe qui dénature l'espèce des richesses ; qui met le signe à la place de la chose ? on croit multiplier les valeurs en multipliant les espèces numéraires ! N'est-ce pas le luxe qui rend l'emploi des richesses aussi insensé que bizarre ? on décore, on couvre d'or des murailles de plâtre ; on embellit le Sol au-lieu de le mettre en valeur ; on trace des Parterres, on abbat les Forêts. C'est avec ennui nous mêmes que, cédant à l'apropos du sujet, nous répétons ici ce que l'on peut trouver dans le moindre des ouvrages sur l'économie politique : les Partisans du luxe les ont sans-doute parcourus ; mais avec les yeux de la prévention & du dédain : Fasse le Ciel qu'ils les lisent, & les méditent ! puis ils ne s'arrêteront plus à la satisfaction, véritablement grande, d'avoir chez soi du feu sans fumée, du jour sans pluie & sans vent ; à celle d'avoir des chemises de toile & de la dentelle, des étoffes de soie & du galon, des Bijoux & des Porcelaines, des Magots, des

Hôtels, des Chevaux, des voitures, des Valets sans nombre, & tant d'autres dépravations du luxe, dont les yeux & la mollesse sont si contents; & contre les quelles les sages & l'humanité se révoltent si souvent, & avec tant de raison : ils ne demanderont plus avec une confiance digne de la multitude, ce que deviendrait cette foule énorme de misérables, que les superfluités du luxe mettent en état de gagner leur vie : sans luxe & ces superfluités, cette foule de misérables n'existeroit pas : un seul homme ne retiendrait point dans ses mains avides & prodigues à la fois, la subsistance de mille indigents qui viennent la lui redemander tous ensemble : il les occupe à ses jardins immenses, à ses riches ameublements, à ses vêtements magnifiques, à ses repas splendides : fort bien : mais sans le luxe qui seul nous donne le goût de ses tristes jouissances, & qui nous y entretient aux dépens de mille autres qui feroient honneur à l'humanité; sans le luxe, qui par un cours forcé de la circulation des especes met un particulier en état d'entreprendre pour son propre compte des ouvrages, qui ne conviennent & qu'il n'appartient de faire construire qu'à la république, qui pour lors en manque toujours;

tous ces malheureux , dont le sort inquiete si fort , ou seroient contents de leur misère en jouissant paisiblement de l'oïveté d'une orgueilleuse paresse , ainsi que le fier & misérable Peuple Espagnol ; où partageroient l'aisance du produit de leur labeur dans une nombreuse famille ; d'autant plus utile à l'état qu'elle seroit aisée , d'autant plus aisée qu'elle seroit nombreuse : au lieu de délaisser leur famille (si tant est qu'ils en aient encore) pour aller sacrifier à cent lieux de leur foyers le fruit naturel des plus pénibles travaux pour le plus modique salaire.

Funestes Apologistes du luxe ! vous qui osez l'appeller l'ame d'un grand état conjointement avec l'honneur ; car vous n'iriez pas jusques à l'associer à la vertu ; enseignez nous donc comment on peut en effet séparer l'honneur de la vertu , & pourquoi l'honneur suppléeroit à la vertu plutôt que celle-ci à l'honneur : expliquez nous la célèbre distinction de l'ame politique d'une Nation nombreuse d'avec celle d'une moins nombreuse ; c'est à dire , comment une simple différence de nombre & d'étendue oblige à des moyens tellement opposés , que la force d'un grand état dépende de ce la même qui cause la ruine d'un petit. *

* Dictionnaire Philosophique par Mr. de V. **

Mais sans entrer dans une discussion si longue & si profonde, souffrez que nous vous ramenions aux faits; puis montrez nous ce que la perfection incontestable des Arts en France, & les progrès excessifs que le luxe y fait depuis un siècle, ont valu de gloire & de Prospérité à ce Peuple valeureux. Montrez nous en opposition le malheur & la honte des Puissances encore si éloignées d'égaliser ce Royaume en matiere de luxe : faites nous voir comment un plus grand luxe encore, en remettroit les Rois en Possession de l'EMPIRE de Charlemagne, & rendroit leurs sujets plus contents, plus heureux que ceux du grand HENRI, dont le pourpoint, dit-on, ne fut pas toujours en entier sur son corps.

Reconnoissez donc aux maux que le luxe produit ouvertement & en un instant dans un petit état, ceux qu'il produit sourdement & à la longue dans un grand. Lorsque le luxe ranime les forces de celui-ci, qu'il lui sert de palliatifs, & que même il retarde le moment de sa fin; c'est précisément de même que la fièvre ranime les forces d'un malade, & que certains remedes chimiques assurent sa mort, alors même qu'ils la reculent de quelques jours; tandis qu'en

aidant à la nature, on lui eut rendu la vie avec la santé. Le seul & réel avantage qu'un grand état ait ici sur un petit, c'est qu'il est d'autant plus aisé de remédier aux effets pernicioeux du luxe qu'ils sont moins sensibles & moins rapides, à mesure que l'Etat où il regne est plus étendu & plus puissant par lui-même : mais aussi plus les effets du luxe sont lents, moins ils sont sensibles, & plus il devient difficile à l'œil le plus pénétrant, d'appercevoir le germe de la mort, qui se développe alors dans le silence & la sécurité des fausses apparences. Malheur à la Nation qui ne découvre pas ce ferment destructeur assés tôt pour en prévenir les suites mortelles ! Lorsqu'il est devenu trop puissant pour rester caché, il est trop tard pour le détruire : c'en est fait : il ne reste plus d'espoir, que pour une génération toute nouvelle, qui récemment instruite par les désastres de la précédente profitera de ce triste exemple, jusqu'à ce qu'en perdant de vue elle même les ruines qu'elle aura recouvertes de ses établissemens, elle serve à son tour de nouvelles leçons à de nouvelles générations ; & ainsi de suite, mon Frere, tant qu'il se reproduira de tes pareils, & qu'on les croira. Voilà cependant les erreurs que tu as accré-

ditées ; voilà les maux que tu as étendus & multipliés : La voilà ta célébrité, scellée du malheur des Nations.

CHŒUR DES QUAKERS.

Plaise à ce Dieu , à qui tu as élevé un Temple dans la cour de ton Château ; un temple sur le Portail du quel on lit ton nom à coté du sien , plaise à ce Dieu de bonté de te visiter enfin , & de te rendre un homme bon & simple , qui sacrifie jusques à lui-même à l'amour de la vérité.

Tous les Quakers à la fois.

Plaise à ce Dieu de bonté de te rendre un homme simple & bon , qui sacrifie jusques à lui-même à l'amour de la vérité.

L'inspiré.

Plaise à ce Dieu de paix que tu tolere les autres comme ils te tolèrent.

Tous ensemble.

Plaise à ce Dieu de paix que tu tolere les autres comme ils te tolèrent.

L'inspiré.

Plaise à ce Dieu de miséricorde de te pardonner le mal que tu as fait , & que tu pardonnes de même aux autres ,

Tous ensemble.

Et que tu pardonnes de même aux autres.

L'inspiré.

Plaise à ce Dieu Tout-puissant de te disposer à méditer & sentir ce qu'il te fait annoncer par notre voix impartiale & zélée , & de tourner enfin ce qu'il te reste d'esprit & de force à remédier aux maux qui font ton ouvrage, & font notre affliction.

Ainsi soit-il.

Tous ensemble.

Ainsi soit-il , ainsi soit-il , ainsi soit-il.

Ici le Quaker se mit à genoux , & tous les Freres se leverent. Ils étoient prêts à se séparer lorsque tous s'apperçurent de l'immobilité du faux Pénitent , & d'un quatrieme Quaker , qui commençoit une troisieme barangue que voici.



4^{me}. **QUAKER**

O U

LE DE'FENSEUR. *

NE pense point, mon Frere, que ce soit en faveur du rival que tu as déchiré si gratuitement, qu'il m'est inspiré d'ajouter à nos premieres rémontrances, & comme pour les conclure, l'exposé de ce que nous pensons tous sur ce que tu as dit de ce rival dans *ton Poëme de la Guerre de Geneve*, * & dans *des Notes sur une de tes lettres à un Philosophe Ecoissois*. * * L'importance de notre objet,

* On prie le Lecteur de ne lire les notes justificatives, qu'après avoir lu ce 4^{me}. discours dont la chaleur ne permet aucun partage d'attention.

* * Mr. de V ** ne convient pas, il est vrai, d'avoir fait ces notes qu'il attribues à un Magistrat dans son désaveu de la lettre au Docteur Panso-

& la sévérité de notre morale ne nous permettent point de n'accuser un particulier, que pour en justifier un autre : & d'ailleurs si ton témoignage & tes opinions n'étoient pas trop suspects, & d'un poids trop léger pour avoir besoin d'être réfutés, la conduite du Citoyen de Geneve nous laisseroit trop à desirer, pour nous permettre d'en entreprendre la justification. Il s'agit donc encore de te faire connoître de plus en plus ; de te juger par tes œuvres ; de te confondre ou de t'élever par elles : il est question de poursuivre l'impudence, la méchanceté, la calomnie, la cruauté, quel qu'en soit l'objet, & l'auteur.

Est-il donc vrai que tu te sois rendu coupable de calomnie & de diffamation dans ta vieillesse comme dans ta jeunesse ? Tu ne te contenterois pas de troubler, & de souiller avec ta plume impie les mânes des plus

phes insérés à la suite de ces notes : mais il dit dans ce double désaveu, qu'il méprise Rousseau, de même que Mrs. Walpole & d'Alembert le méprisent, & que l'auteur des remarques sur la lettre à Mr. Hume a raison en tout ; ce qu'il prouve aussi-tôt en disant qu'il n'y a jamais que l'agresseur & l'imposteur qui ait tort ; regardant comme tout prouvé que J. J. est l'un & l'autre. Signé V. * * *

grands hommes pour les combattre , les rabaisser les uns par les autres , & te placer à la tête de tous , après les avoir tous dégradés , tu poursuivrois les vivants avec autant d'acharnement que les morts ?

Mais s'il te falloit une nouvelle victime , une victime illustre ; où l'aurois-tu choisie , juste Ciel ! au sein du malheur. Ce digne objet de notre compassion , de nos regrets de & notre admiration ; cet homme qui ne fut plus extravagant , plus coupable que les autres qu'envers lui-même , pauvre par conséquent , pros crit , délaissé , errant , infirme , ne t'auroit point paru assez puni de ses fautes ?

Tu te serois joint à ces gens , qui ont persécuté en lui , avec une Barbarie égale à la révolte de leur vanité , celui qui leur avoit montré autant d'humanité que d'orgueil , autant de Grandeur que de Folie , autant d'intérêt pour le sort des hommes , que d'abandon du sien.

Tu n'aurois pas vu à quoi l'on pouvoit comparer tes efforts , après ceux de cette Populace vile , amentée contre lui comme pour détruire une image trop sensible des cœurs vraiment honnêtes ; mais qui n'a fait que la défigurer & l'offenser

par ses outrages & ses souillures accumulées, de même que les vents & les orages défigurèrent autre-fois la Statue de Dieu Glaucus, au point de la faire prendre pour la figure d'une Bête féroce.

Prends garde qu'on ne la reconnoisse en toi cette Bête féroce, si tu ne laisses point en Paix cet infortuné, qui avoit le pouvoir assuré de déchaîner contre toi tous les cœurs, qu'il échauffe à son grez ; & qui ne l'a point fait sans-doute, dans la crainte que le préjugé de l'intérêt personnel ne rendit sa défense suspecte, & ne lui ravît à jamais celle des gens qui feroient de sa cause la cause de l'humanité. Songes que cela seul suffiroit pour désabuser tous ceux de nos Neveux à qui vos querelles parviendront : plus froids, plus sages que nous, & nullement instruits des foiblesses privées en contradiction avec vos ouvrages, ils ne pourront comparer les tiens aux siens, sans réhabiliter aussitôt la mémoire de cet Apôtre de l'honnêteté. Tel on vit déjà un peuple ignorant avoir en horreur, & souiller chaque jour pendant des siècles, sous le nom d'un faux Prophète une Statue dressée à la porte d'un de ses Temples ; & l'adorer ensuite avec d'autant plus de superstition, lorsque

que des gens instruits lui eurent appris que c'étoit leur Dieu même, dont il avoit si longtems prophanée la sainte image. Et même de nos jours, composant un tel Libelle, & le mettant en vers, comme pour en mieux graver les indignités dans la mémoire des Lecteurs * comment n'aurois-tu pas craint de rencontrer en ton chemin des âmes généreuses, qui sans s'intéresser à toi ni à ton adversaire, sans même vous connoître ni l'un ni l'autre; mais qui, non-moins indignées de voir un homme profiter des avantages infinis de sa position pour accabler sans pitié un malheureux sans défense, retourneroient aussi-tôt contre toi-même les instrumens de ta cruauté afin d'en préserver de nouvelles victimes? & tes ennemis, que penses-tu qu'ils feroient dans une telle conjoncture? les voici déjà tous autour de nous; ils interpellent notre sincérité, notre équité pour joindre nos efforts aux leurs : ils s'enivrent déjà de la joie que leur donne l'espérance de nous voir te confondre avec cet infame Libelle. „ Ce n'est plus, nous disent ils, l'inimitié

* Le deuxieme & troisieme chant de la guerre de Geneve où toutes les infamies & calomnies du Libelle sont répétées, renforcées & retournées de cent manieres.

„ seulement qui nous fait parler. Vous le
 „ voyez à présent de vos propres yeux, qu'il
 „ n'étoit rien que ce poëte ne se permit dans
 „ l'extrême confiance de sa célébrité & de
 „ l'impunité : forcés de convenir que sa ja-
 „ lousie , aussi cruelle que la vengeance la
 „ plus excitée , s'efforça d'enlever au plus
 „ infortuné des hommes , au plus modéré à
 „ son égard , la seule consolation qui lui
 „ resta , l'estime des honnêtes gens ; ne con-
 „ viendrez vous pas encore que cet envieux
 „ n'emprunta le masque & la voix de l'hu-
 „ manité , que pour combattre sa Religion ?
 „ écoutez nous donc enfin ; votre indigna-
 „ tion & la nôtre sont égales ; si la vôtre
 „ est plus pure , la nôtre n'est pas moins
 „ juste. Douterez vous encore que le Li-
 „ belle que nous vous déferons avec son
 „ dernier Poëme , soient d'un autre plume ?
 „ n'y reconnoissez vous pas avec son orto-
 „ graphe , son style , ses traits , son inven-
 „ tion , ses raisonnements , sa malice , son
 „ front , son audace , son implacable fu-
 „ reur ? *

* On prie le Lecteur de se convaincre par lui-
 même dans l'ouvrage dont il est question , de
 l'adulation avec laquelle l'Auteur y mendie le suf-
 frage & l'appui de toutes les Puissances ; & de l'a-

„ Est-il un Libelle mieux caractérisé ? s'il
 „ n'étoit question dans cet écrit , que de la
 „ censure des opinions de J. J. y trouveroit-
 „ on l'extrait des Lettres du *Sr. Rousseau*
 „ employé dans la maison de Mr. le Comte de
 „ Montaigu , à Mr. Dutheil premier com-
 „ mis des affaires étrangères ? n'êtes vous
 „ pas aussi révoltés que nous de l'atrocité qui

dressé avec laquelle il y intéresse l'amour-propre de
 tous les états & conditions de la vie en appelant
 également à son aide , & les Anglois dont il rap-
 porte que J. J. nie la liberté , & les Nobles Vé-
 nitiens qu'il a , dit-il , appelés une multitude de
 Barnabotes , & le premier Medecin de Mgr. le Duc
 d'Orleans , & un Fermier général avec Madame sa
 femme ; & l'Ecole Militaire , comme le premier mô-
 nument du Siècle de Louis XV. , & tous les Fils
 de Rois à qui il suppose que l'honnêteté de J. J.
 veut faire épouser des filles de Bourreau. L'auteur
 de *Scarmentado* n'avoit pas sans doute en ce moment
 l'esprit présent à ce qu'il a écrit dans son siecle de
 Louis XIV. où pour blâmer la conduite de ce
 Prince au sujet du mariage de Madlle. de Mont-
 pensier avec Mr. de Laufun , il s'autorise de l'exem-
 ple des Souverains de l'Asie , lesquels , dit-il , *plus*
puissants & plus despotiques que les Rois de France ,
ne marient leurs filles qu'à des esclaves. Tom. 3.
 page 51. édition de Leypsic.

„ a controuvées ces Lettres , * & même
 „ de celle qui les auroit publiées vingt-sept
 „ ans après leur date ?
 „ Qu'étoit il besoin de nous insinuer si
 „ clairement que J. J. avoit . . .
 „ . . . ? (Page 23) L'honnêteté publique , &
 „ notre respect pour sa personne ne nous
 „ permettent point de proférer de telles abo-
 „ minations A quoi bon nous faire observer
 „ que J. J. confesse dans son *Emile* , de s'être
 „ échappé de la boutique de son Pere ,
 „ d'avoir demandé l'aumône après s'être éva-
 „ dé de cet hospice pour aller vivre des cha-
 „ rités d'un Vicaire Savoyard. (Page 15 & 16)
 „ Il falloit , certes , la fureur & le génie
 „ de ce Détracteur pour travestir , ou du
 „ moins pour rabaisser ainsi des circonstances
 „ que le génie puissant & la grande ame de
 „ son adversaire avoient annoblies & relevées
 „ au point de les dérober , pour ainsi dire ,

* Le Fils de Mr. Dutheil nie positivement
 que ces lettres aient été écrites à son Pere. On
 ne rend ici ce désaveu public , que pour la justi-
 fication des personnes soupçonnées injustement d'a-
 voir fournies ces lettres dans le cas où elles auroient
 été réellement écrites à Mr. Dutheil , & conservées
 dans les papiers de son Bureau ou de sa suc-
 cession.

„ aux yeux de tous les Lecteurs. Que fig-
 „ nifient d'ailleurs ces faits privés, obscurs-
 „ & si indifférents au bien public? que peu-
 „ vent-ils pour prouver que les ouvrages
 „ du Citoyen de Genève sont mauvais?
 „ qu'importe même leur médiocrité, s'ils ne
 „ sont pas pernicleux? & comment seroient-
 „ ils pernicleux s'ils étoient trop mauvais.
 „ pour avoir la vogue, & pour n'être pas
 „ déjà oubliés, ainsi que l'Auteur du Li-
 „ belle le prétend. (Page 25 & 26) doit
 „ Mais ce qui paroitra le plus surprenant
 „ c'est l'étrange parallèle qu'offrent ensemble
 „ l'accusateur & ses accusations, lorsque sa
 „ malignité passe des anecdotes & des per-
 „ sonnalités aux ouvrages & faits publics de
 „ l'accusé. Avec quelle rapidité n'y voit-on
 „ pas l'impudence & la perfidie se porter
 „ des moindres objets aux plus graves?
 „ Quel est en effet celui qui pour oppo-
 „ ser le grand Fénélon à J. J., met, non-
 „ seulement en comparaison l'éducation d'un
 „ Prince destiné au Trône avec un essai
 „ d'éducation propre à l'homme de tous les
 „ Pays & de toutes les conditions, mais
 „ ajoute encore que si *Emile* est bien écrit,
 „ *Télémaque* l'est donc bien mal? (Pag. 17)
 „ C'est l'homme qui a jetté tant de ridicule

„ sur le prétendu bonheur de la Ville de
 „ Salente , sur la triste vertu des Crétois ,
 „ sur le *style flateur* , & la *prose trainante* du
 „ grand Fénelon.

„ Quel est aussi-tôt celui qui vomit dans
 „ ce Libelle des horreurs , des infamies que
 „ nous n'osons répéter ? C'est celui qui dans
 „ ce même Libelle pose pour principe que
 „ la sagesse & la décence conduisent la plume
 „ de tout Ecrivain , qui veut mériter l'ap-
 „ probation des honnêtes Gens ; *sapere prin-*
 „ *cipium* & *fons* , ajoute-t-il pour plus grande
 „ autorité. (p. 26) *

* Et l'on trouve à la page 29. entr'autres
 phrases également modérées ; Celui-là certes a eu
 raison qui a dit que J. J. descendoit en droite lig-
 ne du barbet de Diogene accouplé avec une des
 Couleuvres de la discorde : Dans le poëme on trou-
 ve les deux vers suivans.

Il tient beaucoup du naturel du chien ,

Il jappe , & fuit , & mord qui le caresse.

Il est dit à la page 4. que si on élève des
 statues à J. J. il y sera représenté dans l'attitude
 d'un homme au piloris : à la page 30. qu'on peut
 donner du pain à J. J. comme on en jette à un
 chien qui grince des dents contre les passans de
 dessus le fumier où il se couche , mais qu'il faut
 mettre ceux qui le nourrissent à l'abri de ses mor-
 sures.

„ Quel - est ensuite celui qui reproche à
 „ J. J. d'avoir été menacé de coups de bâ-
 „ ton, d'avoir soutenu le pour & le contre,
 „ d'avoir changé de secte, d'avoir été chassé
 „ de partout, d'avoir manqué à la décence
 „ & aux bonnes mœurs, d'avoir ramassé
 „ contre la Religion ce qu'on écrit contre
 „ elle les Herbert, les Bolinbroke, les
 „ Boulanger ? &c. (Page 16) Qui ?
 „ C'est l'auteur de la Pucelle, l'auteur du
 „ Dictionnaire philosophique &c. &c. &c.

„ Quel est enfin celui qui se croit fondé
 „ à faire un tel Libelle * contre un hom-
 „ me qui a insulté, dit - il, toutes les
 „ conditions de la vie, tous les Arts, tous
 „ les gens avec qui il a vécu ? (Page 27)
 „ C'est l'auteur de la vie de la capitale & de
 „ la Cour de France, celui qui a fait l'Epitre
 „ au Welches; cet Ecrivain qui n'a rien ména-
 „ gé que son or; & qui a parlé des tribu-
 „ naux, des Puissances & de tous les ordres
 „ de la société séculière & régulière, avec

* C'est, dit-il parlant de son Libelle, un procès
 criminel qui exclut tous égards, puis-qu'un Diogène
 subalterne & manqué s'est permis d'appeller jongleur
 le premier Medecin de Mgr. le Duc d'Orléans. page
 30.

„ une légèreté , un licence , une audace dont
 „ il n'y eut jamais d'exemple. * * *
 „ Eh quel - est actuellement l'homme que
 „ ce calomniateur accuse d'être l'ennemi du
 „ genre humain ? * * * Qui compare-t-il à
 „ un chien grinçant des dents sur son fumier
 „ contre tous les passans ? (page 30.) C'est
 „ l'auteur du Roman de Julie ; c'est le fidele,
 „ & sublime interprete de ces sentimens si

* Essay sur l'histoire générale au sujet de laquelle
 le Mr. R. * * * écrivoit à Mr. D. * * * que Mr. de V. * *
 en la composant sembloit avoir devant les yeux un
 verre magique qui lui représentoit des monstres à la
 place des hommes page 59.

(* * *) *Il dit de J. J. parlant de sa résidence à
 Moitiers - travers.*

La se tapit ce sombre énergumène ;
 Cet ennemi de la nature humaine ,
 Pétri d'orgueil , & dévoré de fiel :
 Il fuit le monde , & craint de voir le Ciel.

*Et parlant des plaisirs dont J. J. doit jouir avec
 l'espece de Compagne qu'il lui suppose dans ce poeme ;
 il est dit entre mille autres horreurs.*

L'aversion pour ta terre & les Cieux
 Tient lieu d'amour à ce couple odieux.

.....
 Dans leurs transports ils se pâment soudain
 Du seul plaisir de nuire au genre humain.

„ doux qui honorent l'humanité jusques dans
 „ ses foibleſſes : c'est l'homme qu'il ſemble
 „ que le Ciel nous avoit deſtiné pour nous
 „ ramener aux ſentimens de la nature , dans
 „ les tems où les ſubtilités philoſophiques
 „ commenceroient à nous les faire perdre
 „ de vue : C'eſt cet Auteur ingénu qui nous
 „ uniſſant d'abord à lui par l'aveu de ſes
 „ propres foibleſſes ſi ſemblables aux nôtres,
 „ nous transporte auſſi-tôt avec lui aux plus
 „ hautes régions de l'humaine vertu où par
 „ un enthouſiaſme ſemblable au ſien il nous
 „ fait oublier notre miſere & la ſienne ;
 „ Cet Ecrivain qui n'a ſurpaſſé tous les
 „ autres , qu'en faiſant battre notre cœur
 „ avec le ſien ; Ce tendre Miſantrope qui
 „ n'a condamnée la ſcience qu'en ce qu'elle
 „ endurciſſoit le cœur plutôt que de le
 „ rendre meilleur : C'eſt lui qu'on accuſe
 „ de n'être qu'un orgueilleux cynique , qui
 „ pour être ſage & tranquille , veut qu'on
 „ ne ſoit ni Parent, ni Ami, ni Epoux (*)

* Il eſt mis dans la bouche de Rouſſeau ; toujours
 dans le même poème.

Soit ſage enfin, le ſage eſt ſans pitié,

Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié.

Et plus bas.

„ c'est précisément le mal qu'il a dit de la
 „ Philosophie du siècle, cela même, qui l'a
 „ fait détester des Philosophes de son tems,
 „ que l'on rétorque mot pour mot contre
 „ lui. Oui, ce sont ses propres armes qu'on

*D'un vrai Rousseau tel est le caractère,
 Il n'est ami, parent, époux, ni pere:
 Il est de roche, & quiconque en un mot
 Naquit sensible est fait pour être un sot.*

On supprime ici de plus noires imputations à cause de leur faleté. Si la récrimination pouvoit se trouver dans la bouche d'un Quaker il n'auroit sûrement pas échappé à celui-ci, que l'auteur de ces vers s'y est peint trait pour trait; il ne fait que prêter au Citoyen de Geneve, & ce qu'il a écrit dans sa satire sur Paris & Versailles; le voicy.

*Vivons pour nous, ma chere Rosalie
 Que l'amitié, que le sang qui nous lie,
 Nous tiennent lieu du reste des humains;
 Ils sont si sots, si dangereux, si vains, &c.*

(tome 6. page 46.) & ce qu'il est lui-même ni pere, ni époux, Dieu fait comment il est parent, où sont ses amis, & dans quelle Cour de l'Europe il apprit à sentir les étreintes d'une véritable tendresse. Non jamais il n'embrassa personne que par engouement ou par enthousiasme de bel-esprit. Encore à qui lui avons nous vû prodiguer ses caresses & ses éloges? juste Ciel! pour juger l'homme il suffit de connoître ceux qu'il a loués, & ceux qu'il a blâmés.

„ a été lui dérober traitreusement , pour
 „ l'attendre à son passage , & le livrer , hors
 „ de toute défense , à la fureur de ses en-
 „ nemis apostés de toute-part. „

Un tel excès de cruauté , mon Frere ,
 feroit en effet le dernier que la vindicte
 publique pût tolérer sans allarmer & faire
 gémir tout ce qu'il existe encore d'honnê-
 tes gens sensibles aux maux d'autrui ; & il
 ne falloit pas moins pour nous faire espérer
 qu'ils nous prêteroiient tous attention , quoi-
 qu'il ne fût encore question que de toi , &
 de ton adversaire.

Au surplus , ne te plains point de la du-
 reté de nos avis ; un médecin est obligé
 d'éclairer son malade sur la fosse qu'il se
 creuse s'il ne change promptement de régi-
 me de vivre. Ceux-là seuls qui ont le cou-
 rage de t'avertir auroient celui de te défen-
 dre , si tu pouvois les convaincre de ton
 innocence : mais hélas ! Quelle espérance ,
 encore une fois , tes ouvrages peuvent-ils
 leur laisser ? tes partisans même ne t'excusent
 plus qu'en se rejettant sur l'humeur , sur les
 foiblesses , & le *radotage* d'un âge avancé : tes
 adversaires prétendent que toutes tes années
 parlent contre toi ; les dernières plus que
 toutes les autres. Un viellard , observent-ils ,

devroit être plus sage, du moins plus indifférent : jamais cet homme ne fut plus célèbre, plus riche, plus tranquille : l'expérience la tranquillité ; l'aisance, les succès permettroient-ils donc tant d'extravagance, tant de fiel, de haine & d'envie ?

Mais que t'importe le dire de tes ennemis sans pouvoir, & de tes amis sans courage ? Ce qui nous allarme pour toi, c'est de te voir au moment de perdre le reste d'intérêt & d'estime, que tes oscillations nous laissoient dans le doute que tu méritasses ; nous & tous les gens sans partialité, sans humeur & sans brigue. Pleins de la triste connoissance des foibleffes humaines, nous croyions devoir pardonner en toi, à celui qui avoit favorisé le vice, mais qui avoit aussi recommandé la vertu ; à celui qui avoit insulté ses pénates, mais qui néanmoins avoit montré quelquefois le desir de la gloire & de la prospérité de sa Nation ; à celui qui n'avoit jamais loué que la médiocrité, & cependant avoit paru encourager & protéger les talents naissans. Nous lui pardonnions d'avoir altérée la vérité, prévenus que ce n'étoit de sa part qu'erreur ou impuissance de la découvrir : nous l'excusions même de l'avoir déguisée, ne doutant point que ce ne fut en vuë de nous amuser des

graces de ses fictions : nous évitions d'approfondir le for-intérieur de celui qui dissipoit notre mélancolie, qui intéressoit nos cœurs & nos ames, & qui venoit même de nous donner sur la fin de sa carrière des marques sensibles de bienfaisance, & de zele pour l'humanité : ces actes vraiment estimables nous avoient persuadé pour ainsi dire, que c'étoit en effet par sentiment de paix, de concorde & de fraternité, qu'il prêchoit la tolérance, & que le but de ses impiétés étoit véritablement de détruire, avec toutes les sectes intolérantes la cause des horreurs dont elles lui paroissoient avoir remplie toute la terre. En un mot nous nous plaissions à croire que d'excellentes qualités rachetoient la somme de tes vices : mais ces derniers ouvrages étoient l'épreuve, qui devoit asseoir notre jugement : ne font-ils point de toi ? n'est-ce qu'un emprunt de ta ressemblance ? frémis au moins de la méprise ; & presse toi de démentir cette charge odieuse, non par un désaveu qui ne signifieroit rien ; mais par la peinture exacte & fidelle de tes vrais sentimens, & sur-tout par une juste poursuite contre le scélérat qui auroit pris tes traits & ta ressemblance pour assurer ses coups ; qui auroit abusé de la connoissance intime de ton art & de tes foiblesses

pour te faire des crimes croyables , & qui t'auroit fait mettre ton nom & ton approbation à la suite du détestable ouvrage , qu'il t'auroit sans doute détourné de lire. Est-ce le tien ? les as-tu tous écrits ? tant d'horreurs te doivent-elles leur naissance ? nous voilà encore désabusés. Nos incertitudes sont finies. Ton masque de bienfaisance est tombé. Il est croulé cet échafaudage de vertu au haut du quel tu t'étois hissé pour te faire écouter des honnêtes gens, qui croient si facilement ce qu'ils sentent. Tu as démenti ainsi ce que tu as dit, écrit & fait de plus humain dans tout le cours de ta vie. Le bien est disparu ; le mal subsiste : & dès ce moment nous renonçons tous pour notre Frere comme pour nôtre ami cet homme extraordinaire par son activité , par la facilité de ses productions, par son travail infatigable , par le charme & la supériorité de ses talents, par la séduction de ses raisonnements à la portée de tout le monde ; & qui n'a fait d'autre usage de tant de moyens pendant une longue vie , que celui de corrompre & pervertir toutes les fortes de peuples qui composent un peuple entier ; les foibles, les simples, les ignorants, les esprits faux, les petits génies , les demi-savants : soit en les dispensant tous de travailler , en les éloignant des

recherches , en les dégoûtant de l'examen , de la discussion & de l'approfondissement propres à faire connoître le vrai de tous les faits & de toutes les relations qui composent la science humaine ; soit en leur faisant regarder de plus en plus le respect humain , l'honnêteté publique , les mœurs austères , les vertus religieuses comme autant de petitesse , de misères & de faiblesses ; les vices de chaque particulier comme des *hors d'œuvre* indifférents au vrai bonheur de la société , & les choses d'agrément comme la base de tout existence sociale : soit enfin en leur donnant l'exemple de se jouer de tout avec succès , de rapprocher & de confondre par une dérision continuelle ce qu'il y a de plus sérieux & de plus ridicule , de plus auguste & de plus abjecte , de plus vile & de plus sacré ; & de se railler impunément de toutes les Puissances & de toutes les institutions Divines & Humaines. Dès ce moment nous abhorrons cet homme envieux , bizarre , fougueux & vindicatif , qui a fait le mal , même en faisant le bien ; qui nuisoit en obligeant ; qui n'a jamais témoigné d'affection ni de reconnaissance qu'aux admirateurs , dont les faibles talents lui paroissent constater la supériorité des siens ; qui certainement n'a jamais su aimer ; lui

qui a tout tenté , tout osé pour satisfaire son ame haineuse , depuis l'adulation la plus basse jusques à la calomnie la plus noire ; lui qui ayant persécuté la personne de ses ennemis jusques au tombeau , poursuit encore leur mémoire jusqu'à son dernier soupir ; & qui se prépare déjà des vengeances posthumes , comme pour étendre son ressentiment au delà de sa vie , & les effets de sa cruauté jusques sur la postérité de ses rivaux.

CHŒUR DES QUAKERS.

Tels sont les sentiments & l'esprit d'un vrai Quaker , qui ne peut voir le mal sans en souffrir , ni sans s'efforcer d'y remédier ; qui aime les hommes de tout son cœur , mais qui plus il les aime , & plus il s'indigne contre la cause de leurs maux : malheureux de leur malheur il seroit heureux de leur bonheur.

Tous les Quakers ensemble.

Malheureux de leur malheur nous serions heureux de leur bonheur ;

L'inspiré.

Le véritable ennemi du genre humain n'est pas

pas celui qui lui adresse les vérités les plus dures ou qui fuit les hommes qu'il ne peut rendre meilleurs ; mais celui qui est écouté de tout le monde , celui que la multitude admire & voudroit copier en tout , & qui pour ne perdre aucun de ses admirateurs , devient le fauteur de leurs vices & le détracteur du vrai mérite.

Tous ensemble.

C'est celui qui est le fauteur de leurs vices & le détracteur du vrai mérite.

L'inspiré.

Celui-là seul, si les hommes venoient à reconnoître les détestables effets de son indulgence & de son envie appuis de leurs erreurs, complices de leurs crimes & ministres de leurs malheurs, réuniroit sur lui toute leur exécration.

Tous ensemble.

Celui-là seul réuniroit sur lui toute leur exécration : celui-là seul méritoit la nôtre.

Icy le Spectre disparut , & tous les Quakers se séparèrent.

F I N.

F

— — — — —

OBSERVATION APOLOGETIQUE
E T
CRITIQUE.

Nous avons appris seulement pendant qu'on imprimoit ces nouveaux Quakers, qu'il en avoit paru d'autres, il y à deux ans, avec un second titre beaucoup plus convenable, que le premier & très suffisant, de *Lettres plus philosophiques que *** au Frere V.** sur sa Religion & ses Livres*. Aux premiers mots que nous en avons lus nous avons reconnu que c'étoit précisément les Quakers où ceux-ci devoient être incorporés; mais aux quels on n'avoit seulement pas essayé de les joindre, après avoir vu par la comparaison des uns & des autres; premierement que ceux-là se démentoient dès la seconde partie du titre, laqu'elle est en contradiction avec la premiere au lieu d'en être l'explication; *

* On va voir comment la philosophie proprement dite comme caractere principal d'un ouvrage, la Religion comme sujet, & la conversion d'un incrédule comme objet

secondement qu'il n'y avoit absolument rien de Quaker dans le corps de ces lettres , ni pour la forme si ce n'est le *tutoiement*, ni pour la fiction hors le mot même de *Quaker*, qui ne convient pas plus à la tête de cet ouvrage qu'à celle de quelques morceaux tirés de Mallebranche , Bossuet , Pascal ou Labbadie , & rassemblés contre les incrédules ; enfin que les réflexions, la fiction & la doctrine renfermées dans ces lettres étoient directement opposées aux usages des Quakers, à leurs expressions propres, à leur dogme & à leurs opinions. Ces remarques critiques, très éloignées de vouloir être satyriques, qu'on ne s'y méprenne pas, auront au moins l'avantage de donner quelque notions générales d'une secte aussi voisine de nous, & qui cependant nous est aussi inconnue, pour ainsi dire, que la croyance de Patagons.

Les lettres en question sont toutes datées de l'assemblée des Quakers en Hollande où l'on suppose qu'ils ont examinés attentivement la Religion & les Livres de leur Frere V.*** & qu'ils ont délibéré pendant toute une année sur ce qu'ils avoient à lui écrire en réfutation de sa doctrine & de ses Livres.

répugnent en rigueur avec toutes les idées qui constituent celle du *Quaquérisme*.

Sans parler de cet examen si contraire à l'esprit & aux mœurs des Quakers, comme *occupation*, & si peu suffisant, comme *examen* des livres & de la Religion d'un tel homme ; cela pendant une année entiere par toute une assemblée ; nous observerons d'abord en passant, que les Quakers ne s'adressent jamais la parole, surtout au singulier, qu'avec le terme *d'ami*, usage auquel il ne pouvoient déroger que par une inspiration immédiate & subite, ainsi que les nôtres, qui n'ont pu appeler que *Frere* un homme qu'ils annoncent dès la premiere phrase ne pouvoir plus regarder comme ami ; & qu'ils finissent par renoncer même pour frere en sa qualité de perturbateur & destructeur de toute fraternité. Nous observerons en second lieu & plus sérieusement, que les Quakers ne s'assemblent jamais pour délibérer, si ce n'est des affaires temporelles. Toute matiere & toute voie de *controverse* sont & ne peuvent être, que totalement interdites à des *vrais* Quakers. Jamais ils ne se rassemblent en vue de religion, que par esprit d'édification ; sourds dès ce moment à toute suggestion *de l'esprit de l'homme* afin de faire place entiere à celui *du Seigneur-Dieu* par l'inspiration duquel seulement ils parlent subitement, sans préparation & de vive voix :

encore n'est-ce que sous forme de prières , & d'exhortations à la pratique de la morale chrétienne. Jamais le dogme n'est mis en question ; car ils croient ne pouvoir parler qu'à l'homme extérieur , duquel la foiblesse a besoin de soutien & d'encouragements par les exemples , les prières , & les exhortations à la vertu. C'est Dieu seul qui peut parler à l'homme intérieur à l'effet de la croyance des mystères & de la manifestation immédiate de lui-même. *On ne connoit le Pere que dans le Fils, & la révélation du Fils est dans l'Esprit & par l'Esprit seulement.* Rien d'humain ne sauroit opérer ce qui est plus qu'humain : comment est-ce que des arguments de fabrique humaine pourroient élever l'homme à l'intuition de ce qui est de nature divine ? le choix de cette voie ne peut-être que le vœu de l'orgueil d'Adam , une émanation du vieil-homme , & par-conséquent une source de querelle & de guerre entre les hommes livrés à l'esprit de ténèbre. Les Quakers sont donc persuadés conséquemment à ces principes, que chaque homme, quelque-part où il existe , a tôt ou tard , infailliblement *un jour de visitation* pendant le quel l'esprit de lumière lutte contre l'esprit de ténèbre dans le vieil-homme assés long têmes & assés fortement pour chasser

l'ennemi du nouvel-homme, si non pour endurcir dans une impénitence finale & méritée, celui qui s'entretient dans le vice par choix & par volonté : enfin ils vont jusqu'à penser qu'on peut être sauvé sans la Révélation des Ecritures * les Ecritures, disent-ils, sont la déclaration de la source, & non la source en elle-même. *L'esprit révélant persuade les Ecritures, mais les Ecritures ne révèlent point*, elles ne sont pas la règle première de la Foi & des mœurs, mais la règle seconde subordonnée à *l'Esprit*. On peut être sauvé, pensent-ils, même sans la connoissance des Mystères ; puisque le sacrifice de Dieu, qui étoit nécessaire, est aussi *suffisant* pour la rédemption nécessairement universelle. La révélation de la manière dont le sacrifice s'est opéré n'est qu'une grâce de plus accordée aux Chrétiens. *Si l'histoire est profitable & consolatoire c'est par le mystère, mais le mystère est & devoit être consola-*

* C'est précisément le contraire de ce qui est dit, dans une note de la 9me. lettre des soi-disant Quakers; ne pourroit-on pas en conséquence les intituler désormais les *Méthodistes*, pour éviter l'insipidité des répétitions, & la confusion avec un titre que nous ne pouvions changer de notre côté sans changer tout ce qui le suit.

toire & profitable sans la connoissance explicite de l'histoire.

Telle est une partie des erreurs (si peu connues quoiqu'à la portée de tout le monde dans le livre de Robert Barclai) lesquelles ces fanatiques froids & pacifiques appellent *le dogme de l'Eglise de Christ recueillie dans son pur esprit* : erreurs , qu'ils se transmettent mais qu'ils ne prêchent point aux autres ; qu'ils discutent encore moins , vû que l'esprit de l'homme ne peut les connoître, selon eux, que par l'esprit de Dieu qui ne se communique que par lui-même ; & qu'ils ne défendent & ne soutiennent jamais parce qu'ils les croient des vérités, qui ne sont ni plus attaquables ni plus soutenables par la raison de l'homme, que le ciel ne l'est par les bras de tous les hommes ensemble.

La dixieme de ces Lettres est la seule qui se ressent un peu de la communication des foi-disants Quakers avec les vrais avant que d'avoir paru chacun de leur coté ; mais le caractère qui distingue les uns des autres est trop marqué , pour que tout homme de goût & de discernement ne reverse pas où il faut ce qui a pu se détourner sans dessein , mais par sympathie.

EXTRAIT
D'UN
DISCOURS.
OU
LE PARALLELE.

LE PARALLÈLE
O
DISCOURS
D'UN
EXTRAIT

EXTRAIT
D'UN
DISCOURS
PRONONCÉ
A PEKIN CENT ANS APRÈS LA MORT
D'UN
POÈTE HISTORIOGRAPHE
ET CELLE
D'UN ORATEUR-PHILOSOPHE
OU
LE PARALLELE.

Mâné : Thékel : Pharès.

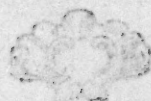


A LONDRES,

M. D. C. C. L X X.

EXTRAIT
D'UN
DISCOURS
PRONONCÉ
A TRENTA CENT ANS APRÈS LA MORT
D'UN
POÈTE HISTORIOGRAPHE
ET CELLE
D'UN ORATEUR-PHILOSOPHE
O U
LE PARALLÈLE

MINE : JACQUES : PIERRE




A LONDRES,

M. D. C. C. L. X. V.



L' E D I T E U R AU LECTEUR.

 Uoique le parallele suivant n'ait jamais été composé pour être réuni aux vrais Quakers , il y a néanmoins entre le sujet , l'esprit , & l'objet de ces deux écrits tant d'analogie , que celui-ci semble moins un morceau a part , qu'un discours historique en explication des premiers discours , une confirmation des paroles par les faits : sûrs d'ailleurs d'intéresser les Lecteurs avec une piece si différente de toutes celles qui ont parues , & peut-être de toutes celles que l'on peut naturellement attendre

en ce genre de la plume d'aucun Auteur vivant ; pouvions nous rien faire de mieux que de placer cette piece comme une sorte *d'intermede* propre à adoucir l'effet des réflexions *tragiques* dans les quelles la Lecture des Quakers doit jetter l'ame de tout homme raisonnable , sensible & patriote.

Nous n'avons jamais été informés de la place que l'Auteur destinoit à cet écrit, qui n'appartient pas moins aux belles-lettres qu'à la Philosophie. Il ne nous a jamais rien fait connoître à cet égard , que sa prédilection marquée pour cet *Opuscule* entre tous ceux qu'il a composés dans des tems trop coupés par ses voyages,

pour lui permettre aucune occupation de longue haleine , & pour la quelle il lui eut fallu au delà de ce qu'un homme de sens & d'esprit porte partout avec lui-même. Cette fois seulement, disoit-il avec complaisance, il avoit satisfait en même tems à tout ce qu'il aimoit le mieux en lui & dans les autres : savoir, à l'esprit en s'essayant avec quelque succès, à ce qu'il croyoit, quoiqu'une premiere fois , dans une carriere presque opposée à celle où il s'exerçoit ; à son ame en rendant heureusement & avec énergie des sentimens trop vifs & trop exemplaires pour y rester concentrés ; enfin à son cœur en faisant usage

avec plaisir , & le déclarant de même , de l'idée générale & même de plusieurs pensées faillantes , qu'il tenoit à ce sujet de la main de l'un des hommes , qu'il estimoit avec le plus de réflexion & qu'il aimoit avec le plus d'applaudissement intérieur. Il avoit son nom trop souvent à la bouche pour que nous puissions l'ignorer, & de plus, les essais de goût & de philosophie par les quels cet homme du monde a également défendu la Religion & honoré les lettres, ne nous permettroient aucune espèce d'oubli ; mais nous laissons à sa modestie plus encore à sa prudence à faire connoître ce qui lui appartient & ce qui ne lui appartient pas.



EXTRAIT

D'UN

DISCOURS

Prononcé dans le Hio ou Salle d'Assemblée des Lettrés de Peking.



E vous envoie, sage Ki-um, un extrait du discours qui vient de remporter le Prix proposé par une de nos Académies, après la mort du plus célèbre Poëte, & celle du plus grand Orateur du siècle dernier, à celui qui feroit connoître le mieux ce que leur célébrité, leurs talents, leur caractère & leurs égarements eurent de particulier & de commun l'un avec l'autre. Ce parallele m'a paru digne d'être conservé dans les Annales

G

de nos *Lettres*, & peut-être dans celles de l'Empire. O Ki-um ! les hommes admirent & blâment si follement ; ils entendent si mal leurs intérêts, qu'on ne sauroit leur faire assez connoître les objets de leur haine & de leur amour, de leur blâme & de leur admiration !

Partisan zélé comme vous l'êtes, de l'usage immémorial où nous sommes, d'écrire la vie de nos Empereurs de leur vivant, & de la jeter aussi-tôt dans un lieu qui ne s'ouvre qu'un siècle après leur mort, je fais combien vous avez de mépris pour les satyres outrées faites pour retomber sur le satyrique, & pour les éloges fastueux composés pour refluer à leurs Auteurs. Aussi ne trouverez vous ici rien de semblable ; on voit d'abord à la naïveté du Pinceau, on voit à la force & à la pureté des traits combien ils doivent ressembler à l'original. On ne peut les fixer sans être frappé de leur vérité, sans s'écrier avec l'Auteur, *TÉVILAOR n'a fait que du mal : périssent ses ouvrages, périsse jusqu'au souvenir de sa gloire. SUASOURE fut téméraire mais bon, déraisonnable mais sublime. Tremblons d'écrire puisque Suasoure lui-même nous a souvent égarés.*

TEVILAOR , & SUASOURE (*) vivoient l'an de Fo-hi. *** Placés dans cette heureuse obscurité qui rend la sagesse plus nécessaire & plus facile , ils eussent vécu en paix dans la crainte du TIEN , dans le respect de la Loi & du Souverain : exposés au grand jour par de grands talents , qui malheureusement rendent les défauts de l'humanité encore plus

(*) On observe pour les Savants , qui n'ignorent point que la consonne *r* est le signe d'une articulation inconnue aux Chinois , que ces deux noms-propres sont d'origine Tartare. Ce n'est pas le seul *Tartarisme* que les puristes en tout genre trouveront ici , & qu'ils traiteront peut-être de barbarisme. Il est plusieurs endroits où le traducteur a mieux aimé renoncer aux graces & à la facilité qu'on exige de sa langue avant tout , qu'à l'énergie & à l'exactitude singulière de son original : il s'est servi de lettres italiques dans ces cas par respect pour les Académiciens François. D'un autre côté par égard pour les Lecteurs peu versés dans l'histoire des usages & des coutumes des Chinois , le traducteur a rendu par des expressions propres à nos usages tous ceux des Chinois , qui correspondent aux nôtres , & dont le but & les effets reviennent au même. Il a trouvé ce moyen plus court & plus modeste , que celui de renvoyer sans cesse le Lecteur à des notes en explication , si non aux voyages de la Chine , & au dictionnaire Chinois.

sensibles que les bonnes qualités , ces hommes extraordinaires furent attaqués , selon l'usage , par des pédants & par des sages , par des ignorants & par des hypocrites. Ils eurent des enthousiastes qui s'égalent à eux dans leur enthousiasme , & qui les aimoient alors plus qu'eux-mêmes ; & des envieux qui les haïrent & les déchirèrent , ainsi que l'envie se hait & se déchire. Tous les envieux se ressemblent : mais quelle différence entre les Partisans de ces deux hommes ; la même que celle qui les distinguoit l'un de l'autre. Les Sectateurs de Suasoure sembloient nés pour réfléchir & pour aimer ; Tévilaoir n'étoit suivi constamment que par de jeunes fous, par des petits génies , par de petites âmes mondaines , qui cherchoient à s'étourdir , ou à troquer des principes chancelants & des mœurs incertaines , pour quelque peu de talent & d'esprit.

On n'auroit fait aucune mention de la différence que le sort avoit mise entre la naissance & la fortune de ces deux Lettrés, si quelques sages de leur tems n'avoient attribué à cette première différence , celle de leur conduite dans le monde. Tous deux naquirent foibles & vains , mais d'une manière entièrement opposée.

Tévilaoir né de Parents d'un rang & d'une

fortune honnête , reçut l'Education d'un Mandarin avec une nombreuse Jeunesse dont la plupart devoient occuper bientôt les premières places de l'Empire. Doué d'une part d'un naturel gai , violent , léger & capricieux ; doué de l'autre , d'une conception aisée , d'une vaste mémoire , d'un esprit faillant , d'une intelligence moins capable d'inventer que d'imaginer , moins ingénieuse à trouver qu'habile à exprimer & à imiter ; * & d'une plus grande délicatesse & justesse d'oreille que de jugement , il fut Poète en naissant , & vécut tel. Il s'appliqua à l'étude des belles Lettres & aux genres agreables seulement : il devint élégant Auteur , & conteur plaisant. Poète dramatique , il voulut être Poète de bon ton & de bonne compagnie , un esprit-fort , un génie universel : si bien qu'à trente ans il joua l'homme de Cour , à cinquante ans le Philosophe , à soixante & dix le bouffon & l'impie.

Suafoure sortit d'une famille plus obscure : ses Parents , pauvres mais instruits , lui donnerent eux-même la première éducation : né opiniâtre , triste , altier , sauvage , chaud , & sensible depuis l'épiderme jusqu'au fond de l'ame ,

* Il y a dans l'original d'une intelligence moins ingénieuse qu'imitative plus imaginative qu'inventive.

il se montra d'abord *Penseur ingénieux*, *Sophiste éloquent & fécond*; puis ayant donné à l'observation de la nature & à l'étude de la sagesse humaine, tous les moments, que lui laissoient les occupations, qui lui produisoient de quoi subsister avec décence, il devint *Orateur-Philosophe*, le *Peintre* le plus chaud du sentiment le plus vrai, & une des plus vives lumières en matière de raisonnement. Il vécut longtems ignoré & comme s'ignorant lui-même. Comme une Comète il parut tout-à-coup, rayonnant de toute-part, & disparut soudain, après s'être rendu dans ce court espace de tems aussi célèbre que son rival, qui avoit commencé de si bonne heure, & fini si tard.

Le Poète vain de sa naissance, de sa fortune & de son esprit écrivit pour les Grands, pour les Riches, pour la multitude: fait pour son siècle comme le siècle pour lui il se moqua toujours des hommes Religieux, quelquefois des pauvres & des infortunés, & ne respecta que les Comédiens & les Athées.

Le Philosophe fier de son ame & de son génie, abjura toute autre sorte de mérite. Il brava la multitude, il mit sa gloire à n'être d'aucun parti, à être pauvre, persécuté & misantrope. Cependant il ne témoigna de

colere & d'indignation que contre les vices & l'insensibilité aux peines d'autrui ; il ne montra d'enthousiasme que pour la vertu & le sentiment , trop souvent contradictoires ! il n'écrivit contre personne , mais contre les spectacles , contre la Philosophie du tems , contre les sciences , contre les mauvais riches & les faux Grands : il ne se plaignit hautement que d'un faux ami ; il ne censura qu'un censeur qu'il estimoit , & sa censure pastorale qu'il ne pouvoit ignorer ; il ne critiqua avec amertume que les usages du grand monde qu'il ne connoissoit pas assez , & la musique françoise qu'il ne connoissoit que trop , & ne fit de satire que sur l'Opera de Paris.

Le Poëte envieux du Philosophe se moqua d'abord amèrement de ses succès ; le philosophe se moqua peu du poëte , mais plaisamment , & marqua ensuite par son silence autant de dédain & de sagesse , que le poëte montra de haine & d'envie en épuisant , en vers & en prose , toute l'énergie des horreurs des halles dans la bouche d'un académicien.

Le philosophe fut poëte sans y songer : son imagination vive , douce & brillante revêtoit d'un charme secret le nerf de ses raisonnemens subtils : il fit des vers pour s'amuser , & de la prose pour instruire le poëte

fit de la prose pour s'amuser , & des vers pour s'occuper, & pour séduire : il fit cependant tout ce qu'il put pour être philosophe, il ne fut que plaisant : il amusa , & fut applaudi ; l'Orateur inspira & fut admiré. Celui-ci ne traita point de sujet sans le retourner sur toutes ses faces , & sans le bien voir. Il fit penser & sentir tous ses Lecteurs : il éclaira les esprits grossiers & justes , les cœurs simples & droits. Nul ne rendit la vérité plus aimable , plus reconnoissable , lorsqu'il eut le bonheur de la saisir ; mais nul ne rendit l'erreur si captieuse : & comme sa raison eut à l'ordinaire moins de succès que sa folie , si personne ne fut plus lumineux , personne n'égara les autres plus loin & plus complètement.

Le Poète de son côté effleura tout ; il embellit tout ce qu'il mania , mais il ne connut le fond de rien , pas même le sien. A force d'écrire , il enterra ses drames , plus brillants qu'estimables , sous un tas d'élégantes brochures remplies de bonnes facéties , d'adroites compilations , de sales images & de plats raisonnements. Il trompa l'instinct des sots sans éclairer les gens d'esprit & de sens droit. Il ne parut vertueux que sur le Théâtre & dans des odes : partout ailleurs , il donna

l'effor à son imagination effrenée : son esprit aussi actif, aussi vuide, aussi léger que le feu le plus ardent, dévora tout ce qu'on avoit écrit précédemment afin de trouver une pâture & des appuis qu'il ne pouvoit tirer de sa propre raison. Mais, comme il ne présentait rien de neuf, que des formes élégantes ou plaisantes, & que ses erreurs étoient souvent puériles ou de mauvaise foi, & toujours grossières & rebattues, il lui fallut près d'un siècle de Lecture & d'écriture, pour être plus dangereux, que l'Orateur le fut dans un seul de ses discours.

Qui croiroit que Suasoure, si différent de son rival, encourut néanmoins les mêmes reproches que lui ; & que les contemporains de ces deux Ecrivains, peu d'accord sur leur mérite réel, s'accorderent presque tous sur les foiblesses de l'un & de l'autre : mais encore quelle différence jusques dans les ressemblances ! On reprochoit, dit l'Auteur, à Suasoure une singularité, une insociabilité affectées ; à Tévilaoir une singularité fantasque, une insociabilité réelle : on reprochoit à celui-là un orgueil cynique & l'amour-propre d'un subalterne ; à celui-ci une orgueil féroce & la vanité d'un Seigneur Chatelain ; à l'un les querelles & la colere d'un enfant, à l'autre les querelles &

la colere d'un tigre. On reprochoit à Suafoure des Paradoxes outrés , des hardieffes impardonnables, des systêmes monstueux , toute forte de manquements aux égards prescrites dans la société dont il faisoit partie , l'arrogance & l'ingratitude d'un fol , & tout le fiel d'un vrai misantrophe : on reprochoit à Tévilaoir des opinions odieuses , des mensonges absurdes , des calomnies atroces , l'ingratitude & le fiel d'un méchant, les basseffes d'un insolent & les flatteries d'un traître. On reprochoit à tous deux une charlatannerie constante dans leur conduite , une humeur , un esprit inquiets qui ne purent les maintenir nulle-part ; mais Suafoure fut en naissant le jouët d'une mauvaise fortune qui le soumit toute sa vie à de petits moyens ; Tévilaoir fut de bonne-heure Maître d'une fortune qui lui laissoit le choix des plus grands. On reprochoit à l'un comme à l'autre , toutes les contradictions qu'entraîne le défaut d'ordre, de méthode & d'ensemble en matiere philosophique. Ils se justifioient de ce reproche, l'un comme Poëte, l'autre comme orateur : mais si l'Orateur manqua de méthode en général, il en eut *partie à partie* : s'il traita ses sujets *isolément* & sans tirer de conséquences , en les traitant à fond il mit à même

d'en tirer : le Poëte n'eut de méthode ni en tout ni en partie ; il traita ses sujets non-moins isolément que superficiellement ; c'est à dire qu'il parla de tous , & ne traita d'aucun.

Beaucoup de gens douterent de la bonne foi des écrits de l'un & de l'autre quoique ceux de l'orateur portassent la sanction du sentiment le plus intime & le plus délicat ; mais du moins les soupçons en matière de Probité ne tomberent jamais du côté du plus pauvre. Au travers de tant de reproches & d'éloges plus ou moins contestés, trois faits des plus remarquables se présentoient aux yeux de tout le monde , comme pour fixer le jugement des personnes impartiales & de la postérité. Tévilaoir ruina plusieurs Libraires , Suasoure n'en ruina point ; il en enrichit un, dont il fut toujours aimé & respecté. Tévilaoir renia le plus grand nombre de ses ouvrages , Suasoure signa tous les siens. Tévilaoir ne fit que rire des maux de l'humanité entière , & se contenta de se moquer de leurs Auteurs , en poursuivant néanmoins avec un fureur implacable jusqu'au moindre de ses adversaires ; Suasoure au contraire , en gémissant du profond de son cœur sur le malheur de ses semblables , traita ses ennemis comme s'ils n'eussent pas existé,

& ne marqua de haine qu'envers les ennemis du bien public, quels qu'ils fussent.

Sans décider jusqu'à quel point telle ou telle organisation peut influer sur la conduite & sur les principes, on remarque avant que d'aller plus loin, que Suasoure eut le corporel des organes extrêmement foible & délicat, & leurs sensations extraordinairement fines & justes; par conséquent propres à sentir cette magie des sons, que certaines gens vont jusqu'à révoquer en doute. Tout son être frémissait à l'unisson de leurs accords, & son ame fut rendre tous les transports qu'elle en recevoit. Un savant Dictionnaire où il expliqua les principes de l'harmonie & les sources du chant, ne fut pas la seule preuve qu'il donna qu'il avoit le génie de l'un & de l'autre: il en donna comme amateur, une preuve bien plus éclatante, par la composition d'un petit ouvrage de musique & de Poésie *obligées*, dont l'unité, le naturel, la douceur & la naïveté eussent fait imaginer aux Poètes qui les eussent ignorées les fables d'*Ephéo* & de *Mi-on*. En tout il eut ce tact des arts, qui naît d'une conception entière, & d'une âme sensible qui s'empreint de tout ce qu'elle voit, & qui exhale tout ce qu'elle sent.

Tévilaor éloigné d'avoir la plus légère sensation des charmes de la mélodie , ni des extases que produit l'harmonie dans les ames qu'elle électrise , fut partagé à la fois d'une fanté & d'un cœur à toute épreuve. Organisé *rudement* quoiqu'avec une sorte de finesse, il n'étoit sensible que par secouffes : dur par conséquent, & indifférent hors de ses bouffées de haine & d'amour , on observa qu'il ne connoissoit la tendresse que de nom , qu'il n'intéressa que l'esprit par la surprise, qu'il ne sentit de mesure que celle des vers , qu'il n'eut du goût & de vrai talent que pour la poésie versifiée ; de génie que pour le sarcasme , de grace , de style , de jugement , de finesse que pour narrer , & pour quelques bagatelles morales : hors de là , son esprit déchu tout-à-coup , borné , foible & mal adroit , n'eut aucune notion juste des beaux arts , & fut toujours aussi insensible à leurs vrais beautés , que son ame l'étoit aux charmes d'une bonne musique. En effet tous les gens qui passerent quelque tems auprès de lui , furent , qu'à même de se procurer des chefs-d'œuvres en tout genres , il n'aima en fait de dessein & de peinture , que des croûtes , des figures libres ou grotesques ; en fait d'architecture & de sculpture, que des constructions singulieres & des ornements bizarres ; en fait de

musique, que des vaudevilles, des ballades, des marches ou des fugues tout au plus.

Ainsi donc reprend l'auteur avec toute la force que donnent le sentiment & la vérité, l'esprit actif de Tévilaoir, étant foncierement incapable de se passer des jeux d'esprit & des horreurs théatrales pour être mis en valeur, cet homme se familiarisa avec ces deux genres au point qu'il regarda bientôt & traita tout, comme jeux d'esprit & d'imagination, & mit ouvertement en pratique toutes les passions violentes qu'il savoit peindre.

En effet l'ambitieux Tévilaoir affermi sur le trône de sa célébrité, voulut encore détruire ce qui l'y avoit placé. Il renversa dans sa vieillesse les Autels que dans la fougue de l'âge il avoit cru devoir élever à la vertu. Vous auriez cru que négligeant de faire le bien, dont une existence puissante lui donnoit les moyens, il ne vouloit en employer la force, qu'à briser les colonnes du Temple; comme pour s'ensevelir au milieu des ruines & des malheurs, qu'il eut voulu que le Fanatisme ne causât plus désormais qu'en son nom. Hélas ! comme le tems flétrit encore les cœurs les plus gatés : on vit l'ame de Tévilaoir se dégrader peu à peu : ses passions qui empiroient au lieu de se calmer, ne lui

inspirerent plus que des satyres, des Libelles & des Romans. Il composa à l'âge de soixante ans un poëme obscène où il dénigroit tour-à-tour de nobles chimères, de douces erreurs, de saintes vérités : tout étoit perdu il ne fût pas resté trois hommes justes pour le salut du peuple ; si la gaieté, l'intérêt & l'invention de ce Poëme, plein d'ailleurs de graces & de Poésie, n'avoient été, la gaieté que produisent des facéties, l'intérêt que donne le Libertinage, & l'invention celle de l'alliage monstrueux des genres contraires.

Tévilaor ne s'en tint pas là ; le croira-t-on ? devenu trop près de sa fin pour dissimuler encore, & n'ayant point à craindre d'être précipité par ceux qu'il faisoit rire, dans le tombeau sur le bord du quel il bouffonnoit en public, il employa ses derniers momens à poursuivre en désespéré la croyance de ses Freres, & à détruire comme un furieux les objets de leur culte le plus sacré : heureusement encore que, loin que ce fût par de savantes recherches, par de profonds ou subtils raisonnemens, de fines & judicieuses remarques, une froide & lumineuse critique, ce n'étoit qu'en reproduisant sous mille formes aussi burlesques les unes que les autres, un petit nombre d'objections triviales, de fausses

anecdotes , de railleries impertinentes , de grossières , de sales , d'outrées , d'absurdes ridiculités , qui n'étoient neuves que parce-qu'aucun homme avant lui n'avoit eu l'audace de les écrire : & lorsqu'il sortoit de ses accès de bouffonnerie , c'étoit toujours par des accès de furie , dans lesquels il prodiguoit les noms les plus infames à notre *Confucius*. Si les spectateurs effraïés s'efforçoient de le calmer , lui disant ; mais quand vous ne verriez dans cet homme divin , qu'un enthousiaste illustre qui prêcha toutes les vertus , & les cimentait de son sang en bénissant ses bourreaux , vous devriez au moins respecter sa bonté , son génie , son courage ; Tévilaoir avoit coutume de répondre alors d'une voix rauque , & terrible , *Ah si le Tien me donne des jours je viendrai à bout de sa RENOMMÉE.*

Suafoire tomba , mais d'une manière bien différente , dans le même égarement. Après avoir écrit contre les ennemis de notre vertueux Législateur , il lui manqua aussi de respect , sans doute dans un de ses accès de misanthropie & de foiblesse. Vous eussiez dit toutefois que , né pour chérir sa Loi , il ne s'en détachoit qu'avec effort. Il sembloit que les égarements de ce grand homme étoient un fleau surnaturel dont le Tien vou-

vouloit frapper les cœurs pervers, & confondre la raison humaine. La grande ame de Suasoure, en critiquant notre sublime Religion, lui rendit pourtant un hommage immortel : nos Bonzes eux-mêmes ont avoué que, depuis les grands Personnages qui ont écrit l'histoire de *Confucius*, personne n'en avoit encore fait un éloge si touchant, si magnifique, si digne de la divinité. Mais si Suasoure fut infidèle à sa Religion, il se montra dumoins toujours fidèle à la vertu. Des honnêtes gens le blâmerent parce qu'ils étoient froids & religieux, tous lui pardonnerent parcequ'ils étoient hommes. Ses écrits furent dangereux sans doute, mais sa vie fut sans autre tache, que la témérité des écarts d'un génie trop vaste, & les folies d'un cœur trop sensible : il n'en fut que trop puni ainsi que de toutes ses erreurs qu'il commençoit à se reprocher.

Helas ! ce ne fut point par les douloureuses infirmités de son corps, par celles de son ame, par les rigueurs de la pauvreté, par la défection de certains amis, par les perfidies de l'envie, les mépris de l'ignorance, les décrets des tribunaux, les persécutions de l'amour-propre des gens que le sien révolta ; rien de tout cela : il fut vrai, il fut bon,

& personne ne le crut ; il voulut aimer , il manqua d'ami ; il fut patriote , & n'eut point de patrie. Après avoir allumé le feu des séditions dans sa ville qu'il aimoit & qu'il respectoit , il fut mourir dans une terre étrangère , sans appui , sans consolation ; ayant pu être chéri & respecté par toutes les sectes & par tous les peuples. On doit cependant à sa mémoire d'ajouter qu'ayant sincèrement abjuré toutes les vanités de l'esprit , dans les dernières années de sa vie , il réduisit le feu de son génie , la soif des connoissances , & le besoin de les répandre , à l'étude toujours innocente des plantes & de leur salubrité ; comme pour y trouver de quoi guérir les corps de ceux dont il n'avoit pu guérir les esprits. Tant il est vrai que si quelque chose doit prouver que l'homme n'est pas fait pour l'erreur , c'est que l'ami de la vérité fut toujours l'ami des hommes.

L'opulent Tévilaoir finit bien différemment. Plus criminel en effet , plus heureux , plus considéré en apparence , il vécut peut-être encore plus misérable que son Rival. L'ambition , l'envie , la crainte , la haine empoisonnerent tous ses succès. Au centre de richesses mal employées & de fonds perdus , de bienfaits mal placés & d'établissements insensés ; au

milieu d'indignés protégés & de victimes respectables, d'ouvrages courus mais méprisés, d'ouvrages estimables mais qu'on imaginoit à peine pouvoir être de lui : entouré de parents qui l'importunoient, de flatteurs qu'il méprisoit & qui ne l'estimoient point, d'amis qu'il n'aimoit pas & qui le craignoient, de Rivaux qu'il ne pouvoit égaler ni déprimer; il mourut avant de mourir : il mourut enfin le malheureux, sans s'être réellement applaudi, sans s'être attendri, sans s'être repenti. Il mourut au contraire, en aggravant ses fautes, en cachant sous la gaieté maligne & sardonique de ses sarcasmes & de ses facéties continuelles, la crainte du Dieu qu'il blasphémoit, l'admiration des hommes qu'il déchiroit, le désespoir de n'avoir été que lui, & la rage de laisser un autre nom que le sien après lui.

Il étoit à croire que le poëte possesseur d'une fortune telle qu'aucun autre dans l'empire n'en avoit possédé la vingtième partie (aucun n'ayant joui comme celui-ci de la haute faveur, qui l'enrichit d'une part dans les profits énormes, que font les entrepreneurs de la subsistance de nos armées innombrables) laisseroit de grands biens à un grand nombre d'héritiers : point du tout : il

ne laissa pour tout produit de la plus grande *Parcimonie* durant les deux premiers tiers de sa vie , & des dépenses les plus considérables dans le dernier tiers , que les revenus très-peu considérables de la terre & de la maison où il finit ses jours trop célèbres. Il avoit disposé de cette acquisition , dès en la faisant , en faveur d'une parente , qui dans le tems où il fuyoit ne sachant où s'arrêter , étoit venue par générosité lui offrir ses bons offices dans la retraite qu'il pourroit trouver pour ses vieux jours déjà commencés ; & dont les soins empressés lui apprirent , & l'aiderent en effet dans son dernier *refuge* , (*) à tenir l'état d'un bon , d'un haut & magnifique Mandarin , souvent au delà des intentions de sa grandeur.

Suasoure ne laissa rien , que la belle & triste mémoire de son génie , de ses malheurs , & de ses fautes déplorables.

Ni l'un ni l'autre de ces deux hommes , n'eut de postérité. Ecrire fut le seul usage connu , qu'ils firent en ce monde de leurs

* On appelle ainsi cette demeure parce qu'elle étoit aux confins de l'Empire sur la frontière de deux autres Puissances , en sorte que l'une des trois assuroit toujours un azyle contre une des deux autres où ce poète s'étoit ménagé une triple habitation.

talents & de leurs facultés. Leurs écrits furent tous leurs moyens de s'acquitter envers la République; donnant ainsi le funeste exemple d'une Philosophie qui redoute les titres sacrés de Citoyen, de Pere, & d'époux, lorsqu'il n'y a que la saine Philosophie qui puisse les remplir d'une maniere respectable, & vraiment utile à la société. Le bruit se répandit néanmoins, quelque tems avant la mort de Suafoure, qu'il avoit épousé, les uns disoient en vue du passé, les autres en vue de l'avenir, la Femme surprenante qui l'avoit suivi, servi, soigné tendrement & loyalement dans ses longues maladies, dans la suite de ses malheurs, & dans ses fréquents déplacements. Il faut croire (si cela est) pour l'édification des honnêtes gens & pour l'exemple des autres, que ce fut pour récompenser dignement par l'égalité, les droits & le titre d'Epoux, le rare & respectable attachement d'une Femme capable d'unir constamment & volontairement son sort à celui d'un homme valétudinaire, misantrope, persécuté, sans fortune & sans Domicile.

Vous jugerez aisément respectable Ki-um, que les partisans du Poëte ont été d'autant moins contents de ce parallele, qu'ils ont été forcés pour la plupart de convenir, qu'on y

trouvoit rien de neuf ; rien qui n'eut été senti ou pensé confusément par tous les gens de bien & de bon sens. Cependant à la mort du chef la foule se dispersa. Les excès de Tévilaoir, une fois connus, persuaderent enfin au reste de ses Partisans qu'il avoit effectivement écrit pour lui seul, & contre tout le monde ; qu'il n'avoit prêché la tolérance que par intolérance : en un mot que c'étoit un persécuteur cruel & hypocrite, qui vouloit être seul à persécuter, qui persécutoit en riant ; en recommandant d'une part le pardon des injures, la douceur & l'humanité, & de l'autre en écrivant sans relâche d'horribles satyres & de noires calomnies contre tout l'univers, depuis le dernier jusqu'au premier des êtres, pourvu qu'il se crut en sûreté.

Suasoure ne perdit aucun de ses admirateurs ; sa mort, ne fit que lui rendre ceux que l'envie & l'espece de son amour-propre lui avoient fait perdre pendant sa vie : sa personne trop peu puissante pour être recherchée, trop misantrophe, trop altière pour se former un parti, trop honnête pour être crainte, trop infortunée pour être haïe plus d'un moment, dut être & fut bientôt oubliée, même de son vivant ; mais son élo-

quence immortelle consacra son nom , sa langue & son siècle ;

L'auteur finit par résumer la différence & les ressemblances de ces grands personnages, en observant que l'un eut avec l'esprit vraiment philosophique toutes les foiblesses d'une femme , & l'autre , l'esprit d'une femme avec tous les vices d'un homme ; que si l'un eut le défaut de ne trouver aucun ami digne de son ame , l'autre n'eut jamais l'ame digne d'aucun ami ; que l'un égara nos esprits sous la dictée de son cœur , ainsi que l'autre corrompit nos cœurs sous la dictée de son esprit ; & qu'en tout il eût peut-être mieux valu que l'un & l'autre n'eussent jamais illustré leur Nation. Les gens sans mœurs , & de peu de talent , ajoute-t-il , font un choix des poésies , & retiennent par cœur les épigrammes de Tévilaoir pour suppléer à la disette de leur esprit , & fournir à la malignité commune. Les gens pieux font des extraits des ouvrages de Suasoure pour tirer de parmi l'erreur les plus éloquentes , les plus sublimes leçons d'honnêteté , de sagesse , & de vérité. Dans un siècle moins corrompu , à la connoissance du quel les foiblesses privées de ces deux hommes , & leurs productions médiocres ne parvien-

dront vraisemblablement pas , on trouvera nombre des sentences du Philosophe écrites en lettres d'or dans le sanctuaire de la vertu, & sa statue dans le temple : on trouvera peut-être celle du poëte au théâtre, & l'on y gémira sur sa mémoire, alors même qu'on y représentera ses meilleures pieces. Tout passe en effet, mon cher Ki-um, hors le génie, & la vérité.

The Eternal to prevent such horrid fray

Hung forth in heaven his golden scales . . .

. . . in these he put two weights.

. . . The fiend look'd up, and saw

His mounted scale aloft; nor more; but fled

Murm'ring, and with him fled the shades of night.

Milton,

F I N.



CORRESPONDANCE
ENTRE
UN ONCLE & SON NEVEU

O U

*Pieces Critiques Morales
& Philosophiques.*

Vanitas vanitatum & omnia vanitas.



A LONDRES,
(*Et se vend*) A BRUXELLES,
Chez *Antoine D'ours*, Imprimeur-Libraire.

M. D. C. C. L X X.

CORRESPONDANCE

ENTRE

UN ONCLE ET SON NEVEU

OU

Pièces Critiques, Morales
& Philosophiques.

PAR
M. DE LAUNAY, DE L'ACADEMIE DE METZ.



A LONDRES,

(B. 2. 10) A. BRUXELLES,
chez Jeanne Dore, Libraire, au Palais National.

M. D. C. C. L. V.




AVERTISSEMENT

Qui seroit un Avant-propos s'il n'étoit pas

U N.

POST-SCRIPTUM.

 Edition de ce que
l'on vient de lire alloit
paroître, pas un mot
de plus. L'extrait en
étoit déjà fait pour annoncer cet
éclos du jour. Mais en quelle
qualité ? de brochure ou de livre
nouveau ? plaisante question ! la

matiere est-elle donc celle d'une brochure ? la matiere, dites vous ? & qu'importe ici la matiere ? c'est le nombre des Pages qu'il faut compter pour décider la chose. Ne savés vous pas , Editeur que vous êtes , qu'un Livre n'est pas un *Livre* s'il n'a du volume , & qu'il n'est point de *Volumes* sans volume. Ignorés vous que si la vérité de toute chose , au lieu d'être étendue , & comme amarée & fixée dans quelques milliers d'in-folio , étoit resserrée & contenue dans une feuille d'impression, ce ne seroit plus qu'une vérité fugitive , le jouet des vents & des esprits-follets , une piece éphémère , dont il ne resteroit de

vestiges honnêtes que dans quel-
 ques journaux qu'on ne lit point,
 ou sur les rayons poudreux de
 quelques curieux obscurs, qui de
 plusieurs *Pamphlets* parviennent ai-
 sément à faire un volume vraiment
 digne du Relieur. Jugés donc
 sans prévention du sort de mon
 extrait & de votre ouvrage, qui
 ne sont rien moins que la vérité
 de toute chose ? vous avez raison.
 Le cas est clair & constant, mais
 que ne m'avez vous dit cela
 plutôt ? j'aurois choisi un forma
 plus petit, un caractère plus gros,
 des marges plus larges. Que faire
 à présent ? l'Auteur est mort à six
 milles lieues d'ici ; nous n'avons
 pas où recueillir une seule de ses

pensées ; à quoi-bon les avis quand
 il n'y a plus de remede ? --- mais
 pourquoi ne grossiries-vous pas
 votre brochure jusques à consistance
 de volume par la réimpression
 de quelqu'ouvrage d'un genre a
 peu près semblable , & dont l'édi-
 tion auroit été enlevée & supprimée
 à sa source par le parti contraire ? ---
 l'avis est bon ; mieux tard que
 jamais ; voyons , de quoi donne-
 rons-nous bien un seconde édition
 à la suite de ces Quakers ? ceci ,
 cela ? ni l'un , ni l'autre ; attendés ;
 voila quelque chose , encore
 moins . --- Plutôt ceci --- juste
 Ciel ! que diroit notre Auteur ,
 s'il étoit là --- mais il n'y est pas ---
 taisés vous ; on n'en peut douter ,

(III)

il n'est pas plus associable après sa mort qu'il ne l'étoit de son vivant. Il faudroit quelque chose de fait exprès pour lui, & l'avoir connu comme nous pour le faire --- eh, bien que ne faites vous donc ! vous qui avez déjà fait des notes, des avertissements, des observations apologetiques --- cet homme est lumineux. Mon ami partez sur le champ. Allez suspendre l'édition : me voici déjà à la besogne : ma tête se remplit de nouveau des idées, des tournures du défunt, & des sentiments qui nous étoient communs. Il s'étoit peint en partie lui, les hommes, & les femmes de son tems ; c'étoit ce qu'il faisoit lors de son départ. J'ai

bonne mémoire , je ne l'estropierai pas trop. Cela fera fort bien ici ; il avoit l'esprit Quaker, & les principes de ces gens là ; à merveille ; ce sera gros comme un livre. Partés vous dis-je. Vous devriés être déjà de retour. Notre messager part, au coup de cinq heures du matin : c'étoit au mois de Juillet ; il avoit une promenade publique à traverser : beaux tems , beau soleil ; déjà tout essoufflé, sentant qu'il n'avoit pas fini sa nuit ; un banc s'offre à sa vue ; il s'étend dessus ; tout de son long : à la renverse : la tête sur le bois , à ce qu'il croyoit ; faites y attention. O Providence ! il s'endort. Sa tête étoit chaude,

le soleil devint ardent : au bout de deux heures il se réveille, se rapelle sa commission, qu'il n'avoit encore faite qu'en rêve, car elle lui tenoit au cœur. Cette fois il se met sérieusement en devoir de la faire : il est à peine dehors de la promenade, hi hi, ho ho, ha ha ; c'est bien plaisant ; c'est bien bizarre ; dit l'autre ; c'est un fou, sûrement ; les femmes éclatoient, les enfants s'attroupoient, & criaient à cœur joie --- pour qui tant de risée ? quel est ici le fou ? demandons ; il parle , on éclate de plus belle. Il regarde ; il voit un homme courir à lui à toute jambe : la peur le saisit, le voilà qui court aussi, tant qu'il peut,

droit au logis ; & voilà tous les chiens, tous les poliflons du quartier, toute la canaille après ces deux hommes, courant, criant & jappant tous ensemble jusques sous nos fenêtres : nous voilà nous même allarmés. Voyés ce que c'est ; vite qu'on ferme les portes ; qu'on ferre tout : quel charivari ! s'égorge-ton ? non , on s'égoille & personne ne fait encore pourquoi. De grace écoutez moi , disoit l'inconnu à notre homme , . . . qui que vous foyés pardonnés moi au nom de Dieu , mettes . . . mettes la main derriere votre tête ; ma fortune pend à un de vos cheveux ne vous les arrachés pas , mais rendés moi la

lettre qui y tient : c'est tout mon avoir, mes contracts, mes titres, & mes certificats. Hélas ! mon cher maître ; le seul que j'ai servi ; faut il qu'il ait fait naufrage , si loin d'ici. Ses bonnes intentions, ses recommandations sont toutes là. On m'a volé tout le reste à mon débarquement ; il ne me restoit que cette lettre , & un petit rouleau de papier qui n'est , à ce qu'on m'a dit, que de la *morale en baton*. J'allois périr de misère & d'ignominie, si je n'avois pas retrouvé cette lettre. Rendés là moi, que je me fasse connoître aussitôt, & dites moi où demeure la personne pour qui elle est. — Entrés, mon ami , nous vous le dirons.

Robert faites le montrer. Nous voulions voir la fin de cette aventure qui jusque-là n'étoit que ridicule. Il falloit préalablement détacher la lettre; ce n'étoit pas chose aisée sans ciseaux. Les cheveux ne faisoient plus qu'une masse avec la cire du cachet, si bien elle avoit été fondue par la chaleur du soleil & celle de la tête du dormeur, pendant que son crâne peu chevelu reposoit sur ce cachet assés épais. Il fallut donc le tonsurer net. O Providence! c'étoit une lettre du défunt. Le cachet étoit sans empreinte, qui en peut douter? mais une tache de godron couvroit justement le nom de l'adresse . . . le cœur

nous battoit : qui ne l'eut pas ouverte a notre place ? elle pouvoit contenir quelque chose pour nous ; elle nous eut sans doute été adressée si on ne nous avoit pas cru retourné dans notre Patrie ; nous la lûmes : c'étoit pour un homme de lettre de la premiere distinction à en juger par les sentimens de l'Auteur : mais comment s'y prendre ? après avoir inutilement demandé dans l'endroit où la lettre étoit adressée & dans beaucoup d'autres qui cette personne pouvoit être , & où la trouver ; après bien des recherches la voie publique nous ayant parue la seule qui nous resta, nous avons imaginé de nous en

servir ici même, tant pour que la lettre soit reconnue de celui pour qui elle est si cet ouvrage lui parvient, chose affés vraisemblable, que pour informer en même tems le Lecteur du moyen spécial par lequel le Ciel nous a mis à même de remplir nos intentions du matin sans autre peine que celle de lui rapporter ces faits singuliers dans un Post-scriptum-préface, sans autre apologie que d'en affirmer la certitude tout bizarres qu'ils soient & sans plus de scrupule sur la vérité de notre posthume anonyme, que le public n'a d'inquiétudes sur celle des posthumes homonymes de M.^{rs} de Mirabeau, Freret, Boulanger, Mal-

lebranche, & autres productions
de la fabrique de F**x.

E X T R A I T

Dé la Lettre à Mr. de ****

L'aurais-je pu croire en vous
quittant, Monsieur, que j'aurois
encore à m'expliquer d'un bout
du monde à l'autre sur mes
sentiments pour vous, & pour
les Professeurs de l'art dans le
quel vous êtes un connoisseur si
distingué; duquel j'ai été un ama-
teur si chaud & si candide, & que
je cultive encore a ma façon faute
de choux & de jardin à cultiver;
non, Monsieur, je ne vous ai ja-
mais confondu un seul instant avec
ces faiseurs d'esprit qui rendent le

*sentiment de la premiere main dans
 leurs écrits à peu près comme les
 Comédiens le rendent de la seconde
 sur les planches ; n'ayant rien de
 sincere que leur dédaigneuse pitié
 pour les sots incapables de les goûter,
 leur haine furieuse pour les cri-
 tiques capables de les humilier, &
 leur mépris général pour la mul-
 titude qui les nourrit eux & leur
 amour-propre insolent. Vous Mon-
 sieur, avec trois autres que vous me
 permettrés de vous comparer sont
 les seuls que je regrette. D'ailleurs
 je me félicite tous les jours de me
 trouver affranchi du joug de ces
 usurpateurs de l'empire des lettres ;
 soi-disant aigles du siecle : tels à
 Paris & dans quelques Cours de
 l'Eu-*

l'Europe, à ce que j'entend dire ; partout ailleurs beaux-diseurs de grands , de sublimes Riens ; riches de tournures , forts d'expressions , foibles d'ame & pauvres de raison. Je les ai presque tous vus & connus chez eux , chez des femmes , chez des grands ; à Paris , en Suisse , en Ecosse. Leurs Livres avoient illustré leur personne à mes yeux , leur personne y a dégradé leurs Livres. Eux seuls pouvoient me guérir de l'un & de l'autre dans un têmes où ma tête s'étoit d'autant plus échauffée à leur sujet , que mon cœur étoit plus refroidi pour le monde. Je me suis donc arrangé , toutes réflexions faites , le mieux que j'ai pu , juste au milieu de la

distance qui se trouve entre les gens
 du monde & les gens de Lettres ;
 tâchant de me garder & de me
 garantir de l'arrogance & de l'ig-
 norance propres aux uns & aux
 autres : car (& cela , sûrement ,
 ne vous est pas échappé plus qu'à
 moi) ce que les gens de lettres
 savent & pratiquent le mieux
 c'est ce que les gens du monde pra-
 tiquent & savent le moins ; & vice-
 versa ce que ceux-ci savent & pra-
 tiquent le mieux , c'est ce que ceux-
 là ignorent le plus complètement .

 tel est l'homme à qui il ne manque
 vis-à-vis de vous , Monsieur , j'ose le
 dire , que de vous persuader de la
 justice qu'il fait rendre à vos lu-

mieres , à vos talents & à votre
 ame excellente, pour qu'il ne vous
 arrive plus de douter de son ame
 & de son discernement. Puis - je
 à-présent vous demander sans indis-
 crétion vos bontés particulieres pour
 celui qui vous remettra la pré-
 sente ? Il s'appelle **** c'étoit le ²
 malheureux Scribe de mes rêveries.
 Ci-joint son signalement le plus exact
 pour que nul autre porteur ne
 puisse jouer le role du véritable
 auprès de vous. Il ne m'a pas été
 possible de l'embarquer avec moi
 pour le Kamchatscha. C'est un excel-
 lent sujet a qui je ne connois point
 de vices , & qui n'a que des de-
 fauts commodes ; il copie très-ex-
 actement , avec jugement , diligence

& assiduité. Je ne doute pas que
 vous ne puissiez le placer avanta-
 geusement. Vous ferez le bonheur,
 ou dumoins le contentement de qua-
 tre personnes à la fois ; le mien ,
 le sien , celui de la personne qui
 le prendra , & la vôtre aussi par
 la satisfaction que vous aurés de ce
 bienfait. Sa santé ne lui permettoit
 pas même de rester aux Indes : je
 l'ai cependant invité à différer son
 départ jusqu'à mon retour s'il se
 trouvoit un peu mieux ; sinon à
 retourner en France avec charge
 seulement de vous porter cette lettre
 & une seconde qu'en ce cas je vous
 recommande , pour la faire passer
 sûrement en Angleterre. Je regrette
 beaucoup pour vous que vous n'ayés.

pas fait connoissance avec la personne pour qui elle est. C'est tout ce que je puis vous en dire ici. Je lui envoie quelques pieces manuscrites pour les joindre à celles que je lui ai laissées en partant avec la liberté entiere d'en disposer à sa volonté si le Ciel dispoit de moi avant la fin de mes voyages &c. &c. &c.

Beaucoup des dites pieces étoient dans le coffre volé : la note en est ci-après. Si nous les recouvrons nous les donnerons à mesure qu'elles nous reviendront, pourvu toute-fois que le public ne nous décourage point. Heureusement que ce sont des pieces

détachées dont chacune presente un tout à part : chaque sujet différent fait la matiere d'un nouveau courrier. Ils forment ensemble une rare correspondance , il en faut convenir ; c'est peut-être une preuve de plus que c'est celle d'un sage , ou celle d'un fol ; car nous pensons que c'est ici le cas de *point de milieu* : le tems en décidera mieux que nous , & que beaucoup d'autres. Nous osons affurer en attendant que c'est une correspondance curieuse , intéressante , utile & piquante. Piquante , peut-être que trop ; utile si quelque chose de ce genre peut encore l'être ; intéressante pour ceux qui ont pu connoître la

personne de l'auteur ; & curieuse
 pour tous les esprits capables de
 désirer de connoître ce qu'il étoit,
 & ce qu'il a connu. J'oubliois
 ici ceux qui critiquent pour criti-
 quer , qui certainement auront
 beau jeu. Elle n'est point diver-
 tissante , c'est un grand défaut
 pour les gens qui ne veulent
 qu'être amusés. Vainement vis-à-vis
 de ceux-là auroit-on réuni l'agrea-
 ble à l'utile en alliant aux ma-
 tières les plus graves toute la plai-
 santerie & la naïveté dont elles
 sont susceptibles , si le futil n'a
 point pris la place du sérieux :
 Or c'est précisément le contraire
 que la fin de cet avertissement
 va produire ; car ce qui le suit

n'est rien moins que futile , & ce que nous avons dit de moins triste jusque là est tout ce que nous avons à dire pour empêcher le lecteur de nous apporter un esprit à rebours : toute-fois après lui avoir encore donné le conseil de passer les trois premiers courriers pour peu que l'égoïsme lui soit antipathique : il est bon , qu'il sache , qu'il n'y trouveroit pas à l'ordinaire le portrait de l'auteur en taille douce , & de la main du plus habile graveur pour montrer au lecteur qu'elle étoit la mine de l'homme qui s'est fait telle ou telle réputation ; mais bien pis ; le portrait moral de l'auteur fait & historié par lui-

même pour apprendre au lecteur de quelle tête & de quelle ame sont sortis les ouvrages qu'il doit juger. Si ce dernier exemple pouvoit faire nombre avec celui du spectateur anglois , il faudroit en conclure que les gens qui sentent & qui réfléchissent plus d'après eux-même que d'après les autres , débutent de la forte ; & qu'ils parlent beaucoup d'eux , peut-être avec plus de modestie , que ces auteurs qui ne parlent jamais que des autres , toujours avec la même confiance & la même liberté que s'ils ne parloient que d'eux-même.

P R E' F A C E.

XXXXX **L** Ira qui voudra ,
XXXXX voudra qui fau-
ra , faudra qui lira.



L' E G O Ï S T E.

PREMIER COURRIER

à Quimper le 23. 7bre 1767.



Race à Dieu, mon cher Oncle, on ne vous donnera plus de fausses idées de votre Neveu. Vous voilà revenu sur mon compte, & pour toujours je l'espère. Six semaines en petit comité ont suffit pour détruire en vous les fausses impressions, que donnent souvent de moi une écorce aussi étrange pour qui ne connoît pas le cœur de l'arbre. Que n'ai-je beaucoup de semaines à passer de même avec chacune des personnes dont j'ambitionne aussi d'être connu !

Oui, je vous le jure, en me trouvant de la bonne - hommie par dessus toute chose,

vous me rendez justice dans le point qui me touche le plus : le contraire m'eut désespéré. Je ne m'abuse pas ; mon caractère dominant est la bonne-homme ; ce l'est , quoiqu'en disent les méchants & quoiqu'ils fassent. J'en ai des témoins parlants quoique muets , & d'une neutralité irrécusable ; les bêtes. Oui les bêtes ; de quoi riez-vous ? n'appelle-t-on pas ainsi les animaux domestiques ? les bêtes m'aiment d'abord , & me craignent moins qu'un autre ; celles même dont on averti de se garder semblent me distinguer. Dites moi pourquoi ; c'est un fait constant ; à l'exception de quelques petits chiens de grandes dames aussi hargneux , aussi quints que leurs maitresses. Raillerie à part , si tant est que cela ne soit pas plus philosophique que ridicule , j'ai d'autres témoins vivants & plus respectables de ma bonté d'ame : ce sont toutes les bonnes gens. J'ai toujours eu leur affection & leur confiance malgré qu'ils m'aient trouvé de l'esprit , & qu'ils en eussent : C'est que j'ai toujours respecté en eux ce que je respecte le plus en moi ; on se complait , on se sourit à soi même dans sa ressemblance : Cette sentence ne vieillit point. Vous ne pouviés donc , mon cher Oncle , me faire un plaisir plus sensible

que de me rétablir dans les droits de la bonne-homme que mes camarades d'école & ceux de mes premières armes n'ont jamais eu l'idée de me contester. L'innocence flaire l'innocence, & ne la dénie jamais. Aujourd'hui même, malgré les couches rembrunies dont une expérience cruelle a couvert mon visage, aucun des connoisseurs en hommes, ils sont rares à présent, je dis en homme de bien, ne s'y tromperont si je puis attirer leur attention sur moi plus d'un moment. C'est donc à eux seuls que j'en appelle. Je refuse tous les autres comme juges. Un homme qui n'a que de l'esprit n'est qu'un méchant. Je l'ai toujours dit & le dirai toujours : C'est un très-petit malheur d'avoir peu d'esprit ; c'est un petit mérite d'en avoir beaucoup, un grand mal de le mal employer ; mais c'est avoir un grand mérite d'être véritablement une bonne personne avec assez de lumière & de discernement pour faire un vraiment bon usage de ses facultés & de sa bonté. Je n'ai point d'autre ambition que celle-là, & point de plus grand jouissance qu'à le prouver : tellement qu'un de mes grands chagrins est d'avoir contre mon grez une tournure, une physionomie qui éloigne, je ne dis pas la multitude, que m'importe

depuis que je la connois, mais des personnes de mérite, de me rendre la justice qui me dédommageroit du mal-jugé & des importunités de tous les autres.

Rien n'est plus plaisant, c'est-à-dire rien ne l'est moins pour moi, que la diversité des jugemens que l'on porte de ma personne, & sur quoi l'on se fonde. Cet homme a les yeux petits, noirs & couverts, ses sourcils sont rapprochés, son front petit; donc il est de méchante humeur, & d'un naturel repoussant. Son regard est assuré, ses lèvres se portent en avant, son air est distrait; donc il est difficile, méprisant & dédaigneux. Sa mine est grave, son maintien réfléchi, ses manières réservées; point du tout; c'est qu'il est sombre, dur, triste & sévère. Vous le croyés circonspecte, discret, modeste & timide: il vous a dit peut-être qu'il est ainsi, quand il ne connoît pas encore son monde; qu'alors il se tient à l'écart sans hasarder de prendre la parole, ni de faire des objections ou des questions; & le tout parcequ'il ne se croit pas assés au fait de ce dont on parle pour donner son avis, ou qu'il ne se sent pas assés de mémoire pour rapporter ce qu'il a su, ou qu'il ne met pas assez de valeur à ce qui lui vient à l'esprit pour le dire, ou qu'il

craint qu'on ne l'interprete mal s'il le disoit, & qu'en conséquence il garde le silence; rien de tout cela : mines inutiles; c'est qu'il ne veut prendre à rien de ce qui intéresse les autres, de ce qui occupe tout le monde : il ne trouve personne digne de la sublimité dont il se croit.

Bonnement vous croiriez que c'est avec confiance, abandon, chaleur, franchise & vérité qu'il parle des hommes en général, & des choses en particulier, cherchant à apprétier les uns les autres après les avoir approfondi autant qu'il est en lui; que c'est par ingenuité, par principe d'humanité, & par zele pour ce qu'il croit le bien, qu'il parle sans détour & sans préjugé. Ames simples! c'est un pur cynisme, un humeur noire & altiere, qui improuve tout, & ne ménage personne : ses propos ne tendent point à communiquer ses idées, c'est à contrarier celles des autres; il n'a point d'autre but, que d'afficher un existence extraordinaire & de se distinguer, comme il peut, par des sistêmes, des paradoxes outrés, révoltants, & même pernicieux.

Il Vous prétendés qu'il se tait par prudence, qu'alors il écoute avec attention, qu'il observe scrupuleusement, qu'il pese sans préci-

pitiation & sans partialité : je vous dis moi que c'est pour ne donner raison à personne, qu'il épie les sottises de son prochain, qu'il s'érige intérieurement en censeur sans appel, & qu'en secret il acere ses traits.

Il vous dira qu'il moralise sur tout d'après lui-même, parceque nous savons, & nul-autre avec nous, généralement tout ce que nous avons senti, pensé, fait, éprouvé & ressenti ; tandis que l'on est si incertain d'avoir réellement pénétré dans l'intérieur des autres, si ce n'est à taton, & par bribes & lacunes : croyés, vous dis-je, que c'est tout simplement un égoïsme insupportable ; qui ne veut citer que soi, ne parler que d'après soi ; un orgueil puant, qui ne consulte personne, & ne veut occuper son monde que de lui seul.

Vous le voyés sa bile s'allume, son cœur se révolte, son ame s'irrite & l'emporte ; c'est contre les méchants, me dites vous, uniquement par intérêt pour les victimes de la méchanceté : c'est la sienne, c'est sa méchanceté qui s'exhale comme elle peut ; c'est son humeur atrabilaire & misanthropique qui distille à plaisir l'amertume du fiel dont il est abreuvé.

Et voila, mon cher Oncle, comme le cha-

charitable auditeur, pour ne pas perdre le droit de me blâmer & de me condamner, aime mieux se ranger de lui-même dans la classe des vicieux, que de se ranger contre eux dans la mienne. Vous n'auriez trouvé tout ceci, mon cher Oncle, qu'une abondance de mots, un assemblage bizarre d'idées ordinaires, & une triste supposition sans aucune vraisemblance, avant d'avoir votre propre expérience pour garant du contraire : mais aujourd'hui j'ose dire que vous y trouverez tant de naïveté, d'exactitude & de vérité, que vous vous plairez presque autant à contempler ce Portrait, que je me suis plu à le rendre complet & fidele. Je reprends le pinceau où je l'ai quitté.

Ceux-ci me supposent de l'esprit; c'est pour me refuser le poids d'une raison solide & lumineuse, si ce n'est pas pour se fonder à me supposer des intentions malignes, ou même une habile méchanceté. Ceux-la m'accordent de la raison à un certain degré; c'est pour me refuser les avantages de l'esprit, & faire de moi l'homme aux trois raisons du *Tambour nocturne*, l'homme qui a toujours raison, & qui fait à peine l'orthographe. Puis-je prétendre selon certaines gens à quelques connoissances dans les mathématiques, à

quelqu'habilité dans les mécaniques , à quel-
 que goût & discernement dans les arts ; on
 ne me trouve , au vrai , qu'un métaphysicien
 creux , le docteur subtil , une eau qui s'éva-
 pore en bouillant trop fort & pour rien ,
 un homme abusé ; séduit & tourmenté par
 son imagination extravagante & gigantesque.
 Est-ce au contraire à la métaphysique qu'ils
 croient que je prétends , je ne suis plus qu'un
 espece d'artisan , qui n'est pas sans adresse
 dans les doigts ; qui a véritablement du talent
 pour inventer d'ingénieuses inutilités , pour
 exécuter des miseres , tailler & coudre des chif-
 fons , dessiner & broder de petits ouvrages à
 l'usage des Dames que d'ailleurs il ennuie à mou-
 rir. Somme totale , les hommes médiocres me
 renvoyent dans la classe des hommes supé-
 rieurs parmi les quels ils se sont imaginés
 que j'ai pris place bon - gré malgré :
 les hommes soi - disant supérieurs me re-
 lèguent pour le moins dans la classe des
 gens médiocres , de la quelle ils pensent que
 je me suis échappé , pour venir me ranger au
 milieu d'eux , comme le geai parmi les Paons.
 C'est ainsi , mon cher Oncle , que je me
 vois dans ma sphère , tout étroite qu'elle soit ,
 contrarié , harcelé , moqué , ballotté , blâmé ,
 haï , vexé , dénigré ; eh pourquoi mon Dieu !

pourquoi moi ? moi qui ne nuis à personne de fait ni de consentement ; moi qui rends service à qui je puis, & tant que je peux : moi qui ne suis l'ennemi que du dommage & de l'injustice ; qui aime essentiellement & par instinct à produire, à réparer, à conserver & à employer chaque chose pour le mieux : moi qui me sers principalement de mon esprit à éclairer mes sentiments & mes préjugés, & de ma raison pour guider & contenir mon esprit & mes affections : moi qui suis si indulgent pour tout ce qui n'est que foiblesse & ignorance ; qui ne suis intolérant que pour le vice, & qui ne prononce hautement sur personne, si je n'ai personne à justifier : moi pour qui la bonté est une divinité, pour qui les bonnes-gens sont de vrais saints, & pour qui leur pur assemblage seroit un second paradis terrestre. Pourquoi donc, hélas ! n'ai-je pas plus de droit à la bienveillance des hommes, à leur amitié, à leur suffrage, au moins à leur indifférence ?

Je ne pouvois autrefois deviner cette triste énigme ; je m'interrogeois toujours vainement. Aujourd'hui voici, mon cher Oncle, ce que j'imagine que votre expérience me répondroit ; tout amertume & misantropie mises de côté. S'il m'arrive de me tromper, vous me redresserez

aussitôt, car il ne faut pas faire parler les gens autrement qu'ils ne pensent & qu'ils ne sentent quand ils ne nous en chargent pas.

LES VOUS ET LES MAIS.

DEUXIEME COURRIER

Ca. 25 7bre 1767.

Vous voulez donc savoir pourquoi tel que vous êtes, vous éprouvez & souffrez ce que ne souffrent point des gens qui ont les défauts que vous n'avez pas, & qui n'ont pas les bonnes qualités que vous avez lieu de vous croire. Il faut vous répondre : c'est que vous avez trop de ce que la multitude voudroit vous ôter, & trop peu de ce qu'elle voudroit vous donner pour que vous lui ressemblassiez d'avantage. Je dis plus ; si vous n'êtes pas dans une condition pire encore, c'est que vous n'avez pas en vous toutes les bonnes qualités possibles : je vais vous les proposer toutes, pour vous convaincre. Ce sera de quoi vous consoler de ne souffrir qu'à raison de celles que vous pouvez avoir. C'est d'abord par vos propres paroles que

je vais vous prendre. Vous faites peu de cas de l'esprit, me dites vous; voila déjà un puissant ennemi que vous vous faites de propos délibéré, dans un siecle où tout le monde prétend à l'esprit ou y aspire. Vous appartient-il d'en faire ainsi les honneurs? La bonté est une de vos divinités; les bonnes-gens sont vos saints & les méchants sont vos diables; votre paradis n'est donc pas sur la terre. Si vous en doutez, lisez dans l'histoire sainte les crimes que Dieu eut à punir, lisez l'histoire profane, & voyés ce qui se passe de nos jours.

Vous n'aimez qu'à bien faire & à faire du bien. Vous vous déclarez l'ennemi du dommage & de l'injustice. Vous vous portez pour l'ami de la production, de l'emploi le meilleur, de la conservation & de la réparation des choses. Eh bien, c'est de votre part un amour-propre prodigieux défordonné, impertinent, insoutenable. Vous vous croyez donc capable de produire de bonnes choses, de les employer pour le mieux, de conserver & de réparer; eh que peut devenir, s'il vous plait, l'amour-propre des autres devant une telle prétention? que pouvez-vous vous promettre d'un sentiment qui vous fait désapprouver tant de choses, blâmer tant de gens, & qui vous met directement à dos les fripons,

les fots, les malfaiteurs, les déprédateurs &c. &c. . . . ? La partie n'est pas égale.

Vous ne blâmez & n'accusez personne hautement. Vous êtes indulgent pour tout ce qui n'est que foiblesse ; qu'importe ? vous n'êtes en place ni de blâmer ni de pardonner. Il faut flatter, amuser & courtoiser les gens, si vous voulés sortir de votre néant.

Vous taisez le mal, cela ne suffit pas d'avantage ; il faut louer ceux qui le font. Vous êtes compatissant & secourable pour les malheureux ; mais pour réussir, il vaut souvent mieux en faire, que de courir à leur secours ; du-moins est-il toujours plus utile de complaire aux auteurs de la misère publique, que de les condamner en secourant ouvertement leurs victimes.

Vous croyez avoir satisfait à tout ce que vous devez, lorsque vous avez rendu & payé à chacun ce qui lui est dû ; mais vous exigez d'autant plus que vous vous exécutez plus complètement ; & pour être économe du bien des autres, vous l'êtes aussi du vôtre ; c'est mal l'entendre : il vaut beaucoup mieux être libéral du bien d'autrui, que parcimonieux du sien pour faire bourgeoisement honneur à ses affaires. Ce qui vous donne du relief dans le monde n'est pas de faire ce

que vous devez ; c'est ce que vous faites au-delà ; & lorsque vous ne pouvez faire l'un & l'autre à la fois , le monde ne vous laisse point la liberté du choix.

Vous prenez courageusement le parti des absents & n'accusez jamais personne en particulier ; mais vous vous permettez fort souvent de dire beaucoup de mal des hommes en général. Comment ne voyez-vous pas , qu'au lieu de persuader à ceux qui vous écoutent, qu'en leur absence vous en feriez autant pour eux , vous leur donnez au contraire à penser, que vous pourriez bien ne les pas excepter de la multitude dont vous parlez si mal ; & par conséquent qu'au lieu de les amuser en découvrant les défauts des absents, mieux encore en les couvrant de ridicule, vous ennuyez, si même vous n'humiliez & ne démentez les témoins de vos censures générales & de vos justifications particulières.

Vous avez de l'esprit, il faut en convenir, mais il est moins cultivé qu'exercé ; il n'est aux ordres de personne, ni modélé sur celui des autres. Vous pouvez raisonner juste, mais vous ne voulez jamais avoir tort, si vous ne vous le sentez pas ; & vous vous taisez plutôt que d'acquiescer hautement contre votre pensée ; c'est n'avoir aucun usage du monde.

Vous êtes complaisant, mais vous n'êtes le complaisant de personne : vous pensez l'être lorsque pour complaire aux autres vous n'avez en société de volonté que la leur ; erreur encore : vainement ferez vous les choses les plus opposées à vos goûts & à vos idées tant que vous aurez l'air de tenir opiniâtrement à vos manières & à vos opinions les plus indifférentes : c'est d'ame & d'esprit, & non pas en action seulement, qu'il faut paroître complaisant si vous voulez en avoir le mérite & le bénéfice.

Vous êtes tendre, m'assurez vous, mais vous ne prostituez point votre tendresse. Vous ne savez ni la cacher ni en montrer quand il le faut. Vous êtes honnête & civil pour tout le monde, mais vous n'êtes point prévenant au risque d'être rebuté : qui ne risque rien n'a rien. Vous êtes doux, mais vous n'êtes ni endurant ni douxereux. Vous êtes sensible, mais vous n'en avez pas l'air. Vous avez de la gaieté, mais vous avez un extérieur sérieux & pensif. Vous avez des connoissances, mais elles ne sont point amusantes. Vous avez des sentiments élevés, mais on diroit à vous voir & à vous entendre que vous voulez servir de modele & de condamnation à vos contemporains. Vos vertus sont celles de l'ancien tems, & vous débutez dans un monde nouveau.

Vos qualités peuvent être supérieures, mais votre état est médiocre. Vous avez de la religion, mais vous ne montrez que celle de la probité. Vous êtes modeste, mais vous l'êtes jusques à avouer de l'amour-propre. Vous n'êtes point méprisant & ne dénigrez personne, mais vous tachez de vous élever, & vous dites souvent du bien de vous même comme vous en diriez d'un autre. Vous avez de la discrétion dans vos desirs, dans vos prétentions, dans vos jouissances; mais votre maudit extérieur, vous dis-je encore une fois, n'annonce rien de tout cela : si vous entreprenez de le prouver, ou que vous le fassiez remarquer vous allez par cela même contre votre but; & personne n'est obligé de chercher à vous démeller, ni assés intéressé à le faire pour en prendre la peine de soi-même. Vous demandez rarement & avec embarras, on imagine que c'est par hauteur, par une plus grande envie de vous passer de tout le monde & de n'avoir obligation à qui que ce soit : vous n'exigez rien & demandez peu, on pense que c'est foiblesse de desir : vous usez des choses avec modération & retenue, on croit que c'est foiblesse de facultés.

Il ne faut avoir aucun de ces *mais* à se reprocher, mon cher Neveu, pour être certain de réussir dans le monde. Je vais donc vous dire,

& ce qu'il faut que vous cessiez d'être, & ce qu'il faut que vous soyez à l'avenir.

LES CONTRE-VERITE'S

TROISIEME COURRIER

ce 28 7bre 1767.

ECoutés moi bien, mon cher Neveu. Sur-tout point de vieux préjugés. Vous voilà bientôt à la moitié de votre carrière; Il est tems que vous appreniez à vous conduire. Je vous donnerai d'abord quelques avis qui vous seront personnels, & de suite beaucoup d'autres à l'usage de tous les honnêtes gens.

Premierement il faut vous défaire de ces dehors d'homme à grands principes, à maximes séveres, à combinaisons exactes, d'homme à sensibilité extrême, à grands sentimens, à beaux procédés &c. Il y a de quoi humilier trop de gens si on vous croit tel, & si on ne vous le croit pas, on ne vous en méprisera que plus. Il faut que vous preniez le ton de tout le monde; il n'est plus permis d'avoir une tournure, un caractère à soi. Laissez là

ce goût dissertatif & explicatif dans vos discours , méthodique dans vos raisonnements , systématique dans vos idées ; c'est faire trop d'honneur à ceux qui vous écoutent & cet honneur les ennuie trop. N'y auroit-il que cet assemblage de terminaisons en *if* & en *ique* c'en est assez pour rebuter tout un cercle. Gardés vous aussi de vous montrer inébranlables dans vos principes , conséquent dans votre conduite , hardi dans vos projets , délicat dans vos moyens , entier dans vos décisions comme dans vos goûts & dans vos pratiques extraordinaires : Tout cela peut-être fort bon en soi , mais cela n'est plus de mise ; & ne fait plus qu'indisposer tout le monde & le tenir toujours en armes contre vous.

Dépouillés vous encore de cette fierté d'ame , de ce courage d'esprit , de cette générosité de sentiment , de cette fermeté de caractère qui dédaignent si fort l'usage du mensonge , de la flatterie , de l'intrigue & de tout les autres petits moyens que tout le monde connoît. Que peut-on faire d'un homme qui ne veut avoir d'obligation qu'aux gens qu'il estime véritablement , qui ne voudroit parvenir que par des vertus & par des talents utiles ; qui ne veut plaire que par des services honnêtes , ou par la reconnoissance

la plus entiere pour ceux qu'il auroit agréé qu'on lui rendit ; d'un homme qui ne veut persuader que par la force de la raison, & qui ne cede qu'à l'évidence à la quelle il voudroit assujettir tout le monde ? c'est de quoi révolter tout le monde. Imaginés vous que nous sommes dans un siecle de modestie & d'humilité, c'est-à-dire d'humiliation. Il fut un tems où l'on cherchoit à briller par des vertus, & à cacher soigneusement ses vices : aujourd'hui ce sont ses bonnes qualités qu'il faut cacher, & sa coulpe que l'on peut confesser hautement. Que cela ne vous empêche pas cependant de tirer le plus grand parti d'un adroite impudence, car c'est un vice qui en vaut bien un autre.

Il faut donc que vous surmontiez cette modestie gauche, cette défiance de soi-même, cette sottise timidité qui se tient d'abord derriere les autres ; qui se présente & parle toujours la derniere, encore n'est-ce jamais d'un ton assuré ; qui étouffe le talent au berceau, ou l'enterre tout vivant ; & qui jointe a un bon esprit vous empêche de mettre au jour mille puérilités qui font toujours la plus grande fortune pour peu qu'elles aient de graces & qu'elles soient du lieu & du moment. Cela vaudroit infiniment mieux que toutes les belles

choses que vous vous permettez lorsqu'on vous a inspiré quelque confiance. Surmontés pareillement cette appréhension continuelle de mal faire, de mal dire que vous donne l'ignorance du bel-usage, & que vous masquez ordinairement par un air de réserve & d'assurance, que l'on prend toujours pour du dédain & de la suffisance. Sachés au lieu de cela vous mettre parfaitement à votre aise quelque part où vous vous trouviez, pourvu néanmoins que votre familiarité ait bon air & qu'elle soit de bon ton. Que vous dirai-je de plus, si non de refondre en entier un malheureux naturel? Modestie, sincérité, candeur, naïveté, pudeur & discrétion : O le bel assemblage! C'est précisément ce qu'il vous faut totalement abjurer au plutôt & pour jamais. Faut-il encore vous dire pourquoi? pourquoi bannir une sorte de pudeur qui fait que la rivalité & la concurrence vous éloignent & vous rebutent, lors même qu'elle ne vous effraient & ne vous découragent point; pourquoi bannir cette sorte retenue qui vous écarte des gens utiles d'autant plus loin que vous leur soupçonnez moins de bonne volonté pour vous, & qui vous fait exiger d'autant moins d'eux que vous leur en supposez une meilleure: pourquoi bannir une sincérité qui vous

fait trahir vos intérêts à tout moment à votre vu & ſçu de même qu'à votre inſçu ; une ingénuité qui vous laiſſe dire de vous-même tout ce que vous en ſavez ; le mal avec moins d'embarras que le bien. Voyés donc que cette ſincérité en converſation ne paſſe que pour intempérance de langue , en affaire , pour l'ineptie d'une dupe ; & que cette ingénuité n'eſt qu'un aliment à l'avidité malignité des hommes. L'aveu du mal ſe prend pour une franchise mal-à-droite , une bêtife véritable , il faut trancher le mot, & celui du bien pour une exagération , une illuſion , un débord d'amour-propre. Qu'attendriez-vous de mieux de cette candeur qui vous permet de parler des autres & d'agir à leur égard comme vous trouveriés bon qu'ils agiſſent & qu'ils parlaſſent vis-à-vis de vous ; & de cette diſcrétion outrée & ridicule , qui , vous faiſant toujours partir de vous-même , & peſer ſcrupuleuſement au poids de la plus exacte équité ce que l'intérêt des gens dont vous avez beſoin , doit vous permettre ou vous interdire de leur demander , tourne continuellement votre ame & vos connoiſſances contre vous-même. Que ſavez-vous ſi les autres penſent & ſentent comme vous ; ſi leurs intérêts ſont tels que vous l'imaginez ? & ſi jamais ils verront les choſes comme vous les voyez.

Ne vous appercevrez-vous jamais que ce qui leur plait ou les flatte vous importune & vous ennuie, que ce qui les charme ou les désespère vous est totalement indifférent, & que ce qui vous transporte de joie ou de fureur leur est de la plus parfaite indifférence? Apprenés, au lieu de cela, l'art de faire contribuer tout le monde à vos desirs & à vos fins, pourvu néanmoins qu'on ne s'en aperçoive pas trop, ni trop tôt. En un mot, mon cher Neveu, & pour conclusion de tout ceci, guérissés vous de cette indifférence philosophique, ou peut-être de cette ambition démesurée, qui, hors de ce qui tient au bon ordre, au bien général & à votre rare sensibilité vous laisse dans une incertitude continuelle de ce qui vous donnera peines ou contentement. Bornés des vues, qui vous montrant un objet sur toutes ses faces, vous les font balancer toutes les unes par les autres; & lorsque vous n'avez plus à hésiter ni sur votre but ni sur vos moyens, immolés cette honnêteté qui, vous enchaînant d'une part à ses loix immuables, autant que vos penchans divers vous en arrachent de l'autre part, vous laisse déchirer en place sans vous offrir d'autre ressource que le néant.

La violence d'un tel état ne vous prouve-t-elle pas assez combien vous êtes éloigné de l'inten-

tion de la nature ; combien vous allez contre l'ordre des choses. Rendés vous donc à mes conseils en vous pliant à l'instant même aux tems & aux mœurs. Je viens de vous dire ce qu'il falloit que vous évitassiez pour cela, il ne me reste plus qu'un mot à ajouter pour vous dire ce que vous devez pratiquer

LE CATE'CHISME DU TEMS

QUATRIEME COURRIER

Ce 25 7bre 1767.

VOus devez apresent, mon cher Neveu, vous comparer exactement à une table de métal que je viens de polir jusqu'à parfait enlevement des inégalités & des grossièretés de son premier état : regardés-vous y à present : vous n'y verrez plus que vous & tout ce qui peut vous nuire & vous blesser. Gravés aussitôt en caracteres profonds sur ce miroir d'acier tout ce qu'il doit vous représenter, de peur qu'il ne vienne encore à se remplir de l'image d'autrui ; trempés-le enfin jusqu'à ce que rien ne puisse plus mordre dessus, ni s'en

s'en effacer à l'avenir , car tout ce que vous y retrouverez , chaque fois que vous le consulterez , sera comme autant d'articles de foi de la religion de l'intérêt personnel , contre laquelle il est impossible de pécher un moment sans en être puni sur le champ. Répétez-vous donc tous les matins à votre réveil , jusqu'à ce que votre foi soit inébranlable ; tu ne rougiras plus que de l'infortune & de la maladresse ; tu ne redouteras plus que le ridicule & le défaut d'usage du monde ; tu ne travailleras plus que pour les applaudissemens de la gallerie , sans t'embarrasser des tiens propres ; tu n'écouteras plus la voix importune d'une conscience pudibonde & timorée , qui prive de tout & ne tient lieu de rien ; tu profiteras sans discrétion ni mesure de toutes les occasions favorables de te mettre en jouissance de plus de choses , que la récompense de ta modération ne t'auroit valu , & que la punition de ton indiscrétion ne pourra te reprendre ; tu parleras des vices des autres plus que de tes vertus , s'il t'en reste ; tu n'en montreras aucune , ou tu ne diffimuleras tes défauts , qu'autant qu'il sera nécessaire pour assurer les coups qui t'élèveront sur la ruine des gens à qui tu auras inspiré la plus entière confiance ;

tu feras, selon l'exigence des cas, méchant avec les bons sans crédit & sans pouvoir (car il n'y a rien à craindre, & souvent beaucoup à gagner;). tu feras dans l'occasion plus méchant que les méchants foibles ou mal-à-droits; mais toujours flatteur, endurant & officieux vis-à-vis des méchants en place & en faveur; s'entend jusqu'à ce qu'il soit à propos de les trahir; car il faut que tu saches au besoin blâmer ceux que tu estimes, louer ceux que tu méprises, livrer l'ami qui te console, embrasser l'ennemi qui t'outrage, & payer tes bienfaiteurs d'une ingratitude toujours aussi utile, qu'adroitement atroce. N'est-il donc pas évident, qu'ainsi qu'il ne faut user du crime qu'autant qu'on ne peut s'en passer, il ne faut non-plus tenir à la vertu qu'autant qu'elle n'entraîne pas notre perte. A quoi pourroit-on parvenir si l'on s'enchaînoit par une confiance imbécile, par une reconnoissance éternelle, par une fidélité à toute épreuve, par une loyauté des tems de chevalerie? Dans ce siècle de lumière tout doit être une affaire de calcul & de situation: c'est l'apropos qui décide du bien & du mal. Le vice n'est plus vice lorsqu'il est placé, & la vertu hors de propos n'est pas vertu. C'est à la pratique de cette connoissance sublime qu'il faut em-

ployer son esprit, sa raison & ses talents; & non-pas à chercher la vérité de bonne-foi, à la dire sans fard & sans crainte pour être utile aux hommes. On perd & son tems & soi-même à parler à des gens qui ne peuvent ou qui ne veulent point nous entendre, de même qu'à obliger des misérables dont la reconnoissance est douteuse & toujours infructueuse; au lieu de se rendre utile & nécessaire aux gens puissants, qui nous récompenseroient enfin par le pouvoir d'exercer un jour les mêmes abus qu'eux, avec autant de fruit & d'impunité.

Rien n'est assurément moins conforme à ce desir de l'ordre & du bonheur de tous sur le quel votre tête s'exalte si fort. Cet impertinent amour du bien public est une source inépuisable de sottises & de maux qui en font la trop juste punition.

Voilà, mon cher Neveu, le dernier catéchisme de la fortune; voilà les grands principes pour aller au grand. Si vous étiez homme à vous contenter à moins, je ne vous aurois donné que des avis subalternes; je vous aurois répété tous les lieux communs de cette matiere si commune; tels que de ne dédaigner aucun moyen d'arriver à vos petites fins; trop de sentiment ne laisse pas assez de choix; de ne jamais vous affecter de ce qui

tient des bons ou des mauvais procédés, mais seulement de ce qui peut servir ou nuire à votre fortune. Je vous aurois dit en général que vertu ne tient point lieu de la qualité d'*aimable*, & qu'être aimable tient lieu de toute vertu; que le vrai talent ne peut point se passer impunément d'adresse & de jactance, mais que l'adresse & la jactance peuvent se passer du vrai talent; que l'intrigue & l'ostentation suppléent au mérite sans que celui-ci supplée à l'intrigue & à l'ostentation. Je vous aurois conseillé, non de chercher à vous rendre capable, mais de ne jamais tenir que les propos propres à plaire aux gens dont vous avez besoin; de n'avoir de maniere & d'avis, que ceux qui leur conviennent; de parler à chacun son langage, de délirer avec les fous, raisonner avec les sages, rire avec les rieurs (on ne pleure plus aujourd'hui) de n'avoir d'esprit que celui du jour, je crois vous l'avoir déjà dit; de caractère que celui du moment; de raison que pour ne s'écarter jamais de ces maximes utiles; de discernement que pour votre plus grand intérêt; d'instruction, de conduite & de retenue, que pour satisfaire vos goûts & vos passions; d'honnêteté & de religion que pour cacher combien vous en manquerez, pour dérober vos marches & masquer

vos batteries. Ce seroit à ne jamais finir si je voulois énumérer & récapituler jusqu'au bout ces détails minutieux qu'on ne sauroit ignorer, pour peu que l'on ait vécu, & qu'on ait d'intelligence. Il y a cependant encore une chose que j'omettrois de vous dire avec d'autant plus de tort qu'un homme de votre caractère ne peut pas même s'en douter, ni le croire qu'à force d'expériences plus tristes les unes que les autres : c'est, mais en voilà bien assez pour exercer votre esprit jusqu'à la semaine prochaine ; car une lecture utile de ce courrier-ci demande presque autant de tems qu'il en a fallu pour le faire.

*Les Femmes de ce Monde qui
n'est pas le Monde.*

CINQUIEME COURRIER

Le premier 9bre 1767.

C'Est article que je vous ai promis, mon cher Neveu , & que je vous ai fait attendre presque autant que tous les autres ensemble, c'est la regle de vos opinions & de votre con-

duite à l'égard des femmes de ce monde appelé le MONDE par excellence, & qui n'est rien moins que le monde entier. Cet article n'est fait que pour vous, mon cher Neveu ; pour vous seul, entendés vous bien ; car & vous & moi ne leur paroîtrions bon, qu'à être passés par les armes, si jamais elles venoient à découvrir le *donneur* & le *preneur* de tels conseils : ce qui n'est peut-être pas une des plus foibles preuves de ce que j'ai à vous dire à leur sujet.

Les femmes aujourd'hui sont les arbitres du sort d'un homme qui entre dans le monde ; non pas en conséquence de l'empire qu'elles ont perdu ; celui du respect & de la beauté : c'est en décidant de tout, de par leur certaine science & pleine puissance ; je veux dire par le pouvoir de subjuguier, en se faisant elles-mêmes l'appas de leurs pièges ; & par la science de manier victorieusement cette arme tranchante dont je vous ai déjà parlé, le ridicule : elles sont les souveraines de cet arsenal formidable, & tout le royaume y est soumis de même que le monde entier l'est à l'opinion.

Venés donc, mon cher Neveu, venés que je vous rende invulnérable, si je le puis : venés avec moi vous plonger dans l'eau d'un nouveau Styx. Si vous ne savés pas nager je vous retiendrai par les cheveux de peur que

sans cette sage précaution il n'en fût encore de vous comme d'Achilles, qui sans doute n'eut jamais péri, si les siens n'eussent pas été trop courts quand sa mere le trempa dans le fleuve.

Après cette ablution d'ancienne mémoire, il ne me restera plus qu'à vous initier aux mystères & cérémonies religieuses de la divinité dont je vous propose le culte. Vous croyés peut-être qu'il est question des moyens propres à satisfaire légitimement l'amour & les desirs qu'une beauté réelle ou un mérite apparent pourroit vous inspirer de manière à ne pouvoir vous en défendre : & vous vous désespérez déjà, je suis sûr, de ne pas sentir en vous tout ce qu'il faut pour cela : de la bonhommie, de la bonne-foi, des vertus solides, un bon esprit, un mérite distingué, des talents rares, une passion vraie, une discrétion, une constance, une fidélité, une candeur à toute épreuve vous semblent des titres infailibles ; mais trop difficiles à réunir ; encore plus à persuader. Rien de tout cela, mon cher Neveu. Je vous ai précédemment dit quels sont les moyens de parvenir à la fortune ; apprenés de plus qu'ils ne sont tels, que parce qu'il faut actuellement

lui être présenté de la main des femmes.

Il n'est donc plus question que de savoir tourner la tête des femmes qui tournent la tête des gens en place & généralement de tout ceux de qui votre sort dépend. Voyés à présent ce qu'auroient à faire là, votre bonhommie, votre candeur & vos vertus solides, presque toujours aussi ennuyeuses qu'estimables. Sachés que vos vertus doivent être faciles, vos talents amusants & votre mérite singulier : votre passion doit avoir des graces, de la vivacité, de la gaieté. Pour ce qui est de la fidélité & de la constance elles seroient d'un poids, d'une monotonie, d'une insipidité, d'une exigence insoutenable pour une femme que le ciel ne fit point aimable pour vous seul.

Ce n'est pas cependant que les meilleures d'entre-elles ne soient capables d'un moment d'égard & de compassion pour l'excès des peines d'un amant de bonne-foi au désespoir de n'avoir pas pour leur plaisir ou pour les fixer ce *je ne sais quoi* qui vient & qui s'en va on ne sait pourquoi ni comment, Mais leur charité ne fera pas de longue durée. Elles replongeront bientôt avec d'autant plus de dureté dans un abandon total & sans retour vous & vos sentiments, & votre

estime pour les hautes qualités que vous leur supposiez, & votre respect pour leur état & leur rang, & votre discrétion pour les faveurs qu'elles vous auroient accordées, & votre soumission à leur volontés raisonnables, & votre dévouement pour contribuer à la satisfaction de leur goûts honnêtes, & votre adoration de leur personne entière. C'est à leurs caprices, vous dis-je, qu'il faut que vous vous soumettiez; c'est aux misères de leur goût qu'il faut employer toutes vos facultés, à leurs foiblesses qu'il faut vous prêter, à leurs travers qu'il faut fournir; c'est leur vices qu'il faut ménager, leurs ridicules qu'il faut partager, leurs disgraces naturelles qu'il faut taire, leurs charmes qu'il faut adorer & savoir publier, & leurs rivales qu'il faut mépriser. Quant au respect & à l'estime à leur égard, le respect est d'un sot, & l'estime est une expression bourgeoise déstituée de sens, comme de fondement.

Tant de savoir ne suffiroit pas encore dans ce monde-là, sans un préalable de la plus étroite obligation. Ce préalable consiste à ployer son caractère jusqu'à l'abâtardissement, à pétrir son cœur jusqu'à ce qu'il s'ensuive mortification totale, à hazarder ses jugements, à déçoudre ses idées, à morceler son esprit,

à ne l'enrichir que de pieces de rapport & des expressions fines les plus à la mode : il consiste à ne s'appesantir sur rien, parcequ'il ne faut rien approfondir, quoiqu'il faille décider de tout ; mais à avoir la plaisanterie toute prête, & pour dernière réplique. Il consiste enfin à conserver l'air d'être *très-couru*, très-occupé ; à se trouver toujours au courant de toutes les anecdotes de la ville & de la cour, à faire jouer adroitement la femme à qui vous les racontez de ce qu'elles ont de plus agréable, c'est à dire de plus scandaleux ; & à vous retirer assez-tôt pour faire desirer votre retour.

Mais ce n'est pas encore là le plus difficile de l'affaire, mon cher Neveu. Le plus difficile pour un honnête-homme est de n'avoir jamais mauvaise grace aux yeux des femmes de ce monde si difficile & si connoisseur en belles-manières. Tout seroit perdu si vous aviez *quelque coin* par où elles se crussent humiliées ; & de tous les vices que vous leur montreriez, la mauvaise grace, après la nécessité d'arriver à pied chez elles, est celui qui les humilieroit le plus. Ayés donc un carrosse élégant, & la meilleur grace possible quoi-que vous fassiez devant elles. Jamais la moindre *gaucherie*, jamais de simplicité, de *bonacerie* ; jamais de prise au plus léger ridicule, sous peine

d'être raillé, honni, bafoué, vilipendé, ou le souffre-douleur de la malignité commune: car encore une fois ce que ces Dames appellent mauvais air, mauvais ton, mauvaise grace sont trois péchés irrémissibles.

Muni de ces lettres d'avis vous pouvez vous présenter à toutes les belles & grandes Dames; à leur lever, à leur toilette, à leur souper, selon qu'elles gagneront à se montrer à l'un ou à l'autre. Mais n'oubliez pas en entrant chez elles de laisser votre bon sens chez leur Suisse, ni de prendre dans l'antichambre une des marottes à l'usage de la maîtresse de la maison. Jadis qu'elles n'avoient que cela à leur disposition, elles s'en servoient pour nous plaire & nous délasser; Aujourd'hui que c'est nous qui nous occupons de plaire & que ce sont elles qui décident & qui adjugent, nous jouons avec leurs rubans & leurs grelots, de même qu'elles se jouent avec nos armes & notre raison.

Admis à leur plaire n'oubliez pas de ne vous attacher qu'à celles qui pourront servir votre ambition. Je vous l'ai déjà dit & vous le répéterai souvent. Comme il n'est point en elles de milieux moraux; quand elles ne sont pas un véhicule, elles sont un empêchement en tout genre. Immolés donc à celle-

ci toute autre femme que vous aimeriez tendrement , ou qui pourroit vous aimer de même. Il n'est point d'autre victime dont la fumée montât jusqu'à elles & leur fût agréable. Cela fait , marchés en avant & foyés sûr de votre route , si néanmoins vous fermez les yeux à propos. Quelques orgies en passant ; mais de bon ton , souvenés vous-en. Beaucoup d'offrandes ; des fleurs , des fruits pourvu que ce ne soit pas la saison. Mais ne leur montrés point un attachement trop sincère , trop fidèle ; car elles laissent bientôt derriere elles l'hommage dont elles sont certaines , pour s'affurer de l'incertain. Sachés leur céder , mais sachez les brusquer à propos ; foyés même dans l'occasion dur & tyran ; si c'est avec adresse vous n'en ferez que plus intéressant & mieux traité. Quoiqu'elles aient fait pour vous , foyés en *comblé* , & ne vous mettés pas un moment en peine de la reconnoissance : il suffit de les faire rire ; c'est là le point capital. Ne vous rebutés pas d'avantage quoi-qu'elles vous fassent souffrir : leur inconséquence corrige leur inconséquence. Ne vous avisés donc pas de vous occuper plus d'un moment de ce qui les chagrine , ni de ce qui leur fait le plus d'envie : leur envie sera changée le lendemain ; & si vous cherchiez encore à par-

tager leur douleur, au lieu de chercher à les égayer, vous seriez affligé, elles ne le feroient plus & s'en prendroient à vous de le redevenir. Rien chez elles ne sauroit être de longue durée, si ce n'est avec lacune : leurs organes ne le permettent pas autrement. Voyez ces malheureux opérés pour chanter comme elles ; comme elles ils sont fragiles, leurs passions sont aussi déraisonnables & leurs goûts aussi éphémères. La sensibilité d'une femme est pour l'ordinaire comme le son d'un Clavecin plus ou moins sonore, mais incapable de tenue : elles ne reçoivent que des impressions qui toutes se font place les unes aux autres : Elles ne sentent que le moment présent : Elles ne considèrent qu'une face, celle qui les affecte, & ne voient jamais que la cause prochaine & immédiate. Quand elles sont égales & dociles, c'est d'inertie ; lorsqu'elles ont des qualités supérieures à elles-mêmes, il en est d'elles alors comme de ces hommes qui leur ressemblent : la nature ne donna pour sexe à l'un & à l'autre que la forme visible. La vérité du fait, rigoureusement parlant, est qu'en tout & par tout elles ont en plus & en excès les mêmes foiblesses, les mêmes défauts que les hommes ; & que plus nous en avons, & plus elles en ont. Mais une telle disquisition nous mèneroit trop loin

pour le présent, je reviens sur mes pas.

Vous savez sans doute avec tout le monde, mon cher Neveu, que l'animal dont il faut que vous gardiez la ressemblance auprès de ces être foibles est le caméléon. Ne faites que les réfléchir à elles-mêmes; c'est le seul moyen de vous maintenir maître d'elles & de vous. Qu'elles pensent & croient que vous faites & que vous pensez ce qu'elles exigent. Gardez néanmoins vos opinions, & ne faites que ce qui ne vous contrariera pas trop fort, car nous sommes convenus qu'elles ne s'amusoient pas à approfondir.

Mais ce que vous ignorez complètement & ne devineriez pas sans moi, c'est qu'il faut vous garder également d'être jaloux, & de ne pas montrer de jalousie. Vous leur déplairiez fort, soit que vous fussiez exigeant, soit que vous ne le fussiez pas. D'abord elles croiront que vous êtes indifférent, si votre amour n'est pas aussi injuste, aussi déraisonnable que le leur; car la folie est pour elles la mesure de la passion: & puis elles seront bien plus tourmentées de n'avoir ni à vous duper, ni à vous refuser journellement, qu'elles ne le seront d'avoir à vous échapper, & à se défaire de vos importunités en vous accordant par fois une partie de ce que vous attendez d'elles.

Que je n'oublie pas non plus de vous avertir encore de ne pas trop blâmer leur dissimulation. A Dieu ne plaise que j'entende par ce mot, ni les exigeances, ni les usurpations de leur fausseté, duplicité & fourberie trop souvent atroces. J'entends parler simplement de l'escamotage qu'elles font des défauts qui les rendroient insoutenables, si elles y donnoient l'effort. Le masque du mieux est peut-être aujourd'hui pour elles le seul préservatif contre le pire. Il en est de cette pratique de leur part, si je ne me trompe, comme de leurs vêtements, qui cachent plus de défauts que de beautés. Dumoins ai-je observé qu'il en étoit peu parmi elles, dont le naturel à nud valut autant que les déguisements, les dehors d'honnêteté, les empressements simulés joints aux soins & aux complaisances réelles d'une habile infidèle.

Quoiqu'il en soit, n'employés pour leur faire dire ou leur faire taire ce que vous voudrez qu'elles disent ou qu'elles taisent, n'employés dis-je, que la ressource de leurs jalousies & rivalités mutuelles : ressource infinie pour qui sait être avec elles aussi perfide que le besoin le requiert, afin de n'être ni leur dupe, ni leur victime. Cela vous paroît dur, mais cela est indispensable. Vous emploiriez vainement la force & la puissance

que la raison a sur les bons esprits : Il y a plus , vous convaincriez inutilement le leur ; il faut les persuader , & vous ne les persuaderez qu'en touchant la corde sensible. Autrement ne vous buttés point à les changer, si elles n'y inclinent pas, ni à les en empêcher si elles y inclinent : ce sont de grands enfants gâtés que vous rendez d'autant plus hargneux, méchants & quineux, que vous harcelez leur foiblesse & contrariez leurs penchants. C'est en les amusant, en les flattant que vous pouvez espérer de les conduire & de les instruire. Toutes surprises d'une liberté que jamais Nature ne leur destina ; elles ne savent qu'en faire exactement. Elles ne croiroient pas en profiter , si elles n'en faisoient pas un usage bizarre : elles se croiroient sans pouvoir & sans crédit sur votre esprit, si elles n'obtenoient de vous que des choses raisonnables. Ne leur sachez pas même bon ni mauvais gré de ce qui leur passe par la tête , ni de ce qui ne peut y entrer. Tel est leur naturel , mon cher Neveu : elles sont humaines ou cruelles au hazard ; Humaines sans savoir pourquoi, cruelles sans savoir comment. C'est, vous dis-je , l'enfant qui étouffe un oiseau dans sa main , & qui veut encore lui donner à manger. Voilà comme elles sont d'autant moins

moins humaines qu'elles le font presque toujours mal à propos, & d'autant plus cruelles qu'elles se doutent moins de leur cruauté. Je dis cruelles, pour le moins; car c'est à elles, c'est à ce sexe enchanteur, qui seul a sur notre être des droits que la nature ne borna point, & contre lesquels la raison reclame en vain; c'est à lui seul qu'il appartient de faire le supplice d'un homme vraiment sensible & honnête, qui ne fait son malheur, ni des revers de la fortune, ni des trahisons de ses ennemis, ni des calomnies de ses rivaux, ni même des douleurs physiques, qui ne laissent après elles que le soulagement & la satisfaction de ne les plus sentir : mais qui trouve le plus grand des tourmens dans la continuité inévitable du ressentiment des mauvais procédés soutenus & sans fondement, de la part des personnes sur la tendresse desquelles il croyoit pouvoir compter, comme elles sur la sienne.

Voilà comment la plus grande des cruautés est réellement exercée par ces femmes qui abusent à cet effet de ce qu'elles ont reçu de la nature pour faire notre bonheur; & voilà comment cette sorte de cruauté est devenue l'horrible passe-tems de ces femmes si jolies, qui ne savent discerner le vrai mérite, ou qui n'en usent que pour le maltraiter, d'autant plus

facilement & impunément qu'il est plus sage & plus modeste ; qui se rient des bonnes-gens, qui se jouent de la raison, qui confondent toutes les connoissances ; qui se font du sentiment des idées chimériques & tyranniques, qui l'exigent sans le connoître, & n'en profitent par-conséquent jamais lorsqu'elles l'ont trouvé, qui croient n'en manquer que pour ne l'avoir pas encore rencontré, & qui, en l'attendant, recherchent avec délire ce qu'elles appellent des gens aimables quels-que soient leurs vices, & craignent ce qu'elles appellent des ennuyeux qu'elles-que fussent leurs bonnes qualités. En effet un scélérat peut-être amusant, mais que faire d'un ennuyeux ? je finis là, mon cher Neveu, cette énumération, dont vous trouverez le supplément par-tout, pour vous dire en deux mots & pour résumé de tout ce qui précède, que c'est vraiment avec les femmes qu'il faut prendre le tems comme il vient. Sortés quand il fait beau ; respirés à loisir l'air pur & frais d'un beau jour ; jouissés avec délice de la nature épanouie avec toutes ses graces : rentrés dès qu'il pleut, qu'il vente, qu'il grêle, ou qu'il tonne ; & ne vous cassés pas la tête contre vos murailles parceque le mauvais tems vous y a renvoyé.

C'est-là, dis-je, mon cher Neveu, la véri-

table recette pour mettre votre cœur trop sensible à l'abri des milliers de coups d'éguilles que ces aimables créatures, ce sexe tendre & dévot y enfonceroit, & renfonceroit encore, du soir au matin & du matin au soir, si vous étiez assez maudit du Ciel pour jamais fonder (avec des lumieres d'ailleurs) votre satisfaction journaliere & le bonheur de votre vie sur sa bonne foi, sa bonhommie, sa raison, sa sagesse, & sur la force, la constance & la fidélité de son attachement pour vous.

La Leçon de mon Oncle.

SIXIEME COURRIER.

Le 30. 9bre

J'Ai reçu vos missives, mon cher Neveu, Courrier par Courrier. Vous avez appris beaucoup en peu de tems : mille fois trop pour votre tranquillité. Vous le sentez mieux que je ne puis vous le dire ; & je le sens trop moi-même pour me refuser à la vérité de presque tout ce que vous me faites dire, sur-tout à l'égard des femmes & des moyens d'aller au grand.

N 2

Cela est un peu sévère ; peut-être trop ; cependant j'y vois avec une sorte de plaisir que votre fiel vient moins de haine que d'amour pour vos semblables ; vous en parlez mal ; mais de même que le mécontentement nous fait parler de certaines gens , toujours d'une manière d'autant plus piquante , qu'ils nous tiennent plus fortement au cœur. En effet ces gens qui n'ont de ressentiment qu'envers les particuliers, dont ils se contentent de médire à leur aise , au fond n'aiment & n'approuvent qu'eux-mêmes. Tout est bien quand ils se trouvent bien ; ils se croient fort indulgents , parcequ'ils ne condamnent que ce qui leur nuit au delà de ce que leur personnalité ne sauroit endurer. Rien ne les irrite ; rien ne les touche , que ce qui les atteint. Affreuse misantropie ! je dirois presque que vous aviez raison de préférer les Antropophages à de tels philanthropes : ceux-là dumoins ne se mangent point entre-eux , si la guerre n'est point déclarée.

Mais tant que vous en resterez-là vous n'en ferez que plus malheureux ; & si vous n'étiés pas coupable d'une indulgence complice de la méchanceté , vous auriez dumoins à vous reprocher le dépit oisif , qui en vous éloignant de trouver des hommes meilleurs , ou de chercher à les rendre tels , vous laisseroit dans

l'affreuse persuasion qu'il n'en est & qu'effectivement il n'en peut pas être de meilleurs.

Observés d'abord que vous ne me parlez que de certaines femmes ; d'un certain pays ; d'un certain monde. Changés de pays, changés de monde sur-tout, Voyés un ordre moins élevé ; l'obscurité est l'azile de la vertu proscrire. Pénétrés si vous le pouvez dans le sanctuaire de quelques intérieurs respectables, vous y trouverez des gens qui pensent & qui aiment ; auprès de qui telles bonnes qualités que vous puissiez imaginer ne perdront rien de leur mérite : des femmes de bon sens & d'esprit, aimables, aimées & respectées, sans autre crédit ni pouvoir dans le monde, que celui qu'elles reçoivent d'un vrai mérite. Croyés-moi, il est encore de bonnes, de belles, de grandes ames, & même de vertueuses ; mais trop écartées de la foule & voilées sous des apparences trop simples, trop modestes, pour qu'on puisse les rencontrer & les remarquer aisément. Elles n'attendent que des semblables pour se montrer, sans risquer de se compromettre ; & si jamais les rayons de leur sainte & pure lumière étoient concentrés en un même foyer, ils suffiroient pour confondre la méchanceté, & pour éteindre par leur éclat auguste toutes les fausses

lumières du vice, qui ne brillent que dans les ténèbres; ils les éteindroient avec la même promptitude que la lumière du soleil anéantit l'éclat nocturne des phosphores, qui, comme vous le savez, ne sont aussi qu'un produit de la putréfaction des matières organiques.

Je vous parle votre langue, mon cher Neveu, parce que vous êtes d'un âge à l'entendre mieux qu'aucune autre. J'avois d'abord imaginé de m'en servir pour vous mettre sous les yeux toutes les leçons de sagesse propres à vous préserver de l'état dans lequel je vous vois prêt à tomber, sans que vous vous en doutiez encore. Mais après avoir beaucoup ruminé, bien réfléchi mes idées & celles des autres, je n'en suis resté que plus convaincu que les maximes n'ont jamais sur les esprits le même pouvoir que les faits; & j'ai conclu à ce que rien ne vous convenoit mieux que la lecture de l'histoire d'un de nos Parents, justement écrite comme il vous le faut, & conservée dans les papiers de la famille, comme si vos pères eussent prévu l'utilité dont elle deviendrait à un de leur descendants. Je vous l'envoierai par le Courrier prochain, pour que vous la méditiés profondément. Oui, mon cher Neveu, si quelque chose peut vous garantir d'une aussi fatale existence que celle de G.***, c'est de

vous en présenter ainsi tout le malheur. Croyés-moi ; votre cas est plus urgent que vous ne pensez. Il y a une ressemblance étonnante entre votre caractère & celui de l'homme dont il est question ; entre vos qualités, vos peines, vos défauts & les siens. C'est ce qu'il falloit : nos peines dans autrui semblent un allègement : on murmure, on s'irrite en souffrant seul ; on s'attendrit, on se résigne avec des comforts. Voir & sentir nos défauts dans les autres nous en corrige, de même que rien n'excite plus à la vertu, que de la voir pratiquer.

Je n'attends pas d'autre effet de cette histoire sur votre ame, ni même sur l'ame d'aucun autre. Elle ne paroîtra à un homme ordinaire qu'une triste rêverie, sans plus de danger que de fondement : mais celui qui sera capable de sentir ce qu'elle renferme de vrai, de faux, de triste, de consolant, ne peut être qu'un homme qui eut infailliblement senti & pensé les mêmes choses par lui-même ; mais qui ne les eut senties que successivement & à force d'expérience, au lieu de voir & de sentir le tout à la fois, ainsi qu'il vous arrivera ici selon toute apparence. Et ne vaut-il pas mieux subir une violente douleur dans le tems de la vigueur d'un tempérament robuste, que de souffrir en détail un mal dont

on n'apperçoit le danger qu'après avoir perdu la force qu'il faut pour en guérir.

Changés donc de monde & de Pays, mon cher Neveu. Partés, n'hésités point, & laissés là l'étude *morese* du cœur humain. Vous en savez assez pour distinguer le bien d'avec le mal; vous connoissez les hommes; peut-être pas assez pour faire des dupes, ni même pour vous garantir de l'être; mais assez pour savoir quel sentiment ils méritent, & ce que vous devez en attendre. Fuyés la vue de la perversité, rapprochés-vous de l'occasion de bien faire: ne vous attachés sérieusement à rien de ce monde, tournés vos vues du côté de la Religion, dont je vois avec douleur que vous ne parlez point; voilà le remede à votre mal. Vous demandez encore une pâture pour votre esprit avide de lumieres, je vous entends; mais défiés-vous de cet appât à la vanité dans les plus belles ames. Si néanmoins cela vous est indispensable, satisfaites-vous, mais avec précaution & modération. Premièrement gardés-vous de la métaphisique à laquelle vous êtes si enclin: ce n'est point à cause que je ne puis la souffrir, que je vous donne ce conseil; c'est qu'il est fort à craindre que toute application spéculative ne vous rejette tôt-ou-tard dans l'état dont vous devez vous préserver,

J'aimerois, par exemple, que chemin faisant, vous étudiaffiez le spectacle de la nature. Je ne vous parle pas de celui qui est imprimé par demande & par réponse, si je ne me trompe ; mais la nature d'après la nature, telle qu'elle agira sur vous ; la nature dans son principe : là seulement elle est neuve , innocente & vraie. Cette nouvelle étude vous paroîtra d'abord insipide, & toujours moins intéressante que celle des êtres pensants ou devant penser. Mais peu-à-peu vous y trouverez de l'intérêt, & un dédomagement dans la tranquillité de l'observation, dans la variété des objets, la constance & l'unité des causes, l'industrie des moyens, & la lumière des expériences.

Quand cette étude ne feroit que vous préserver de l'humeur noire, dont je vous vois atteint par l'espece de vos réflexions, vous en retireriez un avantage infini. Car de toutes les maladies de l'ame l'humeur noire est la plus grave, la plus terrible par ses suites inévitables. Prenés-y bien garde ; elle porte également & sur l'esprit qu'elle noircit, & sur le cœur qu'elle endurecit, & sur le caractère qu'elle aigrit. C'est une hydre véritable ; en se regardant elle se régénère : cette affection sinistre qui ne se repaît que

de mécontentement, de mépris, de colere, de haine, d'indignation, & de châtimens, aggrave ce qui est mal, glisse sur ce qui est bien, nourrit le malheur, empoisonne le bonheur, & conduit sourdement d'une impatience continuelle au dernier désespoir. Considérés de l'autre côté le prix inestimable de l'humeur douce. De cette qualité seule, si essentielle pour le baume du sang, l'équilibre des humeurs & le repos de l'ame, dépend le bonheur de la vie. Toujours également patiente, affectueuse, complaisante, il n'est point de défauts qu'elle ne rende tolérables; sans elle point de vertus aimables. L'onction des sentimens de celui qui la possède pénétre les cœurs les plus durs; la souplesse de son caractère ramene les esprits les plus opiniâtres, & le liant de son esprit civilise les naturels les plus féroces. L'aménité de ses regards se répandant sur tous les objets, adoucit ce qu'ils ont de trop rude, ajoute à ce qu'ils ont de plus doux: toujours d'autant plus satisfaite des autres qu'elle est elle-même plus contente, elle recouvre au centuple ce qu'elle prête à tout ce qui l'environne: elle jouit la première de la douceur de ses traitemens, de l'indulgence de ses jugemens, de la sincérité de ses caresses, des épanche-

ments de sa confiance & des élans de sa tendresse. En un mot, vous dis-je, c'est elle seule qui peut assurer la félicité de ceux qui en sont doués & de ceux qui en partagent les précieux effets.

Ne pensés-pas, mon cher Neveu, que ce soit l'envie de vous répliquer par de belles phrases qui m'ait fait placer ici ces deux tableaux. C'est pour achever de vous détourner de toute observation propre à aigrir votre humeur de plus en plus, & pour vous rapprocher autant qu'il se peut de l'humour tendre, caressante, paisible & confiante que je vous ai connue, dans le tems que le tableau de l'humanité calqué sur vous-même se peignoit dans votre ame sous des couleurs aussi douces, aussi vierges qu'elle : aujourd'hui que mariée, pour ainsi dire, à une expérience si triste, si dure, elle est si cruellement désabusée, je ne saurois trop faire pour vous empêcher de passer à l'ordinaire d'un excès à l'autre, ainsi que vous le feriez si vous alliez vous exagérer le mal, autant que vous vous exagériez le bien. Néanmoins je tremble que l'expérience dont vous vous convaincrez qu'ont besoin les hommes de tous les pays, ne produise finalement en vous que l'indifférence & le mépris. Epoque fatale

qu'on pourroit appeller la gangrenne du sentiment ! mais préférable encore au cancer dont vous êtes menacé.

Puissiez-vous trouver en effet pour vous garantir de l'un & de l'autre de ces maux, un endroit sur la terre où sucer un lait virginal, & vous régénérer ; un endroit où vous puissiez imaginer comme G. *** qu'il n'est pas besoin d'autre principe de morale que la bonté du cœur & la noblesse de l'âme, & point d'autre source de volupté que la tendresse & la vérité. S'il étoit encore un paradis terrestre, c'est ainsi qu'il existeroit. Mais s'il n'en est plus, il est encore des gens dignes de notre estime & de notre affection ; ce n'est pas chose aisée à trouver : mais pourquoi la difficulté vous rebuterait-elle ? après quoi voudriez vous donc courir dont le but vous promît d'avantage ? fut-ce la médecine universelle, la pierre philosophale ; imitez ceux qui la cherchent ; ils ne sont malheureux qu'en perdant l'espérance ; mais ils ne la perdent jamais : ils croient ne manquer leur but que faute de moyens suffisants. Ne me dites pas que vos efforts ne seroient pas plus utiles, & vos espérances mieux fondées : cela peut se dire & doit se penser dans l'accès d'un juste mécontentement ; mais de sang

froid ne pas croire à la vertu ; c'est y manquer plus que le coupable qui la regrette.

Mais pour la trouver ne résidez jamais dans les Capitales, ni dans les Cours où vous trouverez toujours la même corruption, les mêmes vices adaptés au caractère national. Quand bien même vous ne trouveriez à vous assortir nulle-part, l'intérêt de cet espoir vous aura fait du moins gagner avec patience le tems où loin du monde & des gens puissants, le témoignage d'une bonne conscience & d'une bonne ame, une raison saine, un esprit cultivé, un sentiment une santé une fortune médiocres, quelques *habitudes* que vous croirez de vrais amis, autant que vous le pourrez, suffiront à vos desirs ; & où la religion vous offrira toutes les consolations nécessaires aux peines inséparables de cette vie. D'ici à cette époque dont vous pouvez à peine imaginer à présent la possibilité, le mouvement du voyage dissipera vos chagrins, & soutiendra vos esprits ; la nouveauté des objets leur tiendra lieu de mérite ; leur nombre & leur variété occuperont, quoiqu'imparfaitement, le vuide que vous voudriez remplir par le mérite d'un seul. Vous ne resterez nulle-part le tems de vous y ennuyer. Sans cesse vous vous éloignerez du spectacle de

l'iniquité ; vous vous en affranchirez en ne formant point de lien qui vous soumette à celle d'aucun lieu. Quoique toujours en mouvement & au milieu de tout le monde, vous jouirez des avantages de la solitude & de la retraite. Sans emploi, sans occupation vous aurez cependant toujours quelque chose à faire. Votre journée faite, votre curiosité, vos besoins satisfaits, il ne vous restera rien à désirer, ni à regretter. Il me semble que c'est là se rapprocher, autant qu'il est possible, de l'état de nature tel que vous le figurez. Chaque objet vous fournira de nouvelles observations & de nouvelles lumières. Par-tout vos connoissances, votre esprit vous feront bien venir ; par tout vous trouverez à vous dépouiller de ces préjugés qu'on ne sauroit reconnoître pour tels, que hors de chez soi, & de ceux qui, même dans les esprits les mieux faits, se présentent toujours pour calmer les inquiétudes du doute, ou d'une ignorance à charge à elle-même, & qui néanmoins ne satisfont jamais que les petits esprits.

Vos Lettres, après cette nouvelle expérience du monde, serviront de supplément à celles-ci, & parleront d'un monde un peu plus étendu : si elles ne sont pas plus

consolantes pour l'humanité, elles seront du moins plus instructives & plus amusantes. Néanmoins j'insiste toujours pour que vous publiez les premières; moins encore pour rendre raison de vos voyages aux personnes qui vous reconnoîtront au Portrait que vous faites de vous-même dans le premier Courrier, que pour imprimer une profonde & durable exécution des vices, dont vous avez su, selon moi, faire sentir si bien toute l'horreur, en les mettant au lieu & place des plus saintes vertus.

F I N du sixieme Courrier.

Les pieces qui doivent suivre, si on les retrouve sont:

Le malheureux sans malheurs.

Le mariage tel qu'il est & tel qu'il devroit être.

La vie telle qu'elle est & qu'elle ne devroit pas être.

La métaphisique de mon Neveu.

considération pour l'honneur, elles l'ont du
moins plus intéressées et plus amicales.
Même les jolies personnes pour qui vous
pensez précieuses; mais encore pour les
autres de vos amis, aux-quelles vous
leur vous reconnaîtrez au Portait des vices
l'air de votre même dans le premier Cou-
leur que pour inspirer une profonde et
curieuse émotion des vices, dont vous
avez la notion, mais sans sentir si bien
leur existence, pour les marquer au lieu de
place des plus saines vertus.

Le IV de l'Amour Comique

Les deux seules choses, l'Amour et la
la malheureuse sans malheur.
Le mariage est donc et tel qu'il est.
Tant que
la vie est douce est la seule no-
tion que
la malheureuse de son l'Amour.

T A B L E

Du Contenu de ce Volume.

Les Vrais Quakers.

	page
Introduction.	1
Premier Inspiré, ou l'Apparition.	3
2me. Quaker, ou l'Orateur.	8
3me. Quaker, ou le Raisonneur.	30
4me. Quaker, ou le Défenseur.	45
Observation apologétique & critique.	66
Le Parallele.	81
<i>Correspondance entre un Oncle & son Neveu.</i>	
Avertissement en post-scriptum.	107
L'Egoïste. 1er. Courrier.	131
Les Vous & les Mais. 2me. Courrier.	140
Les Contre-vérités. 3me. Courrier.	146
Le Catéchisme du tems. 4me. Courrier.	152
Les Femmes de ce monde qui n'est pas le monde. 5me. Courrier.	157
La Leçon de mon Oncle. 6me. Courrier.	171

Cette Edition n'ayant pu être exécutée sous les yeux de l'Editeur, ce n'est qu'après qu'elle a été achevée, qu'il lui a été possible de corriger la plus grande partie des fautes qui devoient naturellement s'y glisser à chaque page en pays étranger. En effet le nombre s'en est trouvé si grand, qu'il a été obligé de laisser à l'intelligence & aux connoissances du Lecteur, à corriger les plus legeres. A l'égard des fautes grossieres qu'il a pris la peine de relever, il prie les Lecteurs bien intentionnés de vouloir prendre celle de rétablir les mots omis, & de substituer ceux qui doivent l'être d'après l'Errata; ou du moins d'y recourir chaque fois qu'ils se trouveront arrêtés. Il seroit superflu, sans doute, de prier les autres de le consulter, avant de prononcer hautement sur le style de cet ouvrage; soit que la sévérité de leur critique ne provint que de la grande délicatesse d'un goût très-épuré, soit qu'elle n'eut que la révolte de leur vanité pour principe, & leur propre intérêt pour objet.

<i>Pag. lig. fautes.</i>	<i>corrections.</i>
j. 4 philosophie	philosophie-pratique.
ij. 7 avoient fais	avoient fait.
iiij. 16 pigmés	Pigmées.
iv. 6 maître	maîtres.
ibid. 17 informé	informés.
v. 15 obscure	obscur.
vj. 2 pourvu toutes-fois quelles.	pourvu qu'elles.
ibid. 12 mais tant de gens.	tant de gens.
ibid. 14 rencontrer	y avoir rencontré.
viiij. 6 qu'un simple	qu'une simple.
ibid. 12 subtil	subtil.
1 18 quelles	qu'elles.
3 3 reconnus	reconnu.
4 10 choisi	choisis.
5 4 voué	vouée.
6 16 grez	gré.
7 3 aux sages & savans.	aux sages & aux sàvants.

Pag. lig. fautes.

8 11 grez
10 11 developpes-nous
13 10 dehors de
ibid. 16 & 17 des desirs ex-
traordinaires ou de
leurs terreurs.
14 24 quelles
ibid. 26 & 27 tu l'as fini
15 11 précieuses
ibid. 17 prend pour.
ibid. 23 evennement
16 9 avens
17 23 & 24 aux frais de.
18 11 femme donc
ibid. 21 fideles
19 5 fait en
ibid. ibid. inutiles
ibid. 17 & celui-ci
20 1 doutera point
ibid. 4 ils lui.
ibid. 13 rendra raison
22 23 & ne s'interesse ni ne.
23 24 des quelles
24 25 de la
26 25 & l'enhardir
27 9 exquisse fidele
28 15 avec
31 7 qu'un
ibid. 20 degrés
ibid. 23 puissent
ibid. 24 ressemblance
32 10 fidele
33 9 précieuses
ibid. 28 elles-même
35 13 que devien.
ibid. 17 condition quels-que.
ibid. 19 distinguent ? c'est.
36 25 précieuses

corrections.

gré.
developpe-nous.
hors de
de leurs desirs extraordinai-
res ou de quelque terreur.
qu'elles
tu la finis
précieuses
prend toujours pour.
événement
à venir
aux frais & par les soins de,
femme dont
fidelles
faites en
inutiles
& comment celui-ci.
balancera point à croire.
ces sophismes lui.
suffira pour lui rendre raison.
& qui ne s'interesse & ne.
desquels
delà
& enhardir
esquisse fidelle
par
qu'une
degré
puisse
ressemblance
fidelle
précieuses
elles-mêmes
qu'est-ce que devient.
condition, si honnête qu'elle
soit ; & content de lui-mê-
me quels-que.
distinguent ? C'est.
précieuses

<i>Pag. lig. fautes.</i>	<i>corrections.</i>
37 20 réduit	réduits
38 22 méditent ! puis ils	méditent ! ils
39 4 les quelles	lesquels
ibid. 11 sans luxe	sans le luxe
ibid. 20 de ses	de ces
40 11 cent lieux de leur	cent lieues de leurs.
ibid. 27 ce la	celà
42 24 & 25 nouvelles leçons.	nouvelle leçon
45 17 attribues	attribue
46 2 & 3 n'accuser un particulier que pour.	d'accuser un particulier pour.
47 9 & 10 de & notre	& de notre
ibid. 22 du sien	du sien-propre
ibid. 27 vraiments	vraiment
48 3 de Dieu	du Dieu
ibid. 6 reconnoisse	reconnoisse
ibid. 10 grez	gré
ibid. 15 songes	songe
49 2 leur	fon
ibid. 3 profanée	prophané
ibid. 7 n'aurois-tu pas	n'as-tu pas
ibid. 11 mais qui non-moins.	mais non-moins.
ibid. 25 le deuxieme & troisieme	le deuxieme & le troisieme.
ibid. 26 les infamies & calomnies.	les infamies & les calomnies.
50 3 se permit	se permit
ibid. 10 resta	restât
ibid. 19 soient d'un autre plume.	soient sortis tout deux d'une autre plume que la sienne.
52 1 controuvées	controuvé
ibid. 25 fournies	fourni
54 24 piloris	Pilori
ibid. 26 des dents	les dents
55 7 ce qu'on	ce qu'ont
56 1 un licence	une licence
ibid. 6 des dents	les dents
ibid. 24 ta terre	la terre
57 17 condamnée	condamné
ibid. 25 soit sage	Sois sage

<i>Pag. lig. fautes.</i>	<i>corrections.</i>
58 21 & 22 lui-même ni pere.	lui-même. Ni Pere
60 24 alterée	altéré
61 14 remplie	rempli
62 8 il est croulé	il est écroulé
ibid. 14 est disparu	a disparu
63 17 abjecte	abject
64 16 & plus	plus
66 18 laqu'elle	laquelle
67 16 quelque	quelques
ibid. 19 de Patagons	des Patagons
ibid. 22 examinés	examiné
68 22 des vrais	de vrais
69 15 & 16 humaimaine	humaine
ibid. 22 & 27 ténèbre	ténèbres
71 21 soi disants	soi-disant
77 16 parues	paru
80 4 & 5 à ce sujet de la main de l'un.	en cette occasion de l'un.
82 16 refluer à	refluer vers
ibid. 20 & 21 les fixer.	y fixer les yeux.
83 16 & 17 qu'on exige de sa langue avant tout.	qu'avant tout on exige de sa langue.
84 16 des petits	de petits
85 24 eux-même	eux-mêmes
86 11 comme une	de même qu'une
89 12 l'orateur le fut	l'orateur ne le fut
91 24 un fureur	une fureur
93 9 on observa	il fit observer
ibid. 20 vrais	vraies
ibid. 25 tout genres	tout genre
94 25 flétrit	corrompt
96 11 enthousiasme	enthousiasme
97 1 vouloit frapper.	se servoit pour frapper.
ibid. 11 Des honnêtes-gens.	D'honnêtes-gens.
99 16 l'admiration des.	son admiration pour les.
100 10 venue	accourue
ibid. 27 & 28 une des deux autres où.	les deux autres, dans chacu- ne desquelles.
101 19 l'égalité les droits.	l'égalité, par les droits.
ibid. 28 qu'on y	qu'on n'y

<i>Pages. lig. fautes.</i>	<i>corrections.</i>
102 12 recommandant	recommandant
103 1 sa langue	sa langue
ibid. 23 pour tirer de parmi l'erreur.	pour dégager de l'erreur.
109.8. 9. 10. 11 & 12 de mon extrait & de votre ouvrage, qui ne sont rien moins que la vérité de toute chose? vous avez raison. Le cas &c.	de notre Extrait & de votre Edition, qui ne contiennent rien moins que la vérité de toute chose -- vous avez raison : le cas est clair & constant ; mais.
111 6 eh , bien	eh bien ,
ibid. 13 se remplit	se remplit
113 17 & 18 à toute jambe	à toutes jambes.
ibid. 19 court	court
114 6 nous-même	nous-mêmes
115 4 que j'ai servi	que j'aie servi
ibid. 7 recommandations	recommandations
116 1 montrer	monter
117 8 de lettre	de Lettres
ibid. 18 parue la seule qui nous resta.	paru la seule qui nous restât.
118 12 apologie que.	apologie de ces faits , que.
ibid. 17 d'inquiétudes	d'inquiétude
119 5 L'aurais-je	L'aurois-je
120 13 sont	êtes
121 1 j'entend	j'entends
122 18 persuader	convaincre
124 7 la votre	le vôtre
ibid. 19 n'ayés	n'ayiez
125 7 la liberté	liberté
ibid. 11 beaucoup	plusieurs
127 15 futile	futile
128 1 futile	futile
ibid. 6 à rebours	reboirs
129 9 & 17 eux-même	eux-mêmes
131 10 suffit	suffi
ibid. 11 donnent	donne
ibid. 18 bonne-homme	bonhomme. idem page 132 l. 4 & p. 133 l. 2.
132 11 averti	avertit

<i>Pag. lig. fautes.</i>	<i>corrections.</i>
133 9 homme	hommes
ibid. 24 grand	grande
ibid. 26 grez	gré
134 18 circonspecte	circonspect
135 12 apprécier les uns les autres.	apprécier les uns & les autres.
ibid. 17 un	une
136 12 à taton	à tâtons
138 19 bon-gré malgré	bon - gré mal - gré
ibid. 26 tout étroite	toute étroite
139 27 toute amertume & misantropie.	toute amertume & toute misantropie.
147 8 & 9 inébranlables	inébranlable
151 6 & 7 apprenés aulieu de cela	apprenés plutôt,
ibid. 17 peines	peine
154 13 bienfaiteurs	bienfaiteurs
155 4 & 5 on perd & son tems & soi-même.	on perd son tems, on se perd soi-même.
ibid. 17 sottises	stottises
158 6 bon	bons
ibid. 18 l'appas	l'appât
159 8 & cérémonies	& aux cérémonies.
161 3 pour	sur
ibid. 5 leur	leurs
162 24 humiliroit	humilieroit
ibid. 25 meilleur	meilleure
163 22 n'oubliés pas	songés à
167 23 & rivalité	& de leurs rivalités.
172 16 ne sauroit endurer	leur apprend à endurer.
ibid. 21 n'est point	n'est pas
175 20 ne peut	doit
180 6 fuerer	fucer

[The page contains faint, illegible markings and bleed-through from the reverse side.]